D'Aix-les-Bains à Rumilly et Annecy. Itinéraire historique et descriptif ; par Fr. D., avocat à la cour... de Chambéry



D'Aix-les-Bains à Rumilly et Annecy. Itinéraire historique et descriptif ; par Fr. D., avocat à la cour... de Chambéry. 1867.



D'AIX-LES-BAINS

A RUMILLY

ET ANNECY

ITINÉRAIRE HISTORIQUE & DESCRIPTIF

PAR

François Descostes

Avocat à la Cour impériale de Chambéry.

CHAMBÉRY
IMPRIMERIE A. POUCHET ET COMPAGNIE
Place Saint-Léger, 29

1867



À Sa Grandeur Monseigneur Magnin
Évêque d'Annecy
Hommage respectueux de l'auteur
Fr. Descostes
avocat
Rumilly le 30 avril 1867

D'AIX-LES-BAINS

A RUMILLY ET A ANNECY

ITINÉRAIRE HISTORIQUE & DESCRIPTIF

D'AIX-LES-BAINS

A RUMILLY

ET ANNECY

ITINÉRAIRE HISTORIQUE & DESCRIPTIF

PAR

François Descostes

Avocat à la Cour impériale de Chambéry.

CHAMBÉRY

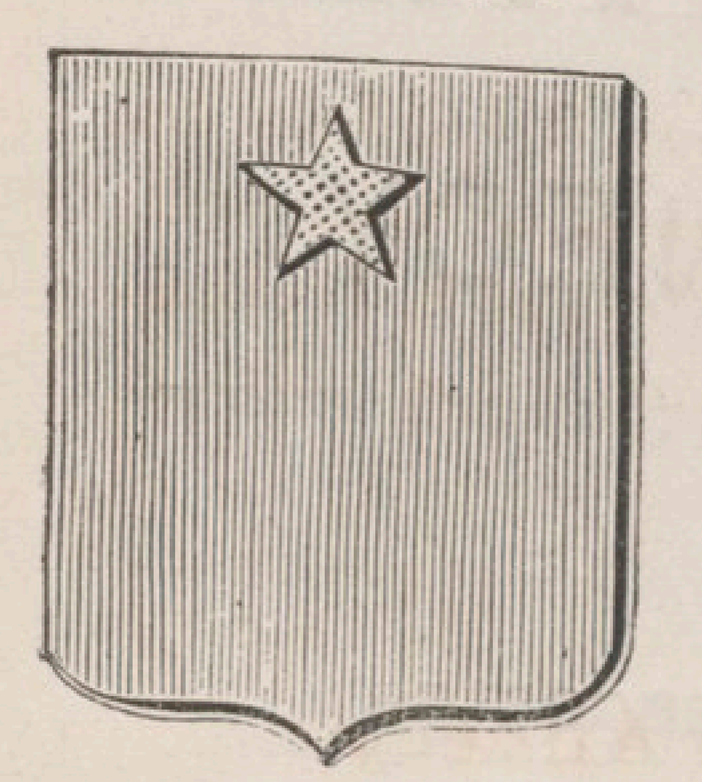
IMPRIMERIE A. POUCHET ET COMPAGNIE

Place Saint-Léger, 29

—

1867

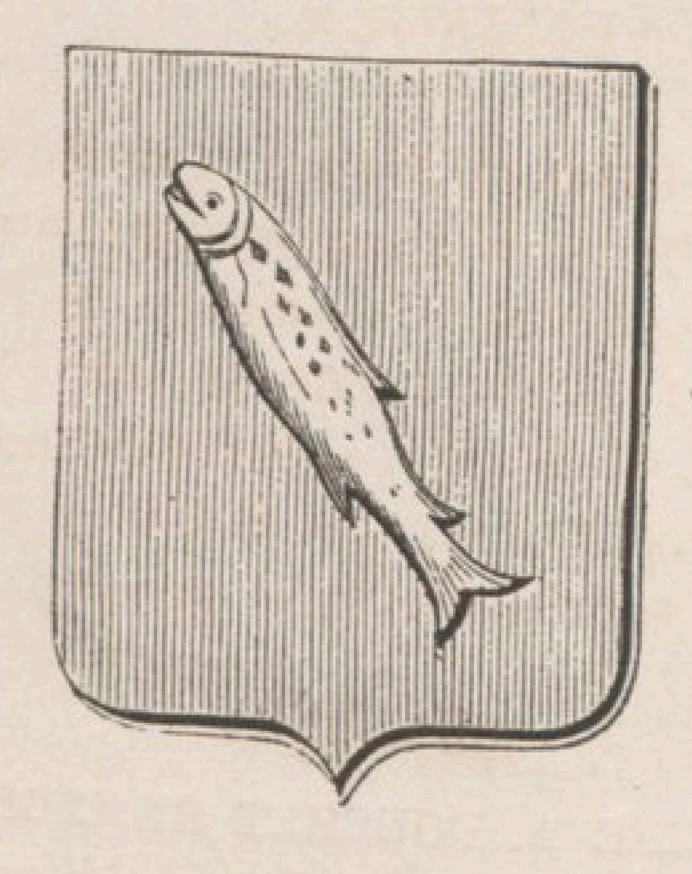
AIX-LES-BAINS



RUMILLY



ANNECY



Tableau

DES STATIONS DE LA SECTION DE CHEMIN DE FER

D'Aix-les-Bains à Annecy

Indiquant : le prix des places, la distance du point de départ, celle du point d'arrivée, l'élévation au-dessus du niveau de la mer, la population, les hôtels et restaurants, les voitures publiques.

D'Aix-les-Bains à Annecy :

Distance totale : 40 kilomètres. — Durée moyenne du trajet : 1 heure 30 minutes.

1re STATION

Aix-les-Bains, point de départ ; chef-lieu de canton du département de la Savoie, comprenant 14 communes ; l'une des premières stations thermales de l'Europe. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 255 mètres. — Population : 4253 habitants. — Nombreux hôtels et restaurants de premier ordre. — Services réguliers et voitures à volonté pour toutes les directions.

2e STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 45 c. — Deuxièmes, 35 c. — Troisièmes, 25 c.

Grésy-sur-Aix, commune du canton d'Aix-les-Bains.

— Distance d'Aix-les-Bains : 4 kilomètres. — Distance d'Annecy : 36 kilomètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 340 mètres. — Population : 1428 habitants. — Restaurants.

3e STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 1 fr. 35 c. — Deuxièmes, 1 fr. — Troisièmes, 75 c.

Albens, chef-lieu de canton du département de la Savoie, comprenant 9 communes. — Distance d'Aix-les-Bains : 12 kilomètres. — Distance d'Annecy : 28 kilomètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 338 mètres. — Population : 1543 habitants. — Auberges. — Voitures pour Saint-Félix et Alby.

4e STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 1 fr. 90 c. — Deuxièmes, 1 fr. 40 c. — Troisièmes, 1 fr. 05 c.

Bloye, commune du canton de Rumilly, département de la Haute-Savoie. — Distance d'Aix-les-Bains : 17 kilomètres. — Distance d'Annecy : 23 kilomètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 366 mètres. — Population : 523 habitants. — Auberge.

5e STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 2 fr. 35 c. — Deuxièmes, 1 fr. 75 c. — Troisièmes, 1 fr. 30 c.

Rumilly, chef-lieu de canton du département de la Haute-Savoie, comprenant 20 communes. — Distance d'Aix-les-Bains : 21 kilomètres. — Distance d'Annecy :

19 kilomètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 334 mètres. — Population : 4539 habitants. — Bonhôtels, cafés et restaurants.

Service régulier et voitures à volonté pour le magnifique site alpestre du Val-de-Fier et pour Seyssel.

6ᵉ STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 3 fr. 05 c. — Deuxièmes, 2 fr. 25 c. — Troisièmes, 1 fr. 65 c.

Marcellaz, commune du canton de Rumilly. — Distance d'Aix-les-Bains : 27 kilomètres. — Distance d'Annecy : 13 kilomètres. Chef-lieu dans la hauteur, à droite de la voie ferrée. — Population : 1089 habitants. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 543 mètres.

7ᵉ STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 3 fr. 70 c. — Deuxièmes, 2 fr. 75 c. — Troisièmes, 2 fr.

Lovagny, commune du canton sud d'Annecy, département de la Haute-Savoie. — De Marcellaz à Lovagny : 11 viaducs et 2 tunnels. — Distance d'Aix-les-Bains : 33 kilomètres. — Distance d'Annecy : 7 kilomètres. — Chef-lieu dans la hauteur, à gauche de la voie ferrée. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 533 mètres. — Population : 404 habitants. — Restaurants.

8ᵉ STATION

Prix des places depuis Aix-les-Bains : Premières, 4 fr. 50 c. — Deuxièmes, 3 fr. 35 c. — Troisièmes, 2 fr. 45 c.

Annecy, tête de ligne actuelle, chef-lieu du dépar-

tement de la Haute-Savoie. — De Lovagny à Annecy : 1 tunnel et 2 ponts. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 448 mètres. — Population : 10,737 habitants. — Hôtels de premier ordre, restaurants et cafés. — Services réguliers et voitures à volonté pour Thônes, La Caille, Genève, Chamonix, etc.

Tableau

DES STATIONS DU BATEAU A VAPEUR LA COURONNE DE SAVOIE

Sur le lac d'Annecy

Indiquant : le prix des places, la durée du trajet, les distances parcourues, l'élévation au-dessus du niveau de la mer, la population.

Tour du lac :

Distances parcourues : 34,675 mètres.
Durée du trajet : 3 heures 6 minutes.
Prix des places : Premières, 2 fr. — Deuxièmes, 1 fr. 20 centimes.

1re STATION

Prix des places depuis Annecy : Premières, 50 cent. — Deuxièmes, 35 centimes.

Veyrier, commune du canton nord d'Annecy. — Distance du port d'Annecy : 4375 mètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 500 mètres. — Population : 704 habitants.

2° STATION

Prix des places depuis Annecy : Premières, 60 cent. — Deuxièmes, 40 centimes.

Menthon, commune du canton nord d'Annecy. — Distance du port d'Annecy : 6275 mètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 482 mètres. — Population : 670 habitants.

3° STATION

Prix des places depuis Annecy : Premières, 70 cent. — Deuxièmes, 45 centimes.

Saint-Jorioz, commune du canton sud d'Annecy. — Distance du port d'Annecy : 8675 mètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 453 mètres. — Population : 1585 habitants.

4° STATION

Prix des places depuis Annecy : Premières, 80 cent. — Deuxièmes, 50 centimes.

Talloires, commune du canton nord d'Annecy. — Distance du port d'Annecy : 11675 mètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 478 mètres. — Population : 1183 habitants. — Hôtel.

5° STATION

Prix des places depuis Annecy : Premières, 80 cent. — Deuxièmes, 50 centimes.

Duingt, commune du canton sud d'Annecy. — Dis-

tance du port d'Annecy: 13175 mètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer: 450 mètres. — Population : 367 habitants.

6e STATION

Prix des places depuis Annecy : Premières, 1 fr. — Deuxièmes, 60 cent.

Doussard, commune du canton de Faverges, département de la Haute-Savoie. — Distance du port d'Annecy : 17775 mètres. — Elévation au-dessus du niveau de la mer : 468 mètres. — Population : 1168 habitants. — Correspondances pour Faverges, Albertville, Moûtiers.

D'AIX-LES-BAINS

A RUMILLY ET A ANNECY

EN CHEMIN DE FER

> Il faut qu'un itinéraire soit une notice géographique, historique, artistique, médicale et *confortable* des pays que l'on se propose de traverser ou d'explorer......
>
> Aristide Albert.
>
> (*Revue des Alpes,* 16 janvier 1858).

Aux Touristes.

Touristes qui voyagez dans nos montagnes, c'est à vous que je dédie ce modeste itinéraire destiné à vous faire connaître l'une des parties les plus intéressantes de notre beau pays.

Une nouvelle voie ferrée vient de s'ouvrir (1) :

---

(1) L'inauguration de la section de chemin de fer d'Aix-les-Bains à Annecy a eu lieu le mardi 3 juillet 1866, sous la présidence de son Exc. M. Béhic, ministre des travaux publics. La bénédiction de la locomotive a été faite par S. G. Mgr. Magnin, évêque d'Annecy.

reliant entre eux les deux départements savoisiens, elle facilite l'accès d'une nature constamment pittoresque et variée, mais toujours admirable, dans sa grâce comme dans ses horreurs.

Quand la vapeur vous entraîne à travers ces beautés jusqu'ici presque ignorées, penchés en dehors de la portière du wagon, vous vous demandez quel est le nom de cette tour perchée comme un nid d'aigle au sommet de cette colline, de ce torrent qui coule au fond d'un lit rocailleux, de cette montagne grandiose terminant l'horizon; quels sont ce joli bourg, cette riche vallée, cette ville riante, ces ruines poétiques, ces sites sauvages, ces ponts hardis, ces abîmes profonds que vous saluez en passant.

Heureux alors si quelque habitant du pays, voyageant par hasard en votre compagnie, veut bien être un instant votre cicerone et vous initier à ces curiosités mystérieuses dont vous effleurez la surface !

Mais souvent, le plus souvent même, le silence seul répond aux questions que vous posez. Que de lacunes alors sur l'album où vous gravez vos impressions ! Que de déceptions secrètes pour vous, jeune touriste qui aimez à vous instruire sans vous contenter de voir; pour vous, charmante fille d'Eve qui, à l'ardeur investigatrice du voyageur de profession, joignez la curiosité naturelle à

votre âge et à votre sexe! Que de mouvements d'impatience de votre part, homme à l'âge mûr, vieillard aux cheveux blancs qui, dans votre carrière, avez visité bien des pays et admiré bien des merveilles !

Peut-être, avouez-le avec franchise, avez-vous été tentés de mettre sur le compte de la Savoie et de ses habitants cette pénurie d'indications écrites propres à vous renseigner.

Le *Savoyard* (1), en effet, n'est point porté à vanter son pays : il en laisse la beauté parler seule à vos yeux, les flots harmonieux de ses lacs résonner seuls à vos oreilles, la grandeur de ses sites opérer seule sur votre âme de douces ou de terrifiantes émotions. « Il n'a, comme le disait un

---

(1) « J'ai dit *Savoyard ;* entendez-le bien, vous qui, par un scrupule injurieux au fond, hésitez devant cette vieille et honorable qualification pour y substituer le barbarisme *Savoisien*. Dites donc désormais et carrément *Savoyard*, comme vous dites *Auvergnat*. Il y a d'abord des gens d'esprit partout, mais de ce vieux pays, dont des raffinés prononcent les appellations en se pinçant les lèvres, sont sortis d'honnêtes gens, des hommes probes, économes, laborieux, qui, sous l'humble veste, ont porté depuis longtemps dans tous les pays la plus excellente renommée, en même temps que le souvenir des Vaugelas, des de Maistre, des Berthollet, etc., etc., honorait, dans le monde des lettres et des sciences, le nom de l'antique Savoie. »

Hipp. Prévost.

(*France* de septembre 1866).

aimable écrivain d'Annecy (1), aucun trait du type Jabot ; il déteste la réclame et laisse au baudet du bonhomme le fastueux plaisir de faire sonner sa sonnette. »

C'est là, paraît-il, un des côtés faibles de notre caractère national, et c'est là aussi, sans doute, une des causes de ce discrédit injuste que nous avons subi de la part des étrangers. Mais, maintenant que la Savoie entière commence à s'ouvrir aux touristes, il est temps que les vieux préjugés disparaissent. Puisse ce travail contribuer à les détruire !

Si je puis, sans insister sur les beautés déjà signalées par les anciens itinéraires, vous donner sur celles qui sont moins connues des renseignements pratiques, historiques et géographiques d'une scrupuleuse fidélité ; si je puis un instant charmer votre traversée d'Aix-les-Bains à Annecy, je croirai ma tâche remplie et je m'estimerai heureux, parce que j'aurai satisfait votre légitime curiosité et rendu peut-être quelque service à ma chère patrie.

---

(1) M. Jacques Replat, dans ses *Bois et Vallons*. La Savoie a eu la douleur de le perdre le 28 octobre 1866. Aucun homme n'était aussi complet par l'esprit et par le cœur : il fut à la fois jurisconsulte, orateur, poète, romancier et historien. En bon patriote, il a employé sa plume à la glorification de son pays natal et il a laissé un grand nombre d'ouvrages justement goûtés.

CHAPITRE I

Aix-les-Bains à vol d'oiseau. — Citation de Lamartine.
Une proposition au touriste. — Départ.

La renommée d'Aix-les-Bains est établie sur des titres incontestés : quand on remonte, comme elle, aux Romains et qu'on peut montrer avec un légitime orgueil les traces magnifiques de leur séjour, il est permis de se croire assuré contre les ravages du temps et de se targuer d'une célébrité solidement assise.

La vertu de ses eaux est connue du monde entier : depuis des siècles, les malades de tous pays accourent dans son enceinte bienfaisante chercher les uns la guérison, les autres un soulagement à leurs souffrances.

Quant à la situation si pittoresque où cette enfant gâtée de la nature étale ses appas séducteurs, elle fait l'admiration des touristes qui, comme vous, viennent chercher en Savoie le grand air et les grands spectacles.

« La petite ville d'Aix en Savoie, dit Lamartine, toute fumante, toute bruissante, et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur un large et

rapide coteau de vignes, de prés, de vergers à quelque distance. Une longue avenue de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs à perte de vue qui conduisent, en Turquie, aux sites des tombeaux, rattache la ville au lac. A droite et à gauche de cette route, des prairies et des champs traversés par les lits rocailleux et souvent à sec des torrents des montagnes, sont ombragés de noyers gigantesques aux rameaux desquels les vignes, robustes comme les lianes d'Amérique, suspendent leurs pampres et leurs raisins. On aperçoit de loin, à travers les échappées de vue, sous ces noyers et sous ces vignes, le lac bleu qui étincelle ou qui pâlit selon les nuages ou les heures du jour. (1) »

Depuis l'époque où le grand auteur, qui a célébré la Savoie dans ses ouvrages comme dans ses poésies, écrivait ces lignes frappantes de vérité, Aix s'est encore embelli. Chaque saison amène une amélioration nouvelle et l'étranger admire maintenant l'aspect imposant et le confortable princier de l'établissement thermal.

En l'état actuel, les antiquités romaines, telles que le *vaporarium*, l'arc de Campanus et le temple de Diane; la richesse du casino, l'un des plus

---

(1) Raphaël. *Pages de la vingtième année.*

beaux de l'Europe; la splendeur des hôtels, dont quelques-uns sont de véritables palais; la fraîcheur des promenades; l'agrément et la variété des environs; la proximité de Marlioz; le voisinage du lac sévère et mélancolique du Bourget, qui a inspiré Lamartine, — toutes ces merveilles font de la cité d'Aix-les-Bains le coin favori de la Savoie, la vallée de Tempé moderne, où princes, hommes d'État, généraux, écrivains, industriels, grandes dames, oisifs et fashionables viennent se reposer de leurs fatigues, se distraire de leurs soucis, ou chercher de nouveaux plaisirs.

Aix est un si brillant séjour!
Tant de variété vous charme et vous captive!
Aussitôt que de mai les naissantes chaleurs
Eveillent la nature et ramènent les fleurs,
De cent pays divers on se presse, on arrive.
Depuis le noble et sombre lord
Jusqu'au puissant prince du nord,
La jeune Helvétienne, aux longues tresses blondes,
Et le Grec aux yeux noirs, à la noble beauté,
Rêvant de son pays l'antique liberté,
Tous ont recours aux bienfaits de ses ondes :
L'un attiré par le plaisir,
L'autre amené par la souffrance
Et tous apportant l'espérance
De se distraire ou de guérir (1).

---

(1) (Jenny Bernard. *Le Luth des Alpes*)

Il n'entre point dans mon programme de vous servir de guide dans une ville déjà bien souvent explorée ; c'est une tâche qui me semble superflue après les *Indicateurs* complets et consciencieux, que l'on trouve dans toutes les librairies d'Aix-les-Bains.

Mon but, c'est de vous proposer une excursion hors de cette Capoue, dont les délices ont le magique pouvoir de vous retenir dans ses murs peut-être trop exclusivement. C'est votre quartier général, je le veux bien et je vous en félicite, car vous ne pouviez mieux choisir ; mais, si vous le voulez bien à votre tour, nous irons de compagnie pousser une reconnaissance dans le pays, et vous vous convaincrez qu'il ne le cède en rien à la charmante oasis où vous avez dressé votre tente : nous n'avons pour cela qu'à monter dans l'un des trois trains qui chaque jour font le service d'Aix-les-Bains à Rumilly et à Annecy.

CHAPITRE II

La Dent du Chat — Saint-Simon. — Grésy-sur-Aix. — La Tour. — Inscription romaine. — Le berceau d'un évêque. — Une visite pastorale de Saint-François-de-Sales. — La cascade et Madame de Broc. — Le tunnel du *Sauvage*. — La Biolle. — Antiquités romaines. — Châteaux de Longefans et de Montfalcon.

Le convoi s'ébranle et part... Au levant, on voit fuir les jolis bâtiments de la gare, les avenues ombreuses, les maisons coquettes, les hôtels luxueux, et au-dessus les chalets élégants parsemés avec art sur cette colline d'Aix-les-Bains, témoin inanimé, qui, s'il avait des oreilles et des yeux, entendrait le bruissement de bien des fêtes et verrait passer à ses pieds le flot de bien des générations. Au couchant se déroulent les ondulations gracieuses de la colline de *Tresserve* et derrière elle les croupes sévères du *Mont-du-Chat* dont la *dent*, élevée de 1398 mètres au-dessus du niveau de la mer, semble défier l'*Alpen-stock*. Un rideau boisé, qu'on dirait servir de seule transition entre la plaine et la montagne, nous empêche de distinguer les eaux bleues du lac et les rives enchanteresses contre lesquelles elles viennent se briser. Nous coupons l'avenue du *Port-Puer*, nous traversons brusquement la route

au-dessous de la promenade ombragée du *Gigot* et bientôt nous sommes en pleine campagne...

La voie ferrée, d'abord adossée à des coteaux plantés de vignes, se dégage et, à droite comme à gauche, le voyageur contemple l'horizon riant, quoique peu étendu, des environs d'Aix : à droite ce sont des collines à la pente douce, richement cultivées, qui s'éloignent insensiblement et vont, à leur dernière limite, se heurter contre l'infranchissable rempart que forme la chaîne violemment tourmentée du *Nivolet*, dont la *dent*, qui domine Chambéry, est à une altitude de 1555 mètres.

A gauche, c'est la route impériale d'Aix à Annecy, qui trace au bas de la voie une longue traînée blanche sur le tapis vert des prairies ; ce sont de gentilles villas qui se pavanent au milieu des arbres ; c'est *Saint-Simon* avec ses eaux ferrugineuses et alcalines, charmant but de promenade, que vous avez peut-être visité à pied ou sur le dos des ânes traditionnels d'Aix-les-Bains ; ce sont le *Sierroz* et la *Daisse* qui courent en zigzag dans leurs lits encaissés ; c'est, enfin, au dernier plan, le coteau vinicole de *Touvières*, puis le *Chambotte* qui lui succède et qui dresse lourdement ses flancs âpres et dénudés.

Mais nous voici à *Grésy-sur-Aix;* quelques minutes nous y ont conduits. Le site est si joli que

que la plupart des baigneurs aiment mieux y aller à pied pour ne rien perdre des charmes du paysage.

Grésy est la patrie de Mgr Philibert-Albert Bailly, évêque d'Aoste et comte de Cogne, qui y est né le 1er mars 1605 (1). Apôtre zélé, orateur éloquent, écrivain distingué, conseiller jouissant de la plus grande faveur auprès de son souverain, il est une des illustrations de l'ordre des Barnabites, au XVIIe siècle. Sa vie vient d'être écrite avec talent par Dom Albini, provincial de l'ordre des Barnabites de France.

Grésy-sur-Aix appartenait autrefois au diocèse de Genève; on y conserve encore le procès-verbal d'une visite pastorale faite à cette paroisse le 4 juillet 1606 par saint François de Sales. Parmi les noms des témoins figure celui du père de monseigneur Bailly.

Le village est situé sur une colline à la droite de la voie ferrée. Au sommet d'un âpre ravin

---

(1) On croyait jusqu'ici que Mgr Bailly était né à Alby (Haute-Savoie). Les historiens Besson, Grillet et Casalis ont soutenu cette opinion; mais, grâce aux recherches de M. l'abbé Ramaz, de Rumilly, curé actuel de Grésy-sur-Aix, il est maintenant avéré que Mgr Bailly est né dans cette dernière commune, des mariés Barthélemy Bailly, notaire, et de Béatrix de Loziano.

creusé dans les flancs de cette colline et au fond duquel coule le rapide torrent du Sierroz, on aperçoit une grande tour carrée, qui se dresse majestueuse et fière, quoique démantelée par le temps. C'est la tour de Grésy, donjon d'un château dont la construction ne paraît pas remonter au delà du XII[e] siècle. Elle était encore entière et recouverte de son toit à la fin du XVII[e]. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'une soixantaine de pieds de hauteur ; chacune de ses faces a 25 pieds de largeur, et ses murs sont, à leur base, épais de 8 à 9 pieds.

Près de ces ruines sont rangées dans un gracieux bosquet plusieurs antiquités découvertes dans les environs. Contre le mur extérieur qui regarde le sud-ouest, on voit la belle inscription gravée par le romain

TATILIVS PRISCIANVS RVFINVS

à la mémoire de sa mère,

MATRI PIISSIMÆ ET VNICI EXEMPLI.

A gauche est la frise, portant les lettres DHEREN, qui, d'après les archéologues, serait un reste du temple élevé en l'honneur de l'empereur Dèce et de son fils Herennius. Entre ces deux fragments se trouve une pierre carrée, aux angles émoussés, couverte de caractères informes et

faisant mention d'un certain *Annemund*. Un savant savoisien, M. Louis Pillet, secrétaire de l'Académie impériale de Savoie, a établi, dans une dissertation remarquable (1), que cette inscription remonte au VIe siècle et qu'elle est la première et la plus ancienne inscription chrétienne signalée jusqu'à ce jour en Savoie. Les amateurs d'archéologie doivent donc une visite à la tour de Grésy. L'ascension du ravin n'est, du reste, ni longue ni pénible; et, arrivé à son sommet, on jouit d'un coup d'œil ravissant sur la colline de Tresserve, le lac du Bourget, le Mont-du-Chat, *Saint-Germain*, le château de *Longefans*, le village de *La Biolle*, la montagne et la Tour de *Cessens*.

A gauche et à quelques pas de la voie ferrée, se trouve la cascade de Grésy, que les touristes séjournant à Aix ne manquent jamais de visiter. Elle est formée par le torrent du Sierroz, qui, se précipitant à travers les déchirures des rochers, tombe dans un antre où ses eaux mugissent avec fracas. Des deux côtés s'élèvent des parois de rocs sur lesquels sont assis des moulins dont le Sierroz fait mouvoir les roues. Sur les rocs

---

(1) Voir le IVe volume *des Mémoires de l'Académie impériale de Savoie*.

mêmes que traverse le torrent, un monument funéraire rappelle aux visiteurs le triste souvenir d'une catastrophe arrivée en ces lieux. On y lit cette inscription simple et touchante :

H.
MADAME LA BARONNE DE BROC,
AGÉE DE 25 ANS, A PÉRI SOUS LES YEUX DE SON AMIE
LE 10 JUIN 1813.
Ô VOUS QUI VISITEZ CES LIEUX,
N'AVANCEZ QU'AVEC PRÉCAUTION SUR CES ABYMES ;
SONGEZ A CEUX QUI VOUS AIMENT !

Madame la baronne de Broc était la belle-sœur du maréchal Ney et la veuve de M. le baron de Broc, grand maréchal du palais du roi de Hollande. La reine Hortense l'avait attachée à sa maison en qualité de dame d'honneur. C'est en franchissant, à la suite de la reine, un pont mobile jeté sur l'un des gouffres du torrent, que la malheureuse femme fit un faux pas et fut engloutie, malgré tous les efforts faits pour la sauver.

La cascade de Grésy a été visitée en 1860, à l'époque de leur voyage en Savoie, par LL. MM. l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie.

Le convoi, après une courte halte, a repris sa course effrénée. Même tableau qu'auparavant : à droite, le Sierroz qui serpente au bas de la voie,

des collines qui fuient, et la chaîne du Nivolet, dont les sommets escarpés se découpent sur l'azur du ciel ; à gauche, la route d'Annecy et le Chambotte. On s'engage dans le tunnel, puis dans la tranchée du *Sauvage*. Le tunnel a 114 mètres de longueur. Ces travaux d'art se trouvent sur le territoire de la commune de La Biolle, qui se prolonge dans la hauteur, à gauche de la voie ferrée.

La commune de la Biolle (canton d'Albens) occupe le sommet des coteaux dont le chemin de fer coupe la base. C'est un village de 1370 habitants, élevé de 390 mètres au-dessus du niveau de la mer. Là aussi on a trouvé de nombreux fragments d'inscriptions romaines ; une, entre autres, doit venir d'un édifice érigé en l'honneur de Julia Augusta, femme de l'empereur Sévère, à laquelle les armées romaines avaient donné le nom de *mater castrorum* (protectrice des camps.)

On remarque sur le territoire de la Biolle l'ancien château de Longefans, et les ruines du château de *Montfalcon* donné en fief, en 1305, par Aimon IV, 68e évêque de Genève, à Amédée II, comte du Genevois (1). Ces ruines, assises fièrement sur une colline solitaire, à 2 kilomètres sud-

---

(1) Besson, *Mémoires*, page 34.

ouest d'Albens, justifient le nom menaçant du castel : *Montfalcon* ou *Mont du Faucon*. Ses premiers châtelains, dont ni l'histoire ni la chronique n'ont conservé le nom, eurent, paraît-il, de sanglants démêlés avec les seigneurs de Cessens.

A la sortie du tunnel du Sauvage, la Daisse borde la voie, qui remonte, jusqu'à Albens, le cours sinueux de cette petite rivière. Le railway s'avance à travers un berceau de verdure, dont les côtés, magnifiquement boisés, empêchent la vue de s'étendre et la reposent sur des perspectives resserrées, mais pleines de fraîcheur et de grâce. Peu à peu, le berceau s'évase, les éclaircies deviennent plus nombreuses. La colline de Saint-Girod se laisse découvrir tout entière ; au-dessus on aperçoit les cîmes vaporeuses des montagnes, le paysage revêt une physionomie large et majestueuse.... Voici Albens et, avec lui, une des plus belles vallées de la Savoie , la vallée de Rumilly. Avant de nous y engager, arrêtons-nous un instant dans cette intéressante station.

CHAPITRE III

Albens. — Position géographique. — La Tour de Cessens et une page de Jean-Jacques Rousseau. — Origine d'Albens. — Antiquités. — Un camp romain. — Orlié, patrie de Michaud, l'historien des Croisades. — Futenay, résidence du général Mollard. — L'eau ferrugineuse de Futenay.

Le bourg d'Albens, *vicus Albinensis*, est situé à l'entrée de la belle et fertile vallée de Rumilly, sur le ruisseau d'*Albenche* et la rive droite de la petite rivière de Daisse.

A la gauche de la voie, il s'appuie contre une colline, au-dessus de laquelle s'élève la montagne de Cessens, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 702 mètres. On doit y visiter la tour, débris d'un ancien château-fort appartenant autrefois aux comtes de Genève. En 1287, le comte de Savoie, Amé V dit *le Grand* s'en empara; mais, par suite d'un traité conclu grâce à la médiation du pape, d'Edouard d'Angleterre et du duc de Bourgogne, le vainqueur restitua, sous la réserve de l'hommage, le château de Cessens au comte Amé II, de Genève, à qui il l'avait enlevé (1). La

(1) *Abrégé de l'histoire de la royale Maison de Savoie*, 3 tomes, par le sieur Thomas Blanc, historiographe. Lyon, 1677.

tour, qui de loin paraît entière, est en partie démolie du côté du couchant.

Du haut de ce belvédère aérien, on a, sur le lac du Bourget, le *Rhône*, le *Valromey* et la plaine de Rumilly, une vue magnifique qui compense largement les sueurs de l'ascension. C'est au pied de cette tour, en face de cet horizon bien propre à l'inspirer (1), que Jean-Jacques Rousseau écrivit sa belle page sur le lever du soleil :

« On le voit s'annoncer par les traits de feu « qu'il lance au devant de lui. L'incendie aug- « mente, l'orient paraît tout en flammes ; à « leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il « se montre ; à chaque instant on croit le voir pa- « raître ; on le voit enfin. Un point brillant part « comme un éclair et remplit aussitôt tout l'es- « pace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe ; « l'homme reconnaît son séjour et le trouve em- « belli. La verdure a pris durant la nuit une vi- « gueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les « premiers rayons qui la dorent, la montrent cou- « verte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit « à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en « chœur se réunissent et saluent de concert le « père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se

---

(1) RICHARD. *Manuel du Voyageur en Savoie et en Suisse.*

« tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus « lent et plus doux que dans le reste de la journée ; « il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le « concours de tous ces objets porte aux sens une « impression de fraîcheur qui semble pénétrer « jusqu'à l'âme. Il y a là un quart d'heure d'en- « chantement auquel nul homme ne résiste : un « spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse « aucun de sang froid. » (EMILE. Liv. 3e.)

Mais revenons à Albens. On prétend que ce fut, durant l'indépendance allobrogique, le séjour d'une tribu kelte, appelée *Albanna*, qui donna au pays le nom d'Albanais. Sous les Romains le *vicus albinensis* dut avoir une certaine importance ; car c'est une des localités de la Savoie où le passage des conquérants du monde s'annonce par les plus nombreux témoignages. On y a trouvé des bases, des fûts et des chapiteaux de colonne, des restes d'aqueducs, des médailles consulaires et impériales, à l'effigie, notamment, de NERO CÆSAR AUGUSTUS, de COMMODUS IMPERATOR AUGUSTUS et aussi de la déesse VENUS ELIS.

On y voit au hameau de *la Ville,* situé au nord-est du bourg, les traces d'un camp romain, placé sur un monticule qu'entourent des fossés et des murailles. En creusant le sol à cet endroit, on a découvert des voûtes souterraines, des ustensiles

romains, et des moulins à bras en lave du Vésuve. Au couchant du monticule, dans un local appelé les *Coutres*, on a déterré de nombreuses inscriptions, et, en 1832, des tombeaux en pierre grise renfermant des armes et des squelettes dont la tête était tournée vers l'Orient (1).

Devant de pareils résultats, dus au pur hasard, il serait désirable, dans l'intérêt de l'archéologie, que les environs d'Albens fussent sérieusement explorés : des fouilles patientes amèneraient très-probablement l'acquisition de *nouvelles* antiquités, plus précieuses encore que celles qu'on a jusqu'ici découvertes.

Au nom d'Albens se rattache celui de l'illustre historien des croisades, *Joseph-François Michaud*, qui y est né le 19 juin 1767, au petit hameau d'Orlié. Certains biographes ont voulu le faire citoyen de Bourg-en-Bresse ; mais leur erreur a été démontrée par son acte de naissance (2). Michaud est donc Savoisien par le fait ; il l'est, de plus, par son ori-

---

(1) Note fournie par M. Croisollet, notaire à Rumilly.

(2) Teneur de l'acte : « Le 19 juin 1767 est né et a été baptisé Joseph-François Michaud, fils du sieur Louis-Marie Michaud et de Demoiselle Marie-Anne Montagnat, mariés. — Parrain, sieur Joseph Michaud, et marraine, demoiselle Françoise Baud, de Chambéry.

« Signé : FONTAINE, curé d'Albens. »

gine, car sa famille, avant de venir s'établir à Albens, où son père Louis-Marie, est né le 10 juin 1732, habitait de temps immémorial la commune de Mognard. C'était même une famille du plus haut rang, déjà illustrée par Hugues Michaud de Corcelles, deuxième trisaïeul de l'historien et l'un des hommes d'Etat les plus habiles du XVIe siècle.

Ce qu'il y a de vrai dans l'opinion que je réfute, c'est que l'historien Michaud fit ses premières études à Bourg-en-Bresse, où une circonstance imprévue obligea son père à se fixer momentanément. C'était dans une partie de chasse; il entre, pour se rafraîchir, dans une chaumière où il trouve des huissiers saisissant, pour une somme de 60 francs, le mobilier d'une pauvre femme. Emu de compassion, il offre de leur rembourser le montant de la dette. Les huissiers ayant refusé durement, le chasseur, furieux, assène sur la tête de l'un d'entre eux un coup de crosse si violent qu'il l'étend raide mort. On conçoit qu'après un pareil acte il ait été forcé de s'expatrier pour se soustraire à l'action de la justice.

Michaud joua, à l'époque de la révolution française, un certain rôle politique. Il fut le rédacteur en chef de la *Quotidienne*. Les opinions royalistes, qu'il soutint avec une fidélité vraiment savoi-

sienne, le firent condamner successivement à la peine de mort et à celle de la déportation, peines auxquelles il eut le rare bonheur d'échapper. Mais ce n'est point comme homme politique que Michaud a été surtout célèbre, c'est comme littérateur. On connaît le mérite et l'immense retentissement de son *Histoire des Croisades*, où brillent toutes les qualités de l'historien. Il était aussi poète, et il a laissé plusieurs pièces remarquables, entre lesquelles le *Printemps d'un proscrit* est un véritable chef-d'œuvre.

Michaud est mort en 1839 à Passy (près Paris), où il s'était retiré. Sur le monument qu'on lui érigea on représenta un livre ouvert, une palme, une croix et un faisceau d'armes. Un buste de bronze, ouvrage de Bosio, que Napoléon Ier appelait le *sculpteur des rois*, reproduit les traits de l'illustre écrivain. Au bas du buste, on lit ces mots :

MICHAUD DE L'INSTITUT

et sur le piédestal, cette épitaphe est gravée en lettres d'or :

A Michaud,
L'historien des Croisades,
Le voyageur en Orient,

Le chantre du *Printemps d'un proscrit*
Le publiciste courageux et fidèle,
Né à Albens en Savoie, en MDCCLXVII,
Mort à Passy, le 30 septembre MDCCXXXIX,
Ses amis.
Domine, in te confido.

La maison qui vit naître Michaud est maintenant la propriété de M. Pierre Pillet, un des avocats les plus distingués du barreau de Chambéry.

A Futenay, village dépendant d'Albens, est la résidence de M. Félix-Philibert Mollard, général de division, grand officier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare (1) et de la Légion d'honneur,

---

(1) L'ordre des SS. Maurice et Lazare est à l'Italie ce que la Légion d'honneur est à la France. Un ruban vert est le signe de cette récompense accordée au mérite civil et militaire. On ne s'accorde pas sur son origine. Les uns soutiennent qu'elle fut établie en 1434 par Amédée VIII, premier duc de Savoie, pour honorer la mémoire de saint Maurice, dont la lance et l'anneau étaient précieusement conservés par la Maison de Savoie. On sait qu'Amédée VIII fut élevé au Saint-Siége, en 1439, par le concile de Bâle; il s'était auparavant retiré, au dire du vieux chroniqueur Paradin, en un beau et somptueux manoir nommé Ripaille, « qu'il « avait faict lui-même bastir en sa grande jeunesse, à une « petite lieue de Thonon, en une assiette fort délectable, auquel « lieu desjà long-temps auparavant estait un abbaye ou prioré de « l'Ordre de Saint-Maurice, fondé par les prédécesseurs d'écelui « duc; et là print l'habit d'ermite, selon l'Ordre susdit de Saint « Maurice, auquel les comtes et ducs de Savoie avaient singulière « dévotion... » (Guill. Paradin. *Chronique de Savoie*, 1552, in-4°).

aide de camp de l'Empereur et sénateur de l'empire. Il y est né le 14 mai 1801. La Savoie le compte parmi ses gloires militaires les plus pures. Après avoir héroïquement servi l'Italie dans les deux premières guerres de l'indépendance italienne et s'être particulièrement distingué à la bataille de Solferino, à la tête de cette vaillante brigade de Savoie, qui unissait l'élan français à la solidité germanique et qui fut pendant trois siècles le nerf de la puissance militaire du Piémont, le général Mollard suivit la nouvelle nationalité de sa patrie et reçut en France l'accueil que méritait son glorieux passé. — A Futenay, se trouve une source d'eau minérale, ferrugineuse, alcalino-calcaire, magnésienne (froide). Elle a été analysée de la manière suivante par M. Charles Calloud, chimiste distingué, né à Rumilly, et actuellement pharmacien à Chambéry :

Terrains : molasse et diluvium ;

Minéralisation en sels alcalins et terreux et

Rien n'égalait le charme de la retraite d'Amédée VIII ; de là vient l'expression si répandue de *faire ripaille*, actuellement synonyme de faire bonne chère et mener joyeuse vie, et qui d'abord ne signifiait dans le pays que jouir des plaisirs innocents de la campagne.

D'autres historiens attribuent la création de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare à Emmanuel Philibert, duc de Savoie, qui, autorisé par une bulle du pape Grégoire XIII, du 13 novembre 1572, aurait fondé l'Ordre de Saint-Maurice et l'aurait réuni à l'ancien Ordre de Saint-Lazare.

proto-carbonate de fer, 0,377 par 1000 grammes d'eau;

Hypsométrie : 345 mètres;

Le fer à l'état de bicarbonate de protoxyde n'est constant qu'à la source.

CHAPITRE IV

Départ d'Albens. — La vallée de Rumilly. — Ses confins. — Le château de Charensonex. — La montagne de Moye. — La Provence de la Savoie. — Un couplet en l'honneur du vin de Chautagne. — Le Semnoz et la Tournette. — Les montagnes des Bauges et leur importance stratégique. — La grotte de Banges et la légende du Baptême du chevreau. — Alby. — Saint-Félix, patrie de Mgr Dupanloup. — Deux académiciens Savoyards. — Le château de Salagines.

Bloye. — Le château de Conzié et ses anciens seigneurs. — Un patriarche de Constantinople. — Les collines de Boussy et de Marcellaz. — Les châteaux de Mieudry et de Pieuliet — Le Mignet de la Savoie. — Un nouveau Pactole. — Les propriétés médicales du Chéran. — Le château de Saint-Marcel. — Antiquités romaines.

La *Civitas-Albanna*, on vient de le voir, a son contingent de curiosités et d'illustrations; nous la quittons pour en rechercher d'autres.

En lui disant adieu, nous pénétrons au cœur de cette magnifique vallée de Rumilly, « où, dit un

auteur, la lumière d'Italie ruisselle sur les luxuriants ombrages de l'Oberland. » Le railway s'engage d'abord dans de gras pâturages, entrecoupés de bouquets d'arbres et de modestes chaumières; peu à peu l'horizon vaste de la plaine s'ouvre aux regards du spectateur.

La vallée est fermée au couchant par une série de coteaux boisés. Sur l'un d'entre eux se dressent les sombres murailles du château de Charansonex ou Chalensonex, ancien patrimoine de la famille Maillard de Tournon. Des lettres patentes de Victor Amédée II, en date du 25 avril 1681, érigèrent Alby en marquisat en faveur des feudataires de Chalensonex. Une chaîne de montagnes suit les contours de ces collines; cette chaîne est connue sous le nom générique de *Montagne de Moye*, et elle prend successivement les noms spéciaux de Cessens, Sapennais, Clergeon et Serrières. La montagne de Moye sépare le bassin de Rumilly du canton de Ruffieux (8 communes), ou de la Chautagne (*calida-stagna,* chaud étang), surnommée la *Provence de la Savoie*, pays fertile qui exporte près de 100,000 hectolitres d'un vin rouge fort hygiénique et très estimé. La Chautagne est située le long du Rhône, entre le Fier et le canal de Savière ; elle peut avoir 15 kilomètres de longueur sur 3 de largeur moyenne. La

bonté de son vin a inspiré à une muse patoise de Chambéry le couplet suivant :

De bailleri on cartan de satâgne
Que Laisse fusse sandia
È vin de Chautagne.
De me cutieri chu le pont
Tot de mon long
Et de deri à Laisse :
Le bon Dio te craisse !

—

Je donnerais un quart (mesure) de châtaignes
Pour que l'eau de Laisse (rivière qui coule à [Chambéry)]
fût changée
En vin de Chautagne.
Je me coucherais sur le pont
Tout de mon long,
Et je dirais à Laisse :
Le bon Dieu te grossisse !

Au levant, les bornes de la vallée sont les collines de Saint-Girod et d'Albens, les montagnes d'Arith, qui appartiennent à la chaîne du Nivolet, la montagne de Gruffy ou le Semnoz, justement surnommé le *Righi de la Savoie* (1,618 mètres au-dessus du niveau de la mer), la colline rapide et si bien située de Saint-Sylvestre et enfin, les collines de Boussy et de Marcellaz, que l'on aperçoit mieux à mesure qu'on se rapproche de Rumilly, et derrière lesquelles la Tournette montre sa cime orgueilleuse.

Les montagnes d'Arith et le lourd rempart du Semnoz laissent à l'horizon une solution de continuité, une sorte d'échancrure dans laquelle se dessinent les sommets du Pècle et de l'Armenoz, appartenant à la chaîne des Bauges.

Les Bauges (*Bovillæ*, pays de bestiaux), une des parties les plus curieuses, mais jusqu'ici les moins visitées de la Savoie, forment le canton du Châtelard, qui est lui-même composé de quatorze communes. Ces communes, disséminées à une grande hauteur, s'étagent dans diverses vallées, creusées sur les versants d'un groupe de montagnes calcaires secondaires, qui ont plus de 106 kilomètres de pourtour. Du mont Charbon, un des plus hauts sommets de ce groupe, on découvre, par un temps serein, Notre-Dame de Fourvières de Lyon et cinq lacs : ceux d'Annecy, d'Aiguebelette et du Bourget, en Savoie, de Genève et de Neuchâtel, en Suisse. A ces hauteurs, les pâturages sont excellents ; les habitants fabriquent des fromages très estimés, les *Vacherins,* qui sont bien supérieurs au sassenage et au gruyère. « Le peuple des Bauges, dit Verneilh (1), est connu à Chambéry sous le nom de

(1) Statistique du département du Mont-Blanc.

« *Boujus*. C'est en général un peuple pasteur. « Dans ces montagnes, l'homme est plus près de « la nature, aussi l'espèce y est-elle plus grande « et plus robuste que dans les vallées environ- « nantes. C'est ce canton qui, dans la levée de « l'an XII (1804), fournit le nommé Pricaz, conscrit « de la taille de 2 mètres 35 centimètres, dont la « stature extraordinaire a été mentionnée dans les « journaux. »

On ne parvient dans les Bauges que par des défilés étroits, dont il serait facile de garder l'entrée ; aussi ont-elles été et pourraient-elles encore devenir une position stratégique importante, une forteresse bâtie par la nature, où une armée de quelques mille hommes trouverait tous les moyens de subsistance et pourrait résister pendant longtemps à des forces supérieures. Le général républicain Montesquiou, le général Dessaix, né en Savoie (1), le maréchal Suchet, le maréchal Bugeaud et le général Ménabréa (2), qui est encore un Savoisien,

(1) La patrie de ce vaillant général du premier empire est *Thonon* (Haute-Savoie). Il y naquit en 1764. Dessaix fut membre du Conseil des Cinq-Cents, commandant en chef de l'armée des Alpes en 1815 et gouverneur de Berlin. Ce fut lui qui remporta la victoire de la Piava.

(2) Le général Frédéric-Louis-Marcel Ménabréa, né à Chambéry le 4 septembre 1809. et l'un des diplomates et des hommes

ont successivement fait ressortir les avantages militaires de cette position. En 1814, le maréchal Bugeaud, alors colonel, y passa trois semaines avec son régiment. A la tête de 400 hommes, il descendit à l'improviste sur l'Hôpital (Albertville) et décima un corps de 4,000 autrichiens sans éprouver de pertes sensibles (1).

A l'entrée des Bauges se trouve la *Grotte de Banges*, une des merveilles de la Savoie. Elle est composée de deux galeries. La direction de la galerie principale est de l'ouest à l'est, dans les flancs de la montagne du Cengle. Ses dimensions sont, en moyenne, 6 mètres en largeur, 2 mètres 50 c. en hauteur et 243 mètres en longueur. Avant d'arriver au fond de la grotte, on trouve un passage

---

de guerre les plus éminents du royaume d'Italie. Ancien ministre de la marine, cet enfant de la Savoie a eu, en 1866, l'honneur de représenter l'Italie dans les négociations pour le traité de paix avec l'Autriche. C'est lui qui a rapporté à Victor-Emmanuel la couronne de fer des rois lombards, objet des ambitions persévérantes de sa Maison. « Toujours à la hauteur de toutes les situations, dit M. Hudry-Menos (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1866), habile à tirer des plus difficiles le meilleur parti et souvent des ressources imprévues; aussi bien à sa place sur un champ de bataille qu'autour d'un tapis vert, le général Ménabréa clot dignement la série des hommes remarquables sortis de son pays et qui ont, comme lui, servi leur souverain par la parole et par l'épée. »

(1) Ces renseignements ont été puisés dans l'intéressante notice publiée par M. La Ravoire, notaire à Rumilly, sur le Val du Fier et sa continuation jusqu'en Bauges. Chambéry 1865.

étroit et bas, la *Gueule du Four*, qu'on ne traverse qu'avec peine, en se courbant presque à plat ventre. Quand on l'a franchi, une voûte spacieuse de 8 à 9 mètres de hauteur s'étend devant vous. Au fond est une nappe limpide, un véritable petit lac, dont le niveau est à peu près de 66 mètres plus bas que celui de l'entrée de la grotte. Eclairée par des flammes de Bengale, cette seconde galerie se transforme en un palais des Mille et une nuits. Le lac est alimenté par une source qui dépose des paillettes d'or. On suppose que ces grottes ont été des mines exploitées dans les temps les plus reculés.

En 1740, dit la chronique, des villageois d'Héry allèrent consulter un sorcier, qui promit les trésors amassés dans la grotte à qui accomplirait les cérémonies du baptême sur un chevreau. Vite on dérobe le Rituel du curé, on amène l'animal et on se met à procéder au baptême. Mais la maréchaussée intervient et emmène nos cupides villageois terminer dans les prisons de Chambéry leur sacrilége comédie. La légende prétend que la cérémonie eut lieu à minuit dans la caverne ; mais qu'un rite important fut oublié...... Les trésors arrivèrent portés par des ânes sauvages, que conduisaient des ours. Ceux-ci, les pattes dressées, menaçaient de leurs griffes celui qui aurait osé toucher au diabolique coffre-fort.

Au pied du Semnoz, dans une situation ravissante, est bâtie la petite ville d'Alby (Haute-Savoie), chef-lieu d'un canton comprenant douze communes ; cette ville, d'origine très ancienne, jadis importante, fut autrefois fortifiée et environnée de sept châteaux, dont l'on voit encore quelques vestiges. Les habitants se livrent à un commerce actif de corroyerie et de confection de chaussures. Population : 1126 habitants — Elévation au-dessus de la mer : 397 m.

Plus près de la voie et dans la plaine, un gros village, surgissant au sein des arbres, nous montre son clocher luisant et ses maisons proprettes. C'est Saint-Félix (canton d'Alby), où chaque année se tient une foire considérable très-renommée dans toute la Savoie et dans les départements limitrophes. Population : 844 habitants. Elévation au-dessus du niveau de la mer : 385 mètres.

Dans ce modeste village est né, le 3 janvier 1802, Mgr Dupanloup, l'une des plus fortes colonnes de l'épiscopat français, l'un des grands écrivains de notre siècle, dont M. de Salvandy a pu dire ce mot charmant : « Nous n'avions pas restitué la Savoie tout entière en 1815, puisque nous l'avions gardé. » Compatriote de saint François de Sales et de Joseph de Maistre, ces deux hommes de génie si éminemment Français par l'es-

prit et par le cœur, Mgr Dupanloup semble les résumer en sa personne, tant il réunit dans ses admirables dons la douceur et la suavité de l'un à la force et à la grandeur de l'autre. Après de brillantes études où il remportait toutes les couronnes, il reçut la prêtrise, en 1825, des mains de monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, et fut attaché à la paroisse de la Madeleine; successivement vicaire de Saint-Roch, supérieur du Petit-Séminaire, chanoine de Notre-Dame, vicaire-général de Paris, il marqua partout son passage d'une empreinte profonde et arriva promptement à la plus haute renommée. C'est depuis 1849 qu'il occupe le siége épiscopal d'Orléans.

L'enfance, « son premier et son dernier amour » ainsi qu'il l'a dit avec tant d'âme, de grâce et d'effusion dans son discours de réception à l'Académie française, l'enfance, voilà sa grande sollicitude. Sa mémoire est un vrai prodige, une véritable encyclopédie. Son amour pour les lettres est vif et éclairé, son activité infatigable et dévorante. On demandait à un peintre qui a essayé son portrait : « Pourquoi ne l'avez-vous pas placé dans un fauteuil, ainsi qu'on représente habituellement les évêques ? » — » Mgr Dupanloup assis? répondit l'artiste. Personne ne l'aurait reconnu. » Sa correspondance est aussi considérable que celle d'un ministre : il n'expédie pas moins de six mille

lettres par an ! Debout à cinq heures du matin dans toutes les saisons, il ne reste jamais oisif. En chemin de fer même, nous le verrions muni d'un énorme portefeuille de maroquin vert à coins d'or, son inséparable compagnon de voyage, nous le verrions, dis-je, réviser des manuscrits et corriger des épreuves.....

« Ces deux enfants de la Savoie, dit Francis « Wey en parlant de Michaud et de Mgr Dupan-« loup, constataient à l'Académie francaise avant « l'annexion la nationalité littéraire de leur pro-« vince. »

Mais, tout en causant sur l'éminent prélat dont le lieu de naissance nous a rappelé ces détails biographiques, nous voyons défiler, à droite, Salagines et son vieux château, ancien domaine de la famille Pessieux de Salagines, dont le nom se rattache, par un souvenir touchant, à l'histoire de la ville importante de Rumilly. Autrefois, dit-on, les Sarrasins avaient dans ce château droit d'asile et pouvaient y rester trois jours, hébergés et nourris en grande bombance par les seigneurs du lieu.

Le convoi s'arrête. Voici Bloye, la première station de notre ligne, sur le département de la Haute-Savoie. A gauche de la voie ferrée, au bas

d'une colline, s'élève le château de Conzié, qui a emprunté son nom ou donné le sien à l'illustre maison de Conzié, de Rumilly, de laquelle sont sortis plusieurs personnages marquants dans l'église et dans le monde littéraire. Le plus connu d'entre eux est Francois de Conzié, qui fut successivement évêque de Grenoble, archevêque d'Arles, de Toulouse et de Narbonne, et patriarche de Constantinople. Il mourut le 31 décembre 1432 et fut enseveli dans l'église des Célestins d'Avignon.

Avant lui, un membre de cette famille, Pierre III, avait joué un rôle diplomatique important. — En 1413, le comte Amédée VIII l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur Sigismond pour obtenir l'érection du comté de Savoie en duché. Les négociations, conduites avec habileté par Pierre de Conzié, eurent un plein succès : le 16 février 1414, les comtes changeaient leur titre contre celui de duc. — Enfin, François-Joseph de Conzié est ce seigneur dont parle J.-J. Rousseau dans ses *Confessions* (1), et qui était propriétaire des Charmettes. « Le désir d'apprendre la musique, « dit Grillet, détermina M. de Conzié à connaître

(1) « Après avoir un peu cherché nous nous fixâmes aux Char- « mettes, terre de M. de Conzié, à la porte de Chambéry, mais « retirée et solitaire, comme si l'on était à cent lieues.... » (*Confessions*, partie I, liv. V.)

« J.-J. Rousseau ; pendant que celui-ci habitait « les Charmettes, il entretint avec lui un long « commerce épistolaire qui a été imprimé (1). » Aujourd'hui, le château de Conzié est transformé en une élégante résidence appartenant à la famille de M. le commandeur Thomas Girod, premier Président de la Cour impériale de Chambéry, mort dans le courant de l'année 1866.

A partir de Bloye, on voit les collines de Boussy et de Marcellaz se dérouler dans toute leur continuité. Aux flancs de la première est accolé le château de Mieudry, domaine de la famille Portier du Bellair, originaire d'Irlande et établie à Rumilly depuis le 13e siècle.

A l'extrémité de la seconde et au bas d'un bois touffu est placé le château de Pieuliet, qui appartient à la famille de Juge, de Rumilly. Ce château a vu mourir deux citoyens distingués de cette dernière ville : le 3 août 1857, M. François de Juge, grand officier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, intendant-général de l'île de Sardaigne, et conseiller d'Etat à Turin, et le 22 février 1862, son frère, M. Auguste de Juge, officier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, président à la cour d'appel de

---

(1) Grillet, *Dictionnaire historique*, t. II.

Chambéry, littérateur éminent, « le Mignet de la Savoie » (1); poète de mérite; il a laissé les *Inspirations religieuses*, publiées sous le patronage de Lamartine, le *Fabuliste des Alpes,* admis à l'école Saint-Denis, des discours à l'Académie de Savoie, dont il était vice-président, des rapports sur les concours littéraires, et plusieurs œuvres inédites. On conserve à Pieuliet des autographes précieux de Châteaubriand, de Joseph de Maistre, de Lamartine, de Charles-Albert, de Viennet, et de plusieurs autres célébrités contemporaines.

Le village de Boussy est arrosé par les eaux limpides du Chéran (Seranus). Cette rivière, le Pactole de la Savoie, car elle charrie des paillettes d'or, prend sa source à Ecole, en Bauges, au lieu dit le *Nant fourchu*, un peu au-dessus de l'ancien monastère de Bellevaux (*Bellæ valles*), fondé en 1078, sous le règne d'Humbert II, —passe près de la grotte de Banges, entre Cusy et Alèves, traverse Alby sous deux ponts, dont l'un est fort remarquable, s'encaisse dans un lit de rochers et arrive à Rumilly, pour se jeter dans le Fier, au-dessous de cette ville.

---

(1) Félix PLATEL, *Causeries franco-italiennes.*

L'eau du Chéran a présenté à l'analyse de M. Charles Calloud une minéralisation alcaline légère, identique à celle des eaux d'Evian. Elle est exclusivement composée de sels alcalins, calciques et magnésiens bicarbonatés, avec une petite quantité d'acide carbonique libre et d'une certaine matière organique azotée et résineuse balsamique. Les médecins de l'endroit ont reconnu depuis longtemps dans cette excellente eau des propriétés thérapeutiques, à l'intérieur, comme digestives anti-dyspeptiques et diurétiques ; à l'extérieur, comme résolutives et cicatrisantes.

On a découvert sur le Chéran, entre Saint-Marcel et Boussy, les vestiges d'un pont romain ; on a aussi retrouvé à Mieudry, sur un torrent profond, les culées d'un autre pont de même antiquité. Ces travaux, suivant les archéologues, devaient faire partie de la voie romaine qui conduisait de *Lemencum* (Chambéry) à Genève et dans l'Helvétie par la plaine de l'Albanais.

En face de Boussy et dans la plaine que la voie ferrée surplombe, le vaste château de Saint-Marcel est fièrement posé sur une éminence arrondie, d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur tout le bassin de Rumilly. Ancien fief de la famille de Saint-Marcel, il est actuellement la propriété de M. le comte Alexandre de Savoiroux, officier

d'ordonnance de Victor-Emmanuel III, roi d'Italie. On y remarque une galerie intérieure, formée par des portiques du meilleur goût et une chapelle dont les murs sont ornés de peintures anciennes. Le plafond des portiques est, lui aussi, décoré de tableaux dont l'un représente la ville de Rumilly au XVII[e] siècle.

On a découvert près de Saint-Marcel un grand nombre d'antiquités, notamment des bains romains, et l'inscription suivante gravée sur une plaque qui a été incrustée dans le mur extérieur de l'église de Marigny, commune de laquelle dépend le hameau de Saint-Marcel :

C. SENNIVS F.-F. VOLTIN. SABINVS PRÆFECTVS FABRORVM
BALINEVM, CAMPVM, PORTICVS AC AQVAS, IVSQVE
EARVM AQUARVM TVBO DVCENDARVM, ITA VT RECTE
PEREFLVERE POSSINT, VICANIS ALBINENSIBVS. D. S. D.
(*De suo dato.*)

Des maisons de campagne, dispersées à droite et à gauche du railway et dont quelques-unes sont des kiosques ou de jolis chalets, indiquent l'approche d'une localité importante et aisée, qui va se présenter à nous à la sortie de cette tranchée, d'où l'œil ne découvre que les collines et les montagnes.

CHAPITRE V

Rumilly. — Un conseil au touriste. — Halte. — Renseignements pratiques. — Aspect du bassin de Rumilly. — Sa composition géologique. — Origine et histoire. — La petite Rome et la capitale du *pagus albanensis*. — Les franchises de 1291. — L'annexion de Rumilly au duché de Savoie. — Le siége de 1630. — Un mot sublime. — Une femme héroïque. — Spécimen du patois rumillien. — Le siége de 1690. — L'invasion espagnole. — L'annexion de 1792. — L'annexion de 1860. — Décadence et renaissance. — Les Gloires de Rumilly. — Ressources, sociétés, industrie.

Nous arrivons à Rumilly (1), la ville la plus considérable des deux départements savoisiens, après Chambéry et Annecy; la station la plus importante de notre ligne, après celles d'Aix-les-Bains et d'Annecy.

Dans ses environs et à l'intérieur de ses murs, le

(1) Le lecteur sera peut-être étonné du développement plus considérable que j'ai donné à la partie de cet itinéraire, qui regarde Rumilly et ses environs ; mais il ne faut pas oublier que je veux avant tout essayer de faire connaître les localités de la ligne qui sont le plus ignorées ; or, Rumilly, malgré son importance et le charme de sa situation, est de ce nombre; il n'a encore paru sur cette ville, pas plus que sur les curiosités qui l'entourent, aucun indicateur détaillé : c'est cette lacune que je me suis efforcé de combler.

peintre peut glaner une gerbe abondante de croquis, et le touriste, soucieux des fastes du passé, récolter une ample moisson de souvenirs historiques. A ses curiosités intrinsèques Rumilly en joint une autre, qui lui appartient de droit; c'est le site admirable des gorges du Fier (1), dont il ouvre le chemin et qui en est éloigné de neuf kilomètres. Un guide consciencieux doit donc conseiller à l'étranger de faire à Rumilly une halte de quelques heures ou au besoin, d'une journée. Il y trouvera plusieurs hôtels très-confortables, un omnibus qui l'attend à sa descente de wagon, et une correspondance qui, en une heure et demie et moyennant la somme de 1 franc 75 centimes, l'emmènera à Seyssel, en passant par les gorges du Fier.

Grâce à cette correspondance, le voyageur peut visiter Rumilly, le val si intéressant du Fier, la ville de Seyssel, sur les bords du Rhône, et aller coucher à Annecy ou retourner à Aix-les-Bains dans la même journée. C'est une partie charmante dont un grand nombre de touristes sont revenus enchantés, et que tous les baigneurs d'Aix-les-Bains tiendront à faire avant leur départ de Sa-

---

(1) Et non de Ruffier, comme l'a écrit, à l'époque de l'inauguration de la ligne, certain numéro du *Moniteur*.

voie. Ajoutons que les principaux hôtels de Rumilly mettent à la disposition des touristes et des familles des voitures à volonté pour aller à toutes les heures visiter le Val de Fier.

Après vous avoir renseignés sur la question du confortable, qui est capitale en voyage, permettez-moi de vous faire saisir l'ensemble du paysage qui se présente à nous et dont nous avons pu voir depuis le wagon quelques parties détachées.

Une plaine fertile, qui ressemble à un immense tapis de moquette fleurie, s'étend du nord au midi, entre ces deux contreforts de collines et de montagnes, que je vous ai déjà signalés : le Semnoz, les collines de Saint-Sylvestre, de Boussy et de Marcellaz, au levant; — la montagne de Moye, les collines de Massingy, de Rumilly et de Lornay au couchant. Dans cette plaine s'épanouissent les produits bigarrés de toutes les cultures; c'est le grenier de la Savoie, la portion de ce pays qui, d'après *la Statistique* de Verneilh, fournit les plus abondantes moissons. La végétation y est luxuriante, les arbres y sont robustes, les épis de blé et les quenouilles de maïs s'y marient aux plantes du tabac, que l'on cultive à Rumilly depuis 1862. Au nord la gracieuse colline de Sales, rejoignant le promontoire de Couty, vient baigner

son pied dans les eaux du Chéran (1). Elle montre gaiement sa jolie église et enchante les yeux par sa riante exposition. Enfin, dans le lointain, on découvre les collines d'Hauteville et de Versonnex et le *Credo* (ou Cré haut), sentinelle avancée du Jura, qui vient dans ses derniers retranchements donner l'accolade à la grande chaîne des Alpes. C'est ce tableau qui inspirait à un auteur cette description dont il est facile de reconnaître sur les lieux la scrupuleuse exactitude :

« Les voyageurs admirent le site pittoresque et « grandiose du bassin de Rumilly, sa vaste en- « ceinte de collines ondulées, verdoyantes et lar- « gement espacées, qui s'étagent les unes der- « rière les autres et fuient dans toutes les direc- « tions avec une grâce parfaite, l'encadrement

---

(1) Sales, commune de Rumilly. Population : 743 habitants. Elévation au-dessus du niveau de la mer : 418 mètres. On prétend que son nom lui vient d'une colonie de Saliens qui s'y serait établie. On y a retrouvé un nombre très-considérable d'antiquités romaines, des vases servant aux sacrifices, des médailles aux effigies de Claude, de Néron et d'Antonin-le-Pieux, des débris de mausolée et notamment l'inscription

A JULLINA
FLAMINI CAPRONINO

qui indique qu'un monument funéraire avait été élevé au pontife Capronimus. On voit aussi, dans le parc anglais de la villa de M. le chevalier Ginet, des colonnes et des pierres tumulaires parfaitement conservées. Dans celles-ci, la forme du corps est taillée en creux dans la pierre.

« lointain et plus sévère des montagnes, telles que « le Jura, le Salève et la Tournette, Gruffy, Gra- « nier, le mont Clerjon, qui lui dessinent un horizon « varié et un peu elliptique. »

Le sol du bassin de Rumilly est d'une nature argilo-calcaire ; sa base est composée de grès dont la position est horizontale. Quant aux collines environnantes, elles sont toutes gréieuses et à bancs parallèles. Leur structure a fait penser à Verneilh qu'elles ont dû être formées sous les eaux par un courant dont la direction était du nord-est au sud-ouest; on y a trouvé, en effet, des coquilles fossiles, des dents de requin et de chiens marins, des tourbières et des espèces de mares d'eau.

La position centrale de Rumilly au pied de ces montagnes, au milieu de cette riche vallée où l'on a retrouvé tant d'antiquités romaines, a dû être remarquée par les conquérants du monde; aussi certains archéologues se sont-ils emparés du mot *Romilia*, qu'on a pu lire sur un fragment d'inscription pour attribuer à cette ville le nom pompeux de *Petite Rome*. Un auteur ancien va même jusqu'à prétendre que Rumilly aurait été fondée près de 300 ans avant Genève, incendiée sous Jules César et reconstruite sous l'empereur Domitien ; il invoque, pour soutenir cette opinion, l'in-

scription suivante, découverte, comme la précédente, dans les ruines de l'ancien château :

REEDIFICAVIT
IMP. DOMITIANUS.

Sans nous arrêter à ces interprétations peut-être trop prétentieuses, ne pourrait-on pas dire que le nom de Rumilly vient ou de la tribu *Romilia* qui s'y serait établie, ou d'un temple que l'on y aurait consacré à la déesse *Rumillia*, invoquée par les nourrices chez les Romains et chez les Grecs (1).

Sous le second royaume de Bourgogne (2), Rumilly fut capitale de l'Albanais, *pagus Albanensis*,

(1) *Rumillia*, de *ruma*, mamelle. On la représentait sous la figure d'une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle paraissait vouloir allaiter. On lui présentait ordinairement pour offrande du lait et de l'eau mêlés avec du miel et l'on célébrait en son honneur des fêtes appelées Rumillies.

(2) Le second royaume de Bourgogne fut fondé en 888 par Adolphe Welf, dans la région appelée Transjurane, centre de l'établissement des Burgondes, qui pénétrèrent en Savoie vers l'an 413. Ce second royaume, qui ressuscitait en petit le premier royaume de Burgondie, détruit en 534 par les Francs, était limité au nord par les Alpes bernoises et la Reuse ; à l'ouest par le Doubs et la Saône ; au midi par le Rhône et la Durance ; à l'est par les Alpes, qu'il franchissait dans la vallée d'Aoste. Il compta quatre rois et devint, par le testament du dernier, mort sans postérité en 1032, un fief de l'empire d'Allemagne qui, pendant plusieurs siècles a empêché l'extension de la France vers le Jura et les Alpes, et n'a disparu qu'en 1674, sous Louis XIV, par la conquête de la Franche-Comté.

vaste division territoriale comprenant Alby, les districts d'Annecy, de Talloires, de Faverges et s'étendant jusqu'à Marlens, près d'Ugine (1). Des rois de Bourgogne, Rumilly passa dans les mains des princes évêques de Genève, qui l'inféodèrent, sous la réserve de l'hommage, aux comtes du Genévois. Ceux-ci le fortifièrent et le dotèrent de nombreux priviléges ; la Charte qui les relate est due au comte Amé III et remonte à l'année 1291. Droit de s'administrer par eux-mêmes, au moyen d'un grand et d'un petit conseil et de n'être soumis, quant aux infractions, qu'à des amendes édictées par un code pénal spécial : telles furent les principales *franchises* primitivement accordées aux citoyens de Rumilly. Ces dispositions libérales attirèrent dans ses murs une noblesse nombreuse, « qui se plut de bonne heure, « dit Francis Wey (2), à habiter cette place « forte, riante, bien située, où l'on adoptait, sans « déroger, la vie bourgeoise, grâce à la faculté de « se gouverner soi-même et de participer comme « membre du grand et du petit conseil à l'admini- « stration du pays ». Les franchises furent confirmées et étendues, en 1320, par Guillaume III,

---

(1) Albanis-Beaumont. *Description des Alpes grecques et cottiennes*, tome II.

(2) *La Haute-Savoie.*

et Mahaut de Boulogne, mère du comte Pierre, y joignit, en 1376, l'établissement d'un octroi pour subvenir aux dépenses qu'exigeait l'entretien de la ville et de ses remparts (1).

Le 14 septembre 1411, Marguerite de Joinville, veuve de Pierre, dernier comte du Genévois, cède la ville et le mandement de Rumilly, qui formaient son douaire, à Amédée VIII, duc de Savoie. Celui-ci les annexe à son duché, maintient les droits acquis et confirme les anciens priviléges par lettres-patentes du 10 mars 1418. C'est à cette date qu'il faut reporter l'incorporation définitive de Rumilly au duché de Savoie. Alors commence pour son histoire une période nouvelle, où cette ville va inscrire son nom dans les annales de l'héroïsme et de la fidélité. — Deux fois consumée par les flammes dans l'espace de moins de cent ans (1430 et 1514), elle obtient la première fois du duc Louis l'exemption pendant 14 ans de tous les impôts, et la seconde fois, du duc Charles III, la même exemption pour 30 ans et la liberté des foires et des marchés.

En 1568, Emmanuel-Philibert avait fait bâtir à Sales le fort de l'Annonciade, pour protéger la

---

(1) Dictionnaire de GRILLET, tome III, v° *Rumilly*.

Savoie contre les incursions des Bernois. Dans le même but, son successeur, Charles-Emmanuel Ier dit *le Grand*, reprit en sous-ordre l'œuvre des comtes du Genévois et releva les remparts de Rumilly, qui devint ainsi une place très forte, défendue au couchant, au nord et au levant, par les lits encaissés de la Nepha (1) et du Chéran, au midi par un large fossé bordé de tours et reliant ces deux rivières. Ces avantages stratégiques permirent à Rumilly d'opposer, en 1630, à Louis XIII, lors de la guerre pour la succession du marquis de Montferrat, une résistance héroïque, qui doit être signalée comme l'un des traits les plus glorieux de notre histoire nationale. Louis XIII, en personne, se présente devant la ville et la fait sommer de se rendre. Elle refuse énergiquement. On fait observer aux habitants que Chambéry et Annecy ont ouvert leurs portes. C'est alors que

---

(1) La Nepha prend sa source à Cessens, au hameau des Brus, descend à Massingy, commune où se trouve une belle église gothique, traverse le territoire de Rumilly dans un lit très-pittoresque, longe la ville au couchant, passe sous le pont de Curdy et vient se jeter dans le Chéran, au-dessous du Château.

Comme le Chéran, la Nepha charrie de l'or. La chronique locale raconte que, vers le commencement de ce siècle, un parpailleur y trouva un gisement de pépites d'or très considérable. Il revint aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à sa femme, sans lui indiquer le lieu précis de ce gisement; son bonheur ne fut pas long, car il mourut de joie le soir même.

Il y a aussi dans la montagne de Moye une grotte qui passe pour

fut prononcé ce mot sublime, digne de Sparte et de Rome : *Et capouè* ! (Et quand même !) Le maréchal du Hallier entreprend le siége, pénètre dans la place le 23 mai 1630 et ordonne de livrer la ville au pillage ; mais auparavant il envoie un sauf-conduit aux trois demoiselles Peyssieux de Salagines, ses parentes, qui habitent Rumilly. Les trois sœurs, dans un élan de patriotisme et de généreuse abnégation, refusent d'accepter l'offre du maréchal. Ce que voyant, les principaux notables, ayant à leur tête l'aînée de ces demoiselles, religieuse au couvent des Bernardines, vont au camp français implorer la clémence du vainqueur. La religieuse plaida avec une telle éloquence la cause de sa patrie glorieusement vaincue, que la ville en fut quitte pour quelques heures de sac et pour la destruction de ses remparts ; mais elle sortit de la campagne avec les honneurs de la guerre, et, après la paix de

---

contenir de forts gisements d'or. On l'appelle *la Damaz-à-Coquerer*, du nom d'un chercheur d'or qui y fut, dit la légende, empoigné par le diable et qui ne put en sortir. La vérité est qu'on y entre facilement, mais qu'on ne peut en sortir sans difficulté. Témoin un avocat de Rumilly, qui, en 1828, voulut y descendre, mais qui ne put remonter qu'après des efforts inouïs. Cette grotte a près de 33 mètres de profondeur. Elle est située, à deux heures de Rumilly, sur le territoire du village de Bessine et au bas de la magnifique forêt du Sapennais. La visite de cette grotte et l'ascension du mont Clerjon, qui la domine, forment une des plus jolies excursions que l'on puisse faire depuis Rumilly,

Cherasco, Victor Amédée Ier récompensa son dévouement par de nouveaux privilèges, dont l'un, en souvenir du siége de 1630, fut l'organisation d'une milice urbaine et d'un tir à l'arquebuse.

« Rumilly, a dit à cette occasion M. Pissard, député de la Haute-Savoie (1), est vraiment par son histoire, par ses traditions, par l'industrie et le génie de ses habitants, la personnification, je puis dire le cœur de notre vieille terre de Savoie. Tous, dans notre enfance, nous avons été bercés au récit des légendes de la cité albanaise. Ses citoyens, fidèles à leurs princes, courageux jusqu'à la témérité, ont fait honneur entre tous au nom savoisien, et le fameux *Capouè* de Rumilly est aussi populaire dans nos campagnes que les héroïques paroles de Cambronne à Waterloo (2) ».

Après une première guerre, terminée par la

(1) Discours au concours agricole de Rumilly, 29 juillet 1866.

(2) Monsieur le docteur Béard, un enfant de Rumilly, a composé sur le siége de 1630 des couplets devenus très populaires ; j'en cite ici un fragment pour donner une idée du patois énergique et syncopé de Rumilly :

La santinella dè tsus le l'pont
Què s'veillive armâ dè sn'albarda
On jor dzet à saquin Vairon
Q'volait passât malgrà la garda :
S't'arcule d't'acrrocho et d't'amnio
S'tè vins d'tè clioutro à la moraille,
Et s'tè raistè dvant mai d'tè mdio
Tot met vtron poër mdia ntra pastnaille.

paix de Vervins, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel 1er, entra dans la conjuration qui coûta la vie au maréchal de Biron. Henri IV s'en étant aperçu, mit le duc en demeure de céder la Bresse ou de rendre le marquisat de Saluce. Sur son refus, il lui déclara la guerre en 1600. Toutes les provinces cisalpines furent occupées et toutes les forteresses prises, à l'exception de celle de Bourg défendue par un Bressan, le chevalier Bouvend. Rumilly n'échappa pas au sort des autres places fortes. Un contemporain, Jean Menenc, de Cluses, moraliste distingué, alors régent du Collége de Rumilly, nous apprend qu'il fut obligé de quitter cette ville à cause de la guerre. Celle-ci fut terminée en 1601 par le traité de Lyon, qui stipula l'abandon de la Bresse à la couronne de France.

La sentinelle de dessus le pont
Qui se *veillait* armée de son hallebarde
Un jour dit à certain *Véron* (surnom des Annéciens, qui leur vient de ce que les vérons abondent dans le lac d'Annecy.)
Qui voulait passer malgré la garde :
Si tu recules, je t'accroche, je t'*amène*;
Si tu avances, je te cloue à la muraille
Et si tu restes devant moi, je te mange,
Comme votre porc a mangé notre pastenaille. (carotte)
Expression populaire pour désigner le verrou d'une des anciennes portes de Rumilly).

Ces derniers vers si accentués rappellent le fameux : « *Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi* » de La Rochejacquelein.

C'est en parlant de ce traité que le fameux Lesdiguières, l'écumeur des Alpes, surnommé le *Vieux Renard* par Charles-Emmanuel Ier, dit « que le roi de France avait fait une paix de duc et le duc de Savoie une paix de roi. »

Le 15 août 1690, le général français de S. Ruth, lieutenant de Louis XIV, assiégea de nouveau Rumilly, qui se défendit aussi héroïquement qu'en 1630. Six Rumilliens furent tués; dans ce nombre se trouvait Jean-François Rubellin, qui avait fondé dans sa ville natale une des plus belles imprimeries du XVIIe siècle (1).

En 1742, dans la guerre pour la succession d'Autriche, les Espagnols envahirent la Savoie, qu'ils occupèrent jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Quand ils se présentèrent devant Rumilly, un bourgeois, Marco d'Ecle, répondit, nouvel Horatius Coclès, aux ennemis qui le sommaient de rendre ses armes, ces énergiques paroles : *Sont-tliè voûtrè?* (sont-elles vôtres?) Le 16 juin 1743, l'Etat-major du régiment des grenadiers à cheval du roi d'Espagne, en garnison

---

(1) Rumilly possédait une imprimerie depuis l'année 1570. On conserve de l'imprimerie Rubellin un rituel magnifique, sorti de ses presses en 1674. Les caractères en sont d'une beauté et d'une richesse qu'on ne trouvait alors que dans les éditions de La Haye en Hollande.

à Rumilly, fit présent à la paroisse d'un magnifique dais en drap d'argent.

Devenu français en 1792 avec le reste de la Savoie, Rumilly fut, en 1814, chef-lieu d'une sous-préfecture du département du Mont-Blanc; occupé en janvier 1814 par les armées autrichiennes, rentré sous la domination sarde après le congrès de Vienne, il devint en 1816 chef-lieu de la province de l'Albanais; mais ce chef-lieu fut supprimé deux ans après, par des lettres patentes du roi Victor-Emmanuel Ier du 10 novembre 1818. (1) A partir de ce moment, Rumilly, oublié et méconnu, tomba dans un état de décadence dont il ne se releva qu'à l'époque de l'annexion de la Savoie à la France. En 1860 il se distingua par l'enthousiasme avec lequel il acclama cet heureux événement. Les envoyés de S. M. l'Empereur (M. le sénateur Laity, le 19 avril 1860; M. Dieu, préfet de la Savoie, le 23 mai 1860; S. Exc. M. Rouher, le 29 septembre 1861; S. Exc. M. Béhic, les 3 et 4 juillet 1866), trouvèrent tous

---

(1) Les documents historiques sur Rumilly m'ont été fournis par M. Croisollet, notaire, qui les a lui-même communiqués à M. Francis Wey, à l'époque où celui-ci préparait son ouvrage sur la Haute-Savoie. Je dois ici témoigner à mon généreux collaborateur toute ma reconnaissance pour le désintéressement avec lequel il a mis à ma disposition les fruits de recherches nombreuses et patientes.

dans ses murs un accueil des plus sympathiques. « Aucun autre canton peut-être, dit Francis Wey, n'a accueilli avec une plus patriotique allégresse l'annexion, qui, en soustrayant à la suzeraineté italienne une province française de langage, d'esprit, de mœurs et de souvenirs, lui a rendu une nationalité. » Ajoutons que l'annexion a régénéré cette ville, qu'elle l'a embellie de nombreux monuments et dotée de bienfaits qui témoignent de la haute et légitime faveur dont elle jouit auprès du gouvernement.

De tout temps Rumilly a produit des hommes remarquables. Au XVI[e] et au XVII[e] siècle, c'était une pépinière de gentilshommes des maisons les plus anciennes et les plus illustres : les Maillard de Tournon, les de Conzié, les de Montfort, les Portier du Bellair, les Peyssieux de Salagines, les de Montfalcon, les de Livron, les de Juge, les de Beaufort, les de Rochette des Tours, les Perret d'Hauteville, les de Rolland, etc. Dans les rangs de cette vaillante noblesse et dans ceux d'une bourgeoisie d'élite, Rumilly trouva de nombreuses illustrations. Je ne cite que les principales :

Pierre Chevrier, conseiller du duc Philibert I[er] et ambassadeur près du Pape Innocent VIII ;

Pierre Maillard de Tournon, chevalier de l'Annonciade, lieutenant-général d'Emmanuel-Phili-

bert, qui contribua beaucoup par ses conseils au succès de la bataille de Saint-Quentin ;

François Portier du Bellair, jurisconsulte éminent, le collaborateur du Président Favre dans la grande œuvre du *Code Fabrien ;*

Le cardinal Charles-Thomas Maillard de Tournon, patriarche d'Antioche et légat *à latere* en Chine, au commencement du XVIIIe siècle (1) ;

André de Montfort, qui, assiégé dans la citadelle de Nice qu'il commandait, par les flottes combinées de François Ier et de Soliman, en 1543, fit aux sommations de l'ennemi cette magnifique réponse : *Je me nomme Montfort ; mes armoiries sont des pals, et ma devise est : Il faut tenir;*

Le chevalier de Motz de Lallée, né en 1732, chevalier de Saint-Louis, colonel dans les armées françaises, général et conseiller d'Hyder-Aly, roi des Mahrattes, qu'il soutint pendant 15 campagnes contre les Anglais ;

Le major Rubellin, officier distingué du premier empire, qui s'immortalisa par la glorieuse défense d'Auxonne.

Citons encore le père Eugène (Alphonse Gruffat) né en 1769, ministre général de l'ordre des Capucins ; — Mgr Bénédict Truffey (1812-1847), évê-

---

(1) Voir *Dictionnaire historique* de FELLER et de GRILLET.

que de Gallipolis et vicaire apostolique des Deux-Guinées, littérateur et poète, l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire connaître la Savoie à l'étranger; — le célèbre docteur Baud (1776-1852), professeur de médecine à l'université de Louvain, où on lui a érigé une statue; — les deux frères de Juge, Fabien Calloud, chimiste savant, dont le buste se voit au musée d'Annecy, —et M. Thomas Girod, magistrat distingué, premier président de la cour impériale de Chambéry.

Quant aux ressources intérieures, Rumilly est, toute proportion gardée, une des villes où la misère est le mieux secourue. Un magnifique hôpital et une société de secours-mutuels qui compte plus de 320 membres, répandent la charité dans une large sphère.

Chef-lieu d'un riche et vaste canton, cette ville a l'importance d'un chef-lieu d'arrondissement. Son comice agricole cantonal jouit des mêmes droits et des mêmes faveurs que les comices d'arrondissement.

Siége d'une inspection et d'un entrepôt général des tabacs, elle est le centre de cette culture en Savoie. Un petit séminaire renommé, une école normale de filles, un établissement des Frères de la doctrine chrétienne, un établissement des sœurs

de Saint-Joseph, une salle d'asile, une belle et nombreuse compagnie de sapeurs-pompiers, fondée en 1820, deux maisons de banque, un bureau télégraphique, une imprimerie, un journal hebdomadaire, l'*Albanais*, des foires et des marchés très fréquentés, une brasserie qui envoie au loin ses produits, des ateliers photographiques, des fabriques de toiles estimées, témoignent du développement intellectuel, agricole et commercial de cette cité.

Il est regrettable que des industriels plus nombreux ne se soient pas établis dans une localité qui offre tous les avantages désirables pour l'établissement de grandes manufactures ; le temps comblera sans doute cette lacune.

CHAPITRE VI

A travers les rues de Rumilly. — Promenades, places, monuments. — Le Magasin des tabacs. — La Place-d'Armes. — La promenade des tours et les anciens remparts. — Les Chevaliers-Tireurs. — L'Ecole normale. — Les anciens couvents des Bernardines et des Capucins. — L'Hôpital. — Les établissements des Frères de la doctrine chrétienne et des Sœurs de Saint-Joseph. — L'Eglise paroissiale. — Le Petit-Séminaire. — Le clos de la Visitation. — L'ancien couvent des Visitandines. — Une allocution de Sainte-Jeanne de Chantal. — La tour des Maillard de Tournon. — Le pont Saint-Joseph. — La place de l'Ancien Château et le prince Zizim. — Les places de l'Hôtel-de-Ville et de la Grenette. — Rumilly apprécié par Francis Wey.

Un bâtiment considérable attire tout de suite les regards quand on arrive à Rumilly : c'est le *Magasin des tabacs*, qui a coûté 162,000 francs et a été construit par une société d'actionnaires du canton. La culture du tabac fut accordée au canton de Rumilly, en 1862, sur l'initiative de M. Dieu, alors préfet de la Savoie, et d'après les démarches de M. Girod, maire de Rumilly depuis l'annexion.

La concession de la culture du tabac au canton

de Rumilly a inspiré le spirituel quatrain suivant, de M. Béard :

Rmelly, t'as dzos los rais longtêps fomâ sè pipa;
Mais daipouais q' l'Empereur tint dzos lui la Savouai,
T'as d'quai r'leva ton front pe fier que rna tulipa;
T'as la pipa, l'tabac, la bliaga et l'resto avouai.

—

Rumilly, sous ses rois fuma longtemps sans pipe;
Mais dès que l'aigle un jour les a mis sous son bec,
Il peut lever son front plus fier que la tulipe;
Il a pipe, tabac, blague et le reste avec.

En suivant l'avenue de la Gare et en tournant à droite pour entrer en ville, on se trouve, après quelques pas, devant une vaste esplanade carrée, entourée d'allées sablées qu'ombragent des platanes, des marronniers et des tilleuls : c'est la *Place-d'Armes*, dont bien des villes envieraient l'étendue et la délicieuse situation. C'est dans le siècle dernier, par ordre du roi Victor Amé III, qu'elle fut ainsi disposée et embellie : elle était destinée aux exercices militaires de la légion des campements, dont chaque année une partie notable se réunissait à Rumilly.

En face de la Place-d'Armes est la *Promenade des Tours*, ainsi nommée parce qu'autrefois l'espace qui la contient était garni de tours circulaires destinées à protéger Rumilly au midi.

On voyait naguère encore les fondements de trois de ces tours. Malheureusement pour celui qui aime le culte des souvenirs, ces derniers débris ont maintenant disparu. Il en sera bientôt de même du fossé qui reliait le Chéran et la Népha. Un remblais destiné au passage du chemin de fer l'a en partie comblé, et on s'occupe activement d'achever cet ouvrage, de manière à mettre sur un même niveau la Place-d'Armes et la promenade des Tours. Ce fossé servait autrefois aux exercices de la Compagnie des Chevaliers-Tireurs (1).

En suivant la rue du Collége, par laquelle on pénètre dans la ville, on laisse à droite la *Maison Démotz de la Salle*, qui eut l'honneur de recevoir, le 25 mai 1850, Victor-Emmanuel III, alors roi de Sardaigne, et la vertueuse reine Adélaïde ; puis on arrive aux riches et vastes bâtiments de

---

(1) La création des Chevaliers-Tireurs, dont la devise est : *Dieu, l'Honneur et les Dames*, remonte au règne du duc Charles *le Bon*, soit à l'année 1509, époque où les habitants étaient les seuls gardiens des cités. Plus d'une fois dès lors, à toutes les périodes critiques de l'histoire de Savoie, en 1600, en 1629, en 1690, en 1701, en 1740, les membres de ces compagnies rendirent d'éminents services à leur patrie et se signalèrent par des exploits vraiment chevaleresques. Durant la paix ils s'exerçaient au tir de l'arquebuse et donnaient de splendides fêtes. Le chevalier qui abattait le *papegai* était nommé roi et choisissait la *reine du tir* entre les trois jeunes filles désignées par le conseil. Ce conseil se composait d'un roi, d'un prince, d'un connétable, d'un secrétaire, d'un tré-

l'*Ecole normale des filles*, la seule qui existe dans les deux départements savoisiens. Ces bâtiments forment l'angle des rues d'Hauteville et du Collége.

Les habitations et les murs de clôture qui s'élèvent sur le côté droit de cette dernière rue cachent aux regards du voyageur les ruines du couvent des Bernardines réformées de l'ordre de Cîteaux, fondé en 1622 par la mère Perruchard de Ballon, et le clos de l'ancien couvent des Capucins. La chapelle de ce couvent a été bénite le 31 août 1618 par saint François de Sales, et elle a longtemps contenu les restes de Mgr Dom Juste Guérin, évêque et prince de Genève, mort le 31 novembre 1645 à Rumilly où il s'était retiré.

En continuant à descendre, on remarque à droite le *Nouvel hôpital*, construction élégante et bien proportionnée. Déjà au XIII[e] siècle, Rumilly possédait un hôpital, dont Hugoin Portier du Bel-

---

sorier et de quelques autres membres sans dignités spéciales. Ces compagnies ont été réorganisées en 1824, et celle de Chambéry subsiste encore maintenant. L'uniforme traditionnel est plein d'élégance et de richesse. Les anciens règlements continuent à être fidèlement observés. M. André Perrin, conservateur du musée de Chambéry, a publié, sous ce titre : *La Bazoche*, *les Abbayes de la jeunesse* et les *Compagnies de l'arc, de l'arbalète et de l'arquebuse en Savoie*, un volume qui est utile à consulter pour l'histoire détaillée des Chevaliers-Tireurs.

lair avait été l'un des fondateurs. L'hôpital actuel, dû aussi à de nombreuses fondations, est dirigé par Mlle Fontaine, de Rumilly, qui, de concert avec sa sœur, a consacré à cette bonne œuvre sa fortune et son admirable dévouement et mérité en 1862 le prix Montyon. Cet hôpital peut contenir 50 lits : il a, en outre, sa chapelle spéciale et un *établissement de bains* pour le public.

On rencontre ensuite l'établissement des *Frères de la doctrine chrétienne*, fondé en 1833, l'établissement des *Sœurs de Saint-Joseph*, fondé en 1822, et la *Salle d'asile*, établie en 1863.

A gauche est la nouvelle *Eglise paroissiale*, bâtie d'après les plans de M. Melano architecte de l'abbaye d'Hautecombe et achevée en 1830. Elle appartient à l'ordre dorique. La nef principale est ornée d'une colonnade imposante et de fresques justement estimées. La vieille tour du clocher date du XIIe siècle; elle contient un bourdon magnifique, dont la régente Christine de France, mère de Charles-Emmanuel II, fit présent à Rumilly, à l'occasion de l'incendie de 1639 qui consuma presque entièrement la ville.

Le *Petit séminaire* et *Ecole libre* développe ses bâtiments dans un vaste clos, appelé *Clos de la Visitation*, parce qu'on y voit encore les restes

du couvent des Visitandines, fondé en 1625 par sainte Jeanne de Chantal, et notamment des cloîtres parfaitement conservés. La première supérieure de ce couvent fut la mère *Adrienne Fichet*, et, comme celle-ci était vive et ardente, sainte Jeanne de Chantal lui laissa, en la quittant, ces admirables conseils : « Croyez, ma fille, que Dieu me donne une affection toute particulière pour notre petit Rumilly, qui me semble être un des dortoirs d'Annecy, tant nous sommes voisins. O ma fille! que je désire que l'esprit de notre bienheureux Père y règne, cet esprit tout doux, tout suave et tout amoureux! Ayez du zèle pour cela, ma chère fille ; je vous en conjure. Je reconnais tous les jours qu'on ne fait rien autour des âmes qu'à force de suavité, de douceur et de support. Travaillez suavement, soigneusement, mais amiablement autour de nos sœurs. Conduisez fort doucement ces petites jeunes âmes, qui sont si bonnes ; ne les pressez point et tenez toute votre chère troupe dans une sainte gaieté, paix et suavité. Assurez-les que je les chéris grandement et aussi toute notre petite et chère maison de Rumilly (1). »

---

(1) *Histoire de sainte Chantal et des Origines de la Visitation*, par M. l'abbé Em. Bougaud.

Le petit séminaire de Rumilly se recommande par sa tenue confortable et par les études sérieuses que de tout temps on y a faites. Fondé en 1650 par les dons de plusieurs habitants de Rumilly, notamment de Mme Philiberte de Juge, veuve de M. Amblard de Vidonne, seigneur de Novery, il acquit, au xvie et au xviie siècle, une juste célébrité. Sa direction, primitivement confiée à des Oratoriens, fut, en 1769, remise à des prêtres séculiers. On y enseigna toutes les sciences et même la théologie. Supprimé pendant la Terreur, le collége de Rumilly fut, en l'an xi, transformé en une école secondaire communale : son rétablissement comme petit séminaire est dû à Mgr Bigex, archevêque de Chambéry.— On remarque, près du corps principal de bâtiment, une jolie chapelle gothique bénite en 1865.

En suivant la Grande Rue, artère principale de la ville, on est frappé de rencontrer une tour féodale parfaitement conservée et haute de 25 mètres environ, que de récentes démolitions ont dégagée et mise en vue. Cette tour au cachet antique, aux murs épais, aux corniches ouvragées, au long toit terminé par deux énormes lances, est la *Tour des Maillard de Tournon*. Elle est adossée aux constructions qui formaient autrefois l'habitation princière de cette famille, l'une des

plus anciennes et des plus illustres de Rumilly. Derrière cette grande tour carrée s'en trouve une autre circulaire et en partie démantelée.

En avançant toujours, on ne tarde pas à parvenir au *Pont Saint-Joseph*, d'où l'on peut contempler à l'aise le beau viaduc du chemin de fer, qui lui fait face, et le cours du Chéran. La première pierre du pont Saint-Joseph a été posée le 10 juin 1787 et il a été livré au public en 1791. Les architectes peuvent venir en admirer l'élancement et la solidité ; « car, dit un auteur sérieux (1), le pont de pierre de Rumilly efface en beauté tous ceux de la Savoie » « et, ajoute un autre, c'est la plus grande arche plein-cintre qui ait été construite dans le XVIIIe siècle. »

A quelques pas au couchant, sur une éminence abrupte qui domine le confluent du Chéran et de la Népha, est la *Place de l'Ancien-Château*. Des platanes et une pelouse verdoyante en recouvrent les fondements. On y a retrouvé bon nombre d'antiquités et une inscription semblant indiquer que Mercure y avait un temple :

MERCURIO OPTIMO.

---

(1) *Histoire de la royale Maison de Savoie.*

Plus tard, cette éminence vit s'élever une citadelle qui devint le siége d'une commanderie des Chevaliers de Rhodes. Ce fut là qu'en 1482, le grand-maître Pierre d'Aubusson retint captif un prince musulman bien connu dans l'histoire par ses aventures, par ses malheurs et par sa fin mystérieuse. Djem, appelé aussi Zizim ou Zezim, avait disputé, au dire de Michaud (1), *deux empires et onze royaumes* à son frère Bajazet II, empereur de Constantinople. Vaincu et vivement poursuivi, il se confia aux offres perfides de Pierre d'Aubusson, qui le fit prisonnier. Avant le château de Rumilly, Nice, Exilles et Saint-Jean de Maurienne lui avaient déjà servi de cachot. L'arrivée du prince Djem à Rumilly fut un véritable événement; tous les gentilshommes savoisiens s'empressèrent de venir le visiter. Le duc de Savoie lui-même vint payer son tribut de sympathie au malheur de l'intéressant captif, avec lequel il se lia d'une chevaleresque amitié.

On connaît la suite de cette triste existence. Successivement enfermé au château de Rochechinard en Dauphiné, à la commanderie de Bourganeuf dans le Comté de la Marche et au fort Saint-Ange à Rome, le prince Djem fut délivré par

---

(1) *Histoire des Croisades*. Liv. XX.

Charles VIII, roi de France, qui l'emmena avec lui dans la Basse-Italie; mais, à peine arrivé à Naples, Djem mourut le 14 février 1495, à l'âge de 35 ans. Suivant Commines, « il avait été baillé empoisonné (1). »

De la place de l'Ancien-Château on peut descendre sur la *Place de l'Hôtel-de-Ville*. A l'entrée, à gauche, on remarque une maison seigneuriale avec portail et balcons. C'est la *Maison de Juge*, où le roi Victor Amédée III descendit en 1775 et où le comte Joseph de Maistre, parent de la famille de Juge, venait de temps à autre passer quelques jours. La place elle-même, où l'on voit les bâtiments de la *Caserne* et de la *Mairie,* revêt, grâce aux portiques séculaires qui l'entourent, un cachet tout spécial : « elle fait, dit Francis Wey (2), deviner une commune dotée d'anciens priviléges. »

De la place de l'Hôtel-de-Ville une rue large et bordée de maisons neuves conduit à la *Grenette,* où s'élève une belle *Halle aux blés,* construite en 1843.

Laissons maintenant Francis Wey nous re-

---

(1) *Notice sur Djem,* par Alfred de BOUGY. — *Bois et Vallons,* par Jacques REPLAT.

(2) *La Haute-Savoie.*

dire ses impressions sur cette ville, que nous venons de visiter : « Son aspect, dit-il, révèle à « l'instant une cité qui compte de nombreux quar- « tiers au nobiliaire de l'histoire. Sa longue rue « tortueuse, dévolue au commerce, trahit une « bourgeoisie ancienne, dédaigneuse de suivre la « mode et de chamarrer ses comptoirs pour acha- « lander les pratiques. Les portions de la ville « qui racontent sa légende féodale et municipale « ne permettraient pas à un étranger de se mé- « prendre sur certains signes de race qui décèlent « jusque dans les moindres bourgs les capitales « déclassées. Vous côtoyez avec surprise de belles « maisons à pilastres, dans le style de la Renais- « sance; de vastes hôtels à demi ruinés qui furent « des palais, des logis de marque avec pignon « sur rue et de respectables édifices du quinzième « siècle, courbés par les ans sur les piliers de « leurs voûtes ogivales (1). »

---

(1) *La Haute-Savoie.*

CHAPITRE VII

N.-D. de l'Aumône (près Rumilly). — Sa légende. — Son histoire. — Le nouveau sanctuaire. — Le tombeau de Dom Juste Guérin, évêque et prince de Genève.

En face de la gare, au levant, à 500 mètres de la ville, la *Chapelle de N.-D. de l'Aumône* offre au touriste une promenade intéressante.

Pour y parvenir, on suit l'allée orientale de la Place-d'Armes, on traverse la voie ferrée sur un passage à niveau et l'on peut suivre à son choix ou le sentier pittoresque pratiqué sur les bords escarpés du Chéran ou une fraîche avenue de platanes.

A l'extrémité de cette avenue et à l'ombre d'un superbe tilleul séculaire s'élève le sanctuaire, l'un des plus visités de la Savoie. « Un jour de l'an 1240, dit la légende, le seigneur Amédée de Conzié chassait le daim dans les bois qui couvraient alors la plaine de Rumilly; il arrive, après une matinée infructueuse, à l'emplacement actuel de la chapelle. Une statue de la Vierge frappe ses regards. Dans un mouvement de dépit et de colère, il ajuste et décoche sa flèche contre ce signe vénéré; mais le trait revient sur lui et le blesse mortelle-

ment. Amédée de Conzié rentre alors en lui-même et fait vœu à la Vierge, si elle le guérit, de lui ériger une chapelle. Il guérit et il tint parole. Un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin s'établit en ce lieu ; comme au Saint-Bernard, les pélerins trouvaient chez eux, en cas de besoin, assistance et hospitalité (1). »

C'est de là, d'après la tradition, que la Vierge fut honorée sous le nom poétique et gracieux de *Notre-Dame de l'Aumône.* On voit encore le sanctuaire primitif : il forme une petite voûte gothique, précédée d'un péristyle plus moderne. Au fond est la Madone ; la tradition lui attribue plusieurs miracles et rapporte que François Ier, se dirigeant vers l'Italie en 1517, vint la vénérer à son passage en Savoie.

Mais ce qui attire surtout à N.-D. de l'Aumône l'artiste et le pélerin, c'est la chapelle que M. l'abbé Simond, curé de Rumilly, vient d'y faire construire. Ce joyau d'architecture gothique, dû aux

---

(1) « Comme le Chéran n'avait pas alors de pont, on le passait à gué au bas du prieuré, et les religieux de Montjoux donnaient asile aux pélerins que la crue des eaux empêchait de traverser la rivière. Pendant trois jours, la table et le lit ne coûtaient rien au voyageur ; et s'il était pauvre, on lui fournissait pour sa route des aliments et quelques pièces de monnaie.» *(N.-D. de l'Aumône,* par Benedict Truffey.)

plans de M. Fivel, a été consacré au culte au mois d'août 1863, par S. Em. le cardinal Billiet, archevêque de Chambéry, assisté de NN. SS. Magnin, évêque d'Annecy, Turinaz, évêque de Tarentaise et Vibert, évêque de Maurienne (1).

Le connaisseur peut admirer la pureté de style, la grâce et la proportion de l'édifice. La façade, en pierres de taille, est surmontée d'une large rosace et d'une belle statue de la Vierge. On remarque à l'intérieur le chœur pavé en mosaïques et l'autel en marbre blanc sculpté. Les vitraux richement coloriés méritent aussi d'être examinés avec attention. La fenêtre principale du chœur représente N.-D. de l'Assomption, à qui est dédiée la nouvelle chapelle. Aux deux fenêtres latérales, on voit saint Jean et saint François de Sales, saint Joseph et sainte Agathe, la patronne de Rumilly. Sous le tableau représentant saint François de Sales on lit ces mots : *Je reviens de mes délices,* que le saint évêque prononça en revenant de prêcher le carême de 1608 à Rumilly (2).

---

(1) On peut s'étonner de ce que, contrairement à l'usage, on donne à un évêché le nom d'une circonscription territoriale ; mais il faut savoir que Tarentaise et Maurienne sont les noms primitifs des villes de Moûtiers et de Saint-Jean de Maurienne.

(2) Au dire de Charles-Auguste de Sales, l'apôtre du Chablais, quittant Rumilly où il avait prêché le carême et passé les fêtes de Pâques, rencontra Louis-Nicolas de Coëx, religieux de Talloires

La rosace de la façade principale redit la légende d'Amédée de Conzié. Les deux rosaces du transept représentent l'une : la Madone calmant la fureur des flammes lors de l'incendie de 1514 ; l'autre, le sire de Pingon dans les prisons de Paris, faisant vœu, en 1793, de relever le culte de la Vierge si elle le rend à la liberté.

Dans le côté droit du transept un tombeau, orné des insignes de l'épiscopat, indique aux visiteurs que là reposent les restes de Dom Juste Guérin, ancien religieux barnabite, évêque et prince de Genève, né en 1578 à Tramoy, près de Montluel, en Bresse, promu à l'épiscopat le 25 juin 1639 et mort à Rumilly en odeur de sainteté le 3 novembre 1645.

Ces restes, que l'ancienne chapelle du couvent des Capucins a renfermés pendant 221 ans, ont été, par les soins de M. l'abbé Simond, transférés au sanctuaire de N.-D. de l'Aumône, le 12 août 1866, au milieu d'une grande pompe et en

---

et lui dit : « Je reviens de mes délices ; j'ai enseigné un peuple facile, humble et dévot. » Ce fut à Rumilly, pendant ce carême, que saint François de Sales mit la dernière main à son *Introduction à la vie dévote*. Une pieuse chronique raconte que le lundi de Pâques, avant de quitter les habitants de Rumilly, saint François de Sales les consacra à Marie dans le sanctuaire de N.-D. de l'Aumône, où il célébra la messe.

présence de cinq évêques : NN. SS. de Langalerie, évêque de Belley ; Vibert, évêque de Maurienne ; Magnin, évêque d'Annecy ; Mermillod, évêque d'Hébron, et Tissot, évêque missionnaire dans les Indes, et de Dom Albini, provincial de l'ordre des Barnabites de France.

Au mois d'octobre 1866, le nouveau sanctuaire a reçu de S. M. l'Empereur un tableau encadré d'or, de 1 mètre sur 1 mètre 60 centimètres, peint par M[me] Dauvert, d'après l'original de Pietro de Cortone. Il représente l'*Apparition à sainte Martine de la Vierge et de l'Enfant Jésus,* qui lui remettent la palme de l'innocence et celle du martyre. « C'est, dit l'*Albanais,* « un tableau aux tons vigoureux, à la peinture « savante, au coloris chaud, aux draperies bien « traitées, où rien ne choque la vue ni le goût, qui « n'est pas une toile hors ligne, mais une œuvre « excellente à tous égards. »

CHAPITRE VIII

Excursion au Val de Fier. — Historique de la nouvelle route. — Le pont Mottet. — Le confluent du Chéran et du Fier. — Le pont Coppet. — Salut au Mont-Blanc. — Vallières. — Le pont de la Morge. — Syon. — Lornay. — La tour de Crète. — Saint-André. — La source d'eau sulfureuse. — Entrée des Gorges du Fier. — Le pont Navet. — La chambre de la Dame-Blanche et sa légende. — Le déjeûner d'un ministre. — Les deux tunnels. — L'autel des Sacrifices. — Antiquités romaines. — Les *Portes du Fier*. — Le vin des Boucles. — Le confluent du Fier et du Rhône. — Les châteaux de Vance et de Châteaufort. — La *Stella maris* des bateliers du Rhône. — Les deux Seyssel. — Le pont sur le Rhône. — Le camp de Pologny. — L'asphalte de Pyrimont. — Le *Champagne de Savoie*.

La route départementale du *Val de Fier* ouvre au canton de Rumilly une communication facile et prompte avec la Chautagne (canton de Ruffieux), le département de l'Ain et la Suisse. Elle part de Rumilly, traverse les villages de Vallières, de Syon et de Saint-André, s'engage dans les gorges ou *bagnes* du Fier et va aboutir au-dessous de Châteaufort à la route de Chautagne. La distance de Rumilly à Seyssel se trouve ainsi abrégée de vingt kilomètres et réduite à dix-sept ; on la parcourt en

deux heures. Cette distance se décompose de la manière suivante :

De Rumilly à Saint-André, entrée des gorges du Fier....	9 kilomètres.
Longueur des gorges........	4 —
De la sortie des gorges à Seyssel.........................	4 —

L'idée première de cette belle œuvre est due à M. La Ravoire, ancien syndic (maire) de Rumilly, puissamment secondé par M. le chevalier Ginet, ancien député de Rumilly au Parlement de Turin ; l'entreprise, au canton et surtout à la ville de Rumilly ; l'exécution, à M. Mottet, entrepreneur à Aix-les-Bains.

Les travaux de cette route, projetée dès 1833 et commencée en 1855, ont reçu, à l'époque de l'annexion, une impulsion vigoureuse du gouvernement français et ont été définitivement terminés en 1864. N'oublions pas de mentionner que M. Anselme Pététin, actuellement directeur de l'imprimerie impériale et conseiller d'Etat, ancien préfet de la Haute-Savoie où il a laissé de si bons souvenirs, et M. Joseph Ferrand, son digne successeur, préfet actuel de l'Aisne, ont grandement contribué par leur généreuse influence au prompt achèvement des travaux.

Ces détails techniques donnés, nous pouvons

nous mettre en chemin. Le pont et le faubourg Saint-Joseph traversés, nous tournons à gauche et bientôt nous nous trouvons resserrés d'un côté par la voie ferrée, de l'autre, par les bois touffus qui cachent les profondeurs du Chéran. On exploite en cet endroit d'abondantes carrières de *molasse*, soit d'un grès de couleur gris verdâtre à grains fins de quartz et de mica, liés par un gluten légèrement calcaire.

Bientôt la route franchit, au milieu d'un site sauvage et au bas d'un mamelon, occupé en 1814 par les batteries autrichiennes, la rivière impétueuse du Fier sur un pont que l'usage a appelé *Pont Mottet*, du nom de son constructeur, et qui a 32 mètres d'élévation et deux arches de 20 mètres d'ouverture. Le Fier, dont le nom seul exprime le cours orgueilleux et rapide, prend sa source au mont Charvin, à 2020 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, passe à Manigod, à Thônes, à Saint-Clair et reçoit l'écoulement du lac d'Annecy par le canal du Thioux. Au moment où nous le rencontrons, il a été coupé huit fois par la voie ferrée et une fois par la route de Genève ; il a touché au territoire de Cran, de Lovagny, de Chavanod, d'Etercy, de Marcellaz, d'Hauteville et de Sales, et il va, au bas de ce pont, se grossir des eaux du Chéran, au lieu dit du *Confluent*.

Remontant le cours du Fier, nous voyons sur la

rive opposée l'ancienne route de Genève, que celle du Val de Fier a remplacée, et le pont Coppet, construit en 1626 et formé d'une seule arche plein-cintre assez belle. Au-dessous, sont des moulins. fort anciens qui donnent au paysage un aspect pittoresque. Au-dessus, près d'une auberge, les deux routes se rejoignent et gravissent ensemble les flancs de la commune de Vallières. De cette montée, où l'on aimerait à s'attarder, on embrasse un horizon étendu, terminé par un plan de hautes montagnes, que domine en vraie souveraine la cime neigeuse du Mont-Blanc, *is the monarch of mountains* (1), comme dit lord Byron.

Vallières, que l'on traverse, est un joli village ; les façades de ses maisons sont couvertes de pampres. On voit à gauche le vieux château qui a appartenu longtemps à la famille Gantelet d'Asnières. Puis les deux routes, un instant confondues, se séparent au bout de l'avenue qui conduit à la résidence de Madame la baronne de Grenaud. L'ancienne route mène à Mionnaz, à Clermont, à Frangy dont le vin blanc a été vanté par Jean-Jacques Rousseau. La nouvelle tourne à gauche et descend d'abord en zig-zag, pour se prolonger ensuite en ligne droite jusqu'à Sion.

---

(1) Lord BYRON. *Child Harold.*

Un pont est jeté sur le torrent de la Morge; son arche a 23 mètres d'ouverture, il a lui-même 25 mètres d'élévation. Comme son devancier, il se fait remarquer par sa beauté et par sa solidité ; il porte comme lui sur le revers intérieur du parapet l'inscription :

CONSTRUIT EN 1862-1864
SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON III.

Sion était autrefois le fief d'une famille puissante, les barons de Sion. Peut-être avaient-ils adopté ce nom en souvenir des croisades et de l'antique Jérusalem..... Quoi qu'il en soit, l'Eglise de Sion, heureuse d'appartenir à une commune homonyme de la cité des prophètes, porte gravés sur sa façade ces mots de l'Ecriture :

DOMINUS IN SION MAGNUS.

Derrière Sion, au pied de la montagne et sur la rive gauche du Fier, on aperçoit le village de Lornay et son vaste château, patrimoine des de Lornay, maison puissante qui avait un caveau spécial dans l'église de Saint-Maurice à Annecy et qui était investie du droit de vie et de mort sur ses vassaux.

Sur l'un des mamelons qui bordent la route à

droite se dressent les murs démantelés du *château de Crète*. C'est le berceau d'une famille opulente et presque princière. Les seigneurs de Crète vainquirent plus d'une fois ceux de Versonnex et de Vallières, et l'un d'entre eux désigna dans son testament le nombre des évêques et des prêtres qui devaient assister à ses funérailles. La tradition a conservé le souvenir de la cérémonie funèbre, qui fut accomplie avec une pompe inusitée. A tous ces titres, le château de Crète mérite une visite ; c'est en outre l'un des points d'où l'on jouit du plus beau coup d'œil sur le vaste bassin de Rumilly. Derrière le château de Crète est la commune de Versonnex, où croissent les vignes estimées de Piracot.

Enfin, nous voici à Saint-André, petite commune de 300 habitants pittoresquement assise à 297 mètres au-dessus du niveau de la mer et à l'entrée des gorges du Fier. Une auberge rustique peut offrir au voyageur une hospitalité champêtre et un vin blanc mousseux qui n'est point à dédaigner. Un contrefort à deux étages, taillé à pic, domine le village ; au sommet sont perchées les ruines d'une chapelle fort ancienne, qu'on prétend avoir été autrefois l'église paroissiale. La majeure partie des maisons de Saint-André sont groupées sur les bords élevés du Fier et abritées contre les

vents du nord par le formidable encorbellement dans lequel est taillée la route.

Un pont construit sur le Fier fait communiquer la commune de Saint-André avec celle de Lornay. En janvier 1814, une compagnie de Français le fit sauter, après en avoir défendu le passage contre une colonne autrichienne, commandée par le général Zeigmester.

Au bas de ce pont, sur la rive gauche de la rivière, se trouve une source d'eau minérale sulfureuse. Des vestiges de canaux et de briques de l'époque romaine, trouvés aux alentours, semblent indiquer que cette source était autrefois fréquentée. C'est probablement de là que vient l'expression populaire de Bagnes *(balneum, balnea)*, sous laquelle on désigne de temps immémorial les gorges du Fier (1).

La partie vraiment intéressante de cette excursion, c'est l'exploration de ces gorges. Ce défilé est assez semblable à celui de Chailles, son pendant, qui ouvre l'entrée de la Savoie du côté du département de l'Isère. Ce sont là deux vestibules dignes des Alpes. Je renonce à dépeindre la sauvage beauté et le pittoresque sublime des sites

---

(1) Je joins ici l'étiquette qui donne l'indication sommaire intéressant les eaux minérales de Saint-André, dont un échantillon faisait partie de la collection des eaux minérales de la Savoie

à travers lesquels le Fier se fraie péniblement un passage. Deux hautes et immenses montagnes, aux flancs boisés, à la pente rapide, forment les deux versants du Val. La route, bordée de para-

---

envoyée par la Société médicale de Chambéry à l'Exposition nationale de Turin, en 1858 :

N° XIX.

Eaux minérales de Saint-André,

près Rumilly, province du Genévois,

SULFUREUSES, SULFHYDRATÉES & ALCALINES, (FROIDES.)

Degré de sulfuration à la source. .	11°
Température	× 14° centigrades
Terrain	néocomien.
Hypsométrie	264 mètres.

Minéralisation totale en sels alcalins-calciques et magnésiens bicarbonatés, sulfure de sodium et glairine, 0gr.640 par litre d'eau. (Analyse, CH. CALLOUD.)

Cette source, découverte en 1854, par le Dr Descostes, de Rumilly, manque de travaux de captage et d'aménagement; elle n'est pas exploitée.

Cette eau minérale a figuré non-seulement dans la collection des eaux minérales de la Savoie, mais encore sur la carte hydrologique qui l'accompagnait. Cette précieuse carte de l'hydrologie minérale de la Savoie, œuvre de l'infatigable M. Calloud, où figuraient toutes les sources minérales de la Savoie avec leur signe distinctif de classification et du terrain géologique d'où elles jaillissent, a disparu et n'a pu être retrouvée depuis l'exposition de Turin de 1858. La Société médicale de Chambéry, pour le compte de laquelle elle avait été faite, l'a réclamée vainement. L'original devait être lithographié à Turin pour les études hydro-minérales de la Savoie. Sa perte regrettable laisse une lacune bien sentie dans cette branche de la science.

Sur le flanc de la montagne de Saint-André, on trouve des affleurements d'anthracite et des minerais de fer et même de cuivre.

pets, très large et parfaitement carrossable, est taillée à pic dans les rochers, avec une hauteur effrayante au-dessus et une profondeur vertigineuse au-dessous. C'est là un spectacle unique qui, dit Francis Wey, attirera certainement « l'affluence des touristes affriandés d'impressions saisissantes (1). »

La montagne, dans un ébranlement convulsif, paraît s'être violemment entr'ouverte, et les couches géologiques les plus tourmentées (2) semblent attester cette révolution souterraine. C'est au milieu de cette nature inaccessible que le génie romain a laissé les vestiges de son passage ; le nouveau tracé, malheureusement, n'a pu les conserver intacts. « Cette voie, — lit-on dans le supplé-« ment de l'*Encyclopédie catholique* (Paris, 1859) « article *Val de Fier*, — dont la largeur est de

(1) *La Haute-Savoie.*

(2) Vers le pont de Saint-André, cette montagne présente une série de couches superposées et concordantes, disposées en arcs de cercles verticaux, presque concentriques et dont la corde serait représentée par une ligne horizontale au niveau des terrains inférieurs. Les couches supérieures sont formées des étages des terrains néocomiens, moyen et inférieur, et les couches inférieures appartiennent au jurassique supérieur. A droite et à gauche on trouve le calcaire blanc du 1er étage du néocomien ou néocomien supérieur, dont les couches sont rectilignes et concordantes entre elles et sont superposées comme des tangentes aux courbes arquées que nous venons de signaler.

(Courrier des Alpes de 1844.)

« 4 mètres 70 centimètres, est un des plus beaux « restes de voie romaine des Etats sardes. Elle « faisait communiquer les Allobroges avec les « Sequanes, et avait, à l'embouchure du Fier dans « le Rhône, une station appelée Condate dans la « table de Peutinger. L'aspect des lieux dans ce « Val resserré est d'un pittoresque effrayant. Tou- « tes les légendes, celles des Romains, des Drui- « des, des Fées, du Moyen âge, y sont pêle- « mêle confondues ; il y a là une riche moisson à « cueillir pour un ami des sublimes horreurs. Une « route, qui a été ouverte en 1855, longe cette « voie et lie l'ancien Albanais à la France par le « département de l'Ain. La Société géologique de « France a exploré ce passage le 24 août 1844, « époque où elle tenait ses séances à Chambéry.

« Fr. Croisollet. »

Après environ un quart d'heure de marche, on aperçoit sur le gouffre un pont naturel, connu sous le nom de *Pont Navet*, et près duquel jaillit une source d'une limpidité et d'une fraîcheur extraordinaires. Ce pont est formé par des rochers qui, en se détachant à la fois des deux côtés de la montagne, se seraient, paraît-il, arrêtés en s'arc-boutant sur le lit du Fier. Il serait difficile d'imaginer un tableau plus bizarre et en même temps plus saisissant que celui dont on jouit, du fond de cet

abîme, quand on contemple la prodigieuse élévation des géants calcaires qui le surplombent. Un sentier conduit jusqu'à cette curiosité, qu'on peut visiter sans danger ; il serait pourtant désirable que ce sentier fût rendu plus praticable.

Plus loin et à peu près vers le milieu du Val, en regardant hors du parapet, on découvre sur la rive opposée, dans un enfoncement voisin des eaux du Fier, un pan de muraille percé d'une porte et d'une fenêtre grossièrement dessinées. C'est *la chambre de la Dame-Blanche*, lieu maudit qu'on évoque dans les froides soirées d'hiver. C'était, dit la légende, pendant la peste qui décima autrefois la commune de Saint-André (1). La Dame, aussi riche qu'avare et aussi égoïste que peureuse, laissa mourir sa mère sans lui porter aucun secours, s'enfuit avec ses richesses et vint demander aux gorges du Fier l'asile qu'on y voit encore. On ne sait quand elle disparut de ce monde ; mais, dans les sombres nuits de décembre et lorsque l'orage ébranle la montagne, on voit son âme en peine vêtue d'une longue tunique blanche et courbée sous le poids des écus, bondir de rochers en

(1) La légende se reporte probablement à la fameuse peste qui sévit en Savoie de 1628 à 1631 et fit de grands ravages à Rumilly dans les mois de mars et d'avril 1629.

rochers, de buissons en buissons. Partout où son ombre a passé, les rocs se brisent et les buissons se dessèchent.

En poursuivant notre route nous saluons, dans un immense couloir qui gravit du sud au nord le côté droit de la montagne, l'emplacement où, le 4 juillet 1866, S. Exc. M. Béhic, alors ministre des travaux publics, accepta de la ville de Rumilly, à laquelle il fit deux visites, un déjeuner en plein Val de Fier. La bizarrerie de la salle à manger, les vins des meilleurs crûs de la Savoie, qui seuls parurent sur la table (1), les fanfares de Rumilly et de Seyssel réveillant les échos, les vivats enthousiastes se répercutant dans la montagne, tout cela donna à la fête une originalité pittoresque dont le ministre fut ravi : « Autour de ces rochers, disait-il au dessert, je voudrais voir la France entière ! »

Un peu plus bas, une tranchée ouvre à la route

---

(1) Il est permis à un étranger qui n'a pas visité la Savoie de se refuser à croire qu'un pays montagneux comme elle puisse produire de bons vins ; mais il suffit, pour se persuader du contraire, d'avoir goûté dans quelque hôtel de Suisse ou de Savoie ces crûs vraiment supérieurs qui s'appellent : Montmélian, Apremont, Saint-Jean de la Porte, Monterminod, Chignin, Prinsans, Altesse, Seyssel, Aïse, etc.

un passage entre deux rocs. Sur celui de gauche, que l'on peut parfaitement gravir, on retrouve parmi les buissons plusieurs escaliers usés. On pense que, à l'époque gallo-romaine, un corps de garde ou vigie y était établi, d'autant plus qu'on peut découvrir de là toutes les sinuosités de la gorge, sur une longueur de près de 4 kilomètres. Certains soutiennent aussi que cette éminence devait porter un autel des sacrifices ; on y a découvert, en effet, un couteau et une urne destinée à recevoir le sang des victimes. On a, en outre, retrouvé là des éperons, des anneaux, des flèches et un grand nombre de médailles à diverses effigies. Avant l'ouverture de la tranchée, là et sur d'autres points on voyait des ornières tracées par les jantes des roues des chariots, et des niches pratiquées dans le roc, qui servaient de refuge aux piétons pour se garer des voitures.

Après avoir franchi un premier tunnel, long de 32 mètres, on ne tarde pas à arriver à un second, long de 114 mètres. A son entrée, debout sur la rive droite du Fier, un mur de soutènement, haut de 25 mètres environ et presque détaché du banc de roc contre lequel il devait s'appuyer, sert à reconstituer les traces de la voie romaine. On peut voir ce mur de plus près en franchissant le parapet et en suivant un petit sentier, le long

duquel on retrouve dans le roc les coupes de la pique des ouvriers romains.

Qui jadis, m'écriai-je, en sa course hardie
Avait franchi ces rocs, ces éternels remparts?
Quels bras avaient dressé sous les yeux du génie
Ces murs dont les débris étonnent les regards?
Là peut-être passaient des légions romaines,
  Quand, du haut des Alpes hautaines,
  Tel que l'aigle de leurs déserts,
  Vers la Gaule et ses riches plaines
César prenait son vol et leur portait des fers (1).

A la sortie du second tunnel, une transition aussi brusque qu'inattendue substitue comme un changement de décor un tableau riant et vaste au paysage sombre et resserré des gorges. La montagne taillée à pic a un air imposant de grandeur et de majesté. Le Fier s'échappe par une large ouverture que gardent, comme des sentinelles géantes, deux immenses monolithes qu'on dirait taillés de la main des hommes, tant il sont symétriques et proportionnés. C'est ce qu'on appelle les *Portes du Fier*. Une fois sorti, le Fier s'élargit en nappes calmes et limpides, il coule à pleins bords, et, après avoir, dans un parcours de 65 kilomètres, absorbé le Chéran et de nombreux torrents, il va à son tour perdre ses eaux dans le

(1) *Les Gorges du Fier. Inspirations religieuses* d'Auguste de Juge.

réservoir du Rhône. C'est un peu en dessous du menaçant castel de Châteaufort, à une altitude de 246 mètres, que s'opère cette jonction. Au fond, la montagne du Colombier projette sa pesante silhouette; à droite, de riants coteaux, plantés de vignes (1), étalent au sein des pampres les gracieuses tourelles du château de Vance (2). Ces grandes eaux, ces grandes montagnes, ces antiques manoirs, composent pour les yeux et pour le cœur un mélange harmonieux qui a un charme indéfinissable.

Ici se trouverait terminée l'excursion proprement dite du Val de Fier; mais, arrivé là, le voyageur tiendra à pousser une pointe jusqu'à Seyssel. Laissant à gauche le pont de Châteaufort qui conduit en Chautagne, on tourne à droite et on s'engage dans la route départementale qui longe les bords du Rhône. Un sentier conduit à un sanc-

---

(1) On appelle ces vignes les *Boucles*, parce qu'elles dominent les portes du Fier, et que près de ces portes on voit de grosses boucles de fer, où les seigneurs de Vance amarraient leur barque quand ils allaient dans les gorges pêcher les excellentes truites du Fier.

(2) Ce château a appartenu jusqu'à ces dernières années à la famille de Vance. Le propriétaire était l'oncle de M. le comte de Barral, savoisien d'origine et de naissance, ambassadeur d'Italie près la cour de Vienne, qui a joué un rôle important dans les événements politiques de 1866.

tuaire taillé dans le roc, où les bateliers vont vénérer une statue de la vierge. En moins d'une demi-heure de marche, on est arrivé à Seyssel.

Seyssel est divisé en deux parties, dont l'une appartient au département de l'Ain et l'autre au département de la Haute-Savoie : ces deux parties sont réunies par un très beau pont en fil de fer que surmonte une statue de la Vierge et qui est bâti à 250 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est assez semblable à l'un de ceux qui réunissent les deux villes de Tournon et de Tain, bâties aussi sur les bords du Rhône.

Seyssel (Ain) a 1,800 habitants, et Seyssel (Haute-Savoie) 1,620. Ancienne frontière de l'Allobrogie et plus tard station condate, Seyssel était déjà du temps des Romains relié à lui-même par un pont de bois. On montre à l'orient de la ville le coteau de Pologny, où l'on prétend que César campa avant de marcher contre les Helvètes. Cette ville a une population industrieuse. Près de Seyssel, à Pyrimont, on exploite d'abondantes mines d'asphalte, dont les produits vont jusqu'en Orient, et, à Seyssel même, sur les coteaux plantureux qui se prolongent jusqu'aux portes de la cité, on cultive des vignes fort estimées, qui produisent un vin blanc mousseux justement surnommé le *champagne de la Savoie*.

Seyssel (Ain) est une station du chemin de fer de Lyon à Genève. De là le voyageur peut rentrer à Aix-les-Bains par Culoz en une heure. Il effleure ainsi de Motz jusqu'à Chindrieux, tout le riant pays de Chautagne, aux coteaux chargés de vignes et parsemés de villas, et il admire en passant le beau lac du Bourget. Le voyageur peut encore se rendre en deux heures et demie à Genève par les défilés si curieux de Bellegarde et le tunnel si long du Crédo. Mais il peut aussi retourner à Rumilly par la route du Val de Fier, pour continuer jusqu'à Annecy le *voyage au long cours* que nous avons entrepris ensemble.

CHAPITRE IX

Départ de Rumilly. — Revue de ses monuments. — Aspect des environs. — Le fort de l'Annonciade et son histoire. — Le château du Mollard. — Une anecdote inédite sur le prince Louis, père de l'Empereur Napoléon III. — Châteaux de Chitry, de Clermont, d'Hauteville. — Villa d'Asnières.

Marcellaz. — La chronique de la Tête-de-Mort. — Un combat entre l'art et la nature. — Le Fier et ses caprices. — Viaducs et tunnels. — Le *Nant de la Vernaz*. — Le château de Chavaroche ou des Fées. — Chavanod et Madame Leprince de Beaumont.

Nous connaissons Rumilly, son histoire et ses curiosités. Retournons maintenant à la gare et poursuivons notre route. Nous montons en wagon... Le sifflet retentit, le convoi part : rien n'égale le charme du coup d'œil dont il est donné de jouir pendant l'espace d'une minute à peine.

A droite, la masse imposante du Semnoz fuit dans le lointain ; la colline de Saint-Sylvestre et celle de Marcellaz disparaissent avec elle. Plus près de nous, la chapelle gothique de Notre-Dame de l'Aumône nous présente une dernière fois sa façade, dont le vert foncé du tilleul séculaire qui l'ombrage fait ressortir la blancheur. Enfin, le Chéran, emprisonné dans les hauts contre-forts des rochers,

traîne en zig-zag ses eaux limpides, baignant ici le promontoire de Couty et là alimentant des moulins et des filatures.

A gauche, nous saluons les frais et réguliers ombrages de la Place-d'Armes, puis la promenade des Tours, les clos des anciens couvents, l'hôpital, l'établissement des sœurs de Saint-Joseph, la salle d'Asile aux murs peints en briques rouges, les magnifiques bâtiments du Petit-Séminaire, son élégante chapelle gothique.

Ces monuments effleurés du regard, nous traversons le viaduc du Chéran, l'un des plus beaux de la ligne. Il est long de 94 mètres, haut de 34, et formé de quatre arches de 15 mètres d'ouverture. De ce viaduc, l'œil plonge avec une sorte de terreur dans les eaux du Chéran et se repose avec un plaisir mêlé d'admiration sur le pont Saint-Joseph, qui relie la ville avec le faubourg de ce nom. Quelques habitations, suspendues presque à pic sur les rochers, en garnissent les deux extrémités.

Bientôt, après avoir coupé la route départementale de Rumilly à Annecy, on s'enfonce dans une tranchée de quelques mètres, d'où l'on sort pour rentrer en pleine campagne. Le voyageur peut alors contempler l'aspect riant et frais des environs de Rumilly. Au premier plan, en bas de

la voie ferrée, est la route départementale du Val de Fier et le lit creux du Chéran que déguise un rideau de forêts. Au second plan, est la colline du *Bouchet* parsemée de villas blanches, se dessinant au milieu des arbres et de la verdure. Au dernier plan est la montagne de Moye, aux sommets légèrement ondulés.

Au bas de la colline du Bouchet, à Broise, sur la propriété de M. le baron de Tours, on a découvert, il y a quelques années, une douzaine de tombes en dalles de molasse : elles étaient parfaitement ajustées et renfermaient des squelettes magnifiques, indiquant des hommes fortement constitués et d'une stature extraordinaire. On peut conjecturer que ce sont là des sépultures burgondes, appartenant à la période comprise entre le ve et le xe siècle.

Ici le chemin de fer fait une courbe et traverse une tranchée ; au sortir, changement de tableau, horizon grandiose que terminent en hémicycle les montagnes du Val de Fier, les sommets plus lointains du Credo et les collines de Versonnex, de Vallières et de Saint-Eusèbe. En penchant la tête en dehors de la portière de gauche, on éprouve un frisson involontaire et l'on se demande où l'on irait si le train venait à dérailler. Nous suivons le bord d'un abîme au fond duquel mugit le Fier.

On aperçoit dans la plaine les méandres de son lit escarpé.

A droite de la voie ferrée s'élèvent des coteaux plantés de vignes ; leur cime est ornée d'une couronne de beaux arbres. C'est là le versant septentrional de la commune de Sales, dont nous avons admiré, à notre arrivée à Rumilly, le versant méridional.

Sur l'un de ces coteaux est situé l'ancien fort de l'Annonciade, bâti en 1568 par Emmanuel-Philibert, le vainqueur de Saint-Quentin, sur les plans de la citadelle de Turin. Ce prince, né à Chambéry, est l'un des plus illustres de la Maison de Savoie : c'était un capitaine distingué, s'occupant beaucoup de fortifications ; c'eût été de nos jours un excellent général du génie. Il établit en Piémont un réseau de forteresses et il fit construire celle de l'Annonciade pour protéger la Savoie contre les incursions des Bernois. Le premier gouverneur de ce fort fut Pierre Maillard de Tournon, auquel succéda, en 1589, Amé de Gerbaix de Sonnaz (1), un des aïeux du général de

(1) Le sénéchal Joinville fait mention d'un membre de cette ancienne et illustre famille, Guillaume de Sonnaz, grand-maître des Templiers, qui mourut aux côtés de Saint-Louis, à la bataille de Mansourah (*La Massoure*).

Sonnaz qui, en 1859, fit au combat de Montebello, à la tête d'une division de cavalerie italienne, cette charge brillante qui ne contribua pas peu à la victoire. Henri IV s'empara du fort de l'Annonciade en 1600 et Louis XIII le fit démolir à l'époque du siége et de la prise de Rumilly, dont je vous ai rappelé le souvenir à notre passage dans cette intéressante cité. C'est dire qu'aujourd'hui le fort de l'Annonciade n'est plus qu'une ruine : quelques pans de mur, un fossé profond situé au nord-est, une enceinte de monticules détachés conservant encore la dénomination de bastions et de redoutes, attestent seuls ce que fut jadis cette importante position militaire (1).

Sur le territoire de Sales, à deux kilomètres de Rumilly, se trouve aussi le château du Mollard, où, en l'année 1820, un ancien serviteur de l'Empire, M. de Coucy, chef d'escadron dans les dragons de la Garde, offrit au prince Louis-Bonaparte, le père de l'empereur Napoléon III, une sûre et cordiale hospitalité. Banni du sol français, le prince traversait la Savoie comme un

(1) M. Croisollet, notaire à Rumilly, a publié sur le fort de l'Annonciade un document très curieux, qui est inséré dans le tome IV[e] des *Mémoires et Documents* publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie de Chambéry.

fugitif et se rendait en Suisse. Malgré la surveillance et les tracasseries de la police piémontaise, il était parvenu sans encombre jusqu'à Rumilly, où il fut reçu en petit comité avec tous les égards dus à son rang et toutes les précautions qu'exigeaient les circonstances. De là, il monta secrètement au château du Mollard. Cependant il fallait franchir la frontière. C'était le pas le plus difficile et l'illustre proscrit ne s'en dissimulait pas le danger, quand l'habile stratagème d'un homme dévoué vint heureusement mettre fin à ses inquiétudes. M. Pierre Magnin, de Rumilly, qui avait honorablement conquis sur les champs de bataille le grade de lieutenant aux voltigeurs de la Garde, exerçait alors la profession de cafetier dans sa ville natale. Apprenant la situation critique dans laquelle se trouvait le frère de son empereur, il songe immédiatement au moyen de le tirer d'embarras. Une ressemblance frappante d'âge et de traits avec l'ex-roi de Hollande, lui permet, au péril de sa vie, d'arriver à l'accomplissement de son projet. Le lieutenant Magnin feint un voyage à Genève, se munit d'un passeport et le remet au royal exilé, qui s'enfuit. Quant à lui, pour ne pas éveiller les soupçons de la police, il se réfugie et se tient soigneusement caché pendant plusieurs jours chez un vieil oncle, à Moye. Grâce à cette action pleine de désintéressement et de

courage, le prince Louis put, sans être inquiété, gagner une terre amie. Quelque temps après, il envoyait de sa main une lettre touchante à ses sauveurs ; il les remerciait avec effusion et formait des vœux pour qu'un avenir meilleur lui permît un jour de reconnaître en roi ce qu'il daignait appeler un service rendu (1).

En se replaçant à la portière de gauche, on voit se dérouler une suite de collines qui viennent expirer sur les bords du Fier ; superposées les unes aux autres, elles s'étagent en gradins verdoyants et fertiles. Des châteaux et des ruines animent encore cette nature déjà si belle. Vous apercevez dans la direction du nord-ouest cette villa aux longs toits, aux couleurs voyantes : c'est le château de Chitry, propriété de M. le comte de Grenaud. Cette riche et élégante résidence s'épanouit dans l'un des plus beaux sites de la vallée : du haut de ses pavillons on jouit d'un coup d'œil unique en étendue et en variété.

Plus haut, mais dans la même direction, un œil

---

(1) Cette touchante anecdote a été rapportée par le *Courrier des Alpes* du 2 mai 1860. Tous les détails en sont scrupuleusement vrais. Le lieutenant Magnin est mort en 1853, et on conserve précieusement dans sa famille les souvenirs et les preuves écrites d'un incident si honorable pour elle.

bien exercé découvrirait aisément un groupe confus de maisons, situées au sommet d'un point culminant et se rangeant autour d'un noyau central : c'est le gros village de Clermont et son château princier, bâti au XVIe siècle sur le plan du Vatican par Mgr de Regard (Gallois), évêque de Bagnerey. Aux *Quatre-Temps* de septembre 1582, saint Francois de Sales reçut la tonsure dans la chapelle de ce château (1). Ce domaine appartenait naguère à M. le comte Clermont de Vars, père du courageux capitaine de cavalerie mort glorieusement sur le champ de bataille de Novare, en 1849, dans la première guerre de l'indépendance italienne.

Redescendons de ces hauteurs pour contempler des tableaux plus rapprochés de nous. Vous voyez en face ce village à l'apparence aisée, aux toits d'ardoises luisant au soleil : c'est le village de la Champagne. Derrière lui et au-delà du Fier s'élève une éminence : elle porte fièrement des ruines couvertes de lierre, et des vignes produisant un vin blanc estimé en tapissent les flancs. Ce sont les débris de l'antique manoir d'Hauteville. Il a appartenu à Jean-François-Jérôme Perret, de

---

(1) De MARSOLLIER. *Vie de saint François de Sales*, tome I.

Rumilly, comte d'Hauteville, qui fut ministre des affaires étrangères sous le roi de Sardaigne, Victor-Amé III, de 1790 à 1796. Au bas de ces ruines et près des eaux du Fier est un château de construction plus moderne couvert de tuiles rouges ; il appartient à M. de Fésigny.

A l'est, au pied de la colline, on aperçoit, dans les intervalles laissés par de magnifiques ombrages, de gracieuses tourelles se reliant à un castel du style de la Renaissance. Cette villa, qu'entoure un beau parc anglais et qu'a restaurée avec goût M. le chevalier d'Asnières, parent de la famille de Sales, fait avec les ruines du château d'Hauteville un contraste frappant. C'est le cas de répéter ici ce que dit si bien Jouve (1) :

« Qui n'a vu dans la même campagne, mais dans une situation opposée, deux châteaux issus l'un de l'autre, portant le même nom, rappelant les mêmes souvenirs, mais d'une construction et d'un caractère tout différents ? L'un, perché sur son roc jadis environné de murailles, flanqué de tours altières, et qui du haut de son rocher semble encore menacer la campagne qui s'étend à ses pieds, réveillant l'idée de la guerre et des combats ; l'autre sans défense, d'un abord facile, semblant se

(1) *Revue du Lyonnais*, janvier 1838.

livrer sans défiance aux regards et au contact de tout ce qui l'entoure, respirant la paix et la sécurité : double image de deux civilisations opposées, la première inquiète, défiante, belliqueuse et bâtissant des aires inaccessibles pour se mettre à l'abri des déprédations ou pour en commettre impunément; la seconde paisible, confiante, ayant l'air de ne craindre personne, ne songeant qu'à mener une vie douce et commode. »

Le touriste qui voudrait visiter les ruines du château d'Hauteville n'aurait qu'à suivre, en face de la gare, un chemin qui l'y conduirait en une demi-heure de marche ; il arriverait au village de la Champagne et traverserait le *Pont d'Hauteville*, construit en 1846. Les ruines se dressent au-dessus. Quel joli sujet de tableau pour un peintre! On a trouvé à Hauteville, dans une vigne appelée *la vigne des Idoles*, une inscription faisant mention d'un certain *Valerius Crispinus*, intendant des vignobles consacrés à Bacchus. Un peu plus haut, à Veaux, on a découvert au mois d'avril 1866 une médaille de Vespasien en argent (1).

---

(1) Cette médaille porte à l'*avers* la tête nue de l'Empereur avec la légende DIVVS VESPASIANVS AVGVSTVS ; au *revers* deux capricornes, un globe et un bouclier avec les lettres S. C.

La commune de Marcellaz, qui donne son nom à la station, s'étend au midi, à droite de la voie ferrée. Le chef-lieu ne peut s'apercevoir d'ici : il faudrait, pour le visiter, faire l'ascension de ces ravins boisés... Un sentier pratiqué dans ces ravins mène à un plateau élevé, et, après avoir traversé le village de Faramaz, on irait rejoindre la route pittoresque de Rumilly à Annecy, que Francis Wey a si bien décrite. Laissant au midi le château de Pieuliet et son bois poétique, nous suivrions les contours montants de la route et nous ne tarderions pas à apercevoir la commune de Marcellaz. On remarque tout de suite le clocher élancé de son église : dans un mur intérieur de ce clocher on découvre un crâne bruni par les années, legs lugubre transmis par l'ancienne église à la nouvelle, construite en 1843. Une sombre chronique se cache sous ce funèbre trophée :

C'était, paraît-il, au commencement du XVIIIe siècle. Un des seigneurs du château d'Hauteville avait à Marcellaz un vaste domaine et un logis de chasse, dont les restes se voient encore, non loin de l'église. La fille du fermier devint l'objet des coupables poursuites du seigneur qui, pendant son séjour à Marcellaz, voulait mener cette chasse de front avec l'autre. Malheureusement pour ses projets criminels, la jeune villageoise estimait beaucoup plus le bonheur de plaire au Seigneur

du ciel qu'au seigneur du lieu. Elle trouva dans son confesseur un protecteur prudent et éclairé. Peut-être, en se défendant, laissa-t-elle soupçonner la source des conseils qui la dirigeaient ; toujours est-il que le seigneur, étant un jour à la chasse, fit rencontre du vicaire de Marcellaz. A cette vue, la haine du libertin éclate ; il arme son fusil, ajuste et tire en pleine poitrine sur le prêtre, qui tombe mort... Mais les paysans, qui travaillaient aux semailles sur les collines environnantes, ont assisté au drame qui vient de s'accomplir. Ils s'emparent du meurtrier. Son procès fut vite fait et un jugement du Sénat de Savoie le condamna à la peine capitale et ordonna que sa tête fût clouée à l'endroit le plus apparent de l'église pour y rester à perpépuité (1).

Pendant que nous errions par la pensée plus d'un siècle en arrière, le convoi, un instant arrêté, a repris sa course à toute vapeur.

Plus on avance, plus le pays se resserre et plus les ravins se rapprochent. Dans le court trajet de Marcellaz à Lovagny la nature est pittoresque, sauvage, effrayante ! Là, point d'habitations; seulement le ciel, l'eau, le roc ! Et cependant l'art,

---

(1) *Chroniqueur religieux de Savoie.*

dans ce désert impénétrable, a livré à la nature un combat acharné dont il est sorti vainqueur ; il s'est trouvé aux prises avec le Fier, qu'il a coupé huit fois par des viaducs aussi hardis que ceux du Stelvio et du Vorarlberg. Précipices affreux, ravins inaccessibles, flots écumants emportant tout dans leur course impétueuse, rien n'a résisté au génie de l'homme.

Quand on suit, au vol de la locomotive, les contours de ce défilé si étrangement accidenté, on est muet de surprise, on frissonne, on respire à peine, on n'a pas assez d'yeux pour tout découvrir, on entrevoit, on devine, mais on ne peut pénétrer : l'imagination fait le reste.

Le Fier, profondément encaissé dans des couches épaisses de molasse, présente ici un aspect curieux et vraiment caractéristique. Rien n'égale la capricieuse irrégularité de son cours : on dirait tantôt un cheval de manége galopant en zig-zag, tantôt, qu'on me passe le rapprochement et l'expression, un enfant jouant à cache-cache. Vous le voyez à droite ; un instant après il est à gauche, se tordant en méandres des plus bizarres et ne cessant de vous offrir le spectacle excentrique de ses fuites et de ses retours.

Le premier viaduc que l'on traverse, celui de la *Champagne*, a 122 mètres de longueur et 31 de

hauteur; son arche centrale a 36 mètres, et ses deux arches latérales, 15 mètres d'ouverture. Près de là, sur la rive droite du Fier, un passage dangereux abrége la route de Marcellaz à Etercy. On descend par une pente rapide, on aboutit à un creux, dans lequel le Fier fait bouillonner ses eaux ; on traverse une légère planche et on arrive en face à un ravin aussi escarpé que le premier, qu'il faut gravir pour parvenir à Etercy. Nos paysans appellent ce pas difficile, le *Nant* (torrent) *de la Vernaz;* plus d'un, surpris par la nuit, a trouvé là sa dernière demeure.

On remarque sur la berge du Nant de la Vernaz des efflorescences cristallines de sulfate de magnésie pur qui exsude dans les interstices d'une roche de mollasse marine. Ces efflorescences paraissent provenir de l'infiltration d'une source saline magnésienne à travers les couches perméables de la mollasse. Il serait d'une grande utilité de pratiquer des recherches pour la découvrir.

Le second pont, celui des *Charmettes*, sert à franchir le torrent *Martin*, qui se jette dans le Fier. Ce pont, long de 34 mètres, haut de 20 mètres 70 centimètres, n'a qu'une seule arche de 15 mètres d'ouverture.

Le troisième viaduc, celui d'*Etercy,* traverse le Fier sur quatre arches de 15 mètres d'ouverture

chacune ; il a lui-même 94 mètres de longueur et 30 mètres 10 centimètres de hauteur.

Le quatrième, celui de *Veaux,* a trois arches, une de 30 et deux de 15 mètres d'ouverture. Ses dimensions sont 112 mètres en longueur et 30 en hauteur.

Le cinquième viaduc a quatre arches, de 15 mètres d'ouverture. Ses dimensions sont 94 mètres en longueur et 29 mètres 83 centimètres en hauteur.

Le sixième viaduc, celui de *Vons,* s'élève sur le ruisseau de Vons; il est long de 41 mètres, haut de 17 et formé de deux arches qui ont 15 mètres d'ouverture. A partir de ce viaduc, le paysage commence à s'élargir. Campé sur une éminence, le château de Chavaroche ou Chauve-Roche nous montre son lourd carré et ses vieilles murailles blanchies. On l'appelle aussi le *Château des Fées,* parce que douze fées, dit-on, y élurent domicile et laissèrent aux alentours les traces du pouvoir magique de leurs doigts enchantés. Il appartenait autrefois aux seigneurs de Pont-Verre *(de ponte vitreo)*, dont nous retrouverons bientôt le souvenir.

Le septième viaduc, celui de l'*Enfer*, porte sur un ravin : il a une longueur de 130 mètres et une hauteur de 23. Ses sept arches ont chacune 15 mètres d'ouverture..

Un tunnel de 125 mètres, celui de *Chavaroche*, perce la base de l'éminence qui porte le château ; puis le train s'engage sur un huitième viaduc, long de 119 mètres, haut de 31 et formé de cinq arches, dont l'une a 30 et les autres 15 mètres d'ouverture.

A droite et au-dessous de la voie on aperçoit un groupe de bâtiments devant lequel jaillissent de riantes cascatelles ; c'est là que l'on prépare l'asphalte, dont on a découvert en 1838, à Chavaroche, une mine abondante. Plus loin, une ondulation de rochers qui semblent à fleur de terre, nous indique la place des *Abîmes du Fier*. Au-dessus est la colline de Chavanod, village où Mme Leprince de Beaumont, née à Rouen le 26 avril 1711, l'auteur du *Prince Titi*, de *La Belle et la Bête* et d'un grand nombre d'ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse, vint finir, en 1780, une carrière pleine de labeurs et d'orages.

A gauche, le manoir de *Montrottier*, qui règne en vrai suzerain sur la romantique vallée du Fier, étale d'un air menaçant sa haute tour, ses donjons, ses créneaux, ses machicoulis et les souvenirs de son vieil attirail de guerre.

La voie ferrée traverse le petit tunnel du *Pont Verre*, long de 74 mètres. A son entrée, le *Pont du Diable*, long de 8 mètres, domine de 38 mè-

tres le flot et l'écume du Fier. Si au moment où on le franchit on a la tête à la portière, on aperçoit un gouffre resserré, mais d'une telle profondeur qu'il paraît d'un noir d'ébène. C'est là ce qu'on appelle la *Perte du Fier*. A la sortie du tunnel, la locomotive traverse un dixième pont, celui de *Lovagny,* qui a 34 mètres d'élévation, et une seule arche de 8 mètres d'ouverture ; puis elle s'arrête à la station de Lovagny, assurément la plus curieuse de la ligne, sous le rapport du pittoresque.

CHAPITRE X

Lovagny-les-Abîmes (1). — Une prédiction. — Le Pré du Seigneur. — La Maisonnette et le pont des Liasses. Premier tableau des Abîmes du Fier. — Le sentier et le bois du *Poète*. — La perte du Fier, second tableau. — Sublimes horreurs. — La Tamina savoisienne. — Le pont du Ministre. — Les ruines du château de Pont-Verre. — La légende de la Poule d'or. — Le Pont-Verre, son aspect et sa légende. — N.-D. de Pont-Verre et ses légendes.— Troisième tableau des Abîmes du Fier : une forteresse naturelle. — La Roche des Fées et le Mausolée du page. — Quatrième et dernier tableau des Abîmes. — La fosse et le château de Montrottier. — Montrottier passé, présent et à venir. — La porte d'entrée, la cour d'honneur, le pavillon des Religieuses, la grande tour, la chambre de l'Alchimiste, la prison de la Pucelle et la salle des Chevaliers. — Le couvent des Bénédictins de Lovagny.

Voyageur, arrêtons-nous ici... Le site où je vous invite à descendre est parsemé de curiosités que ne surpassent en rien, au dire de nombreux

---

(1) *Lovagny-les-Abîmes.* — Ce nom n'est pas consacré par l'usage; mais je l'emploie ici pour désigner clairement à l'étranger que les Abîmes du Fier se trouvent à la station de Lovagny.

touristes, celles de la Suisse elle-même (1). Que le Savoisien, sortant de ses habitudes, fasse un peu de réclame, qu'un industriel intelligent établisse en ces lieux un restaurant confortable (2), que les visiteurs redisent à d'autres les merveilles qu'ils y ont vues et les impressions qu'ils y ont ressenties... et, à n'en pas douter, Lovagny deviendra célèbre et aucun touriste passant en Savoie, aucun baigneur séjournant à Aix, ne voudront s'éloigner sans avoir fait leur pèlerinage aux Abîmes. En ne perdant pas de temps, et si l'on est accompagné d'un guide, on peut facilement les visiter dans l'intervalle d'un train à un autre, c'est-à-dire dans l'espace de trois heures environ, car on ne s'éloigne de la gare que de deux kilomètres au plus.

La gare de Lovagny se trouve dans une combe sauvage, au milieu d'un immense pré dépendant du château de Montrottier et appelé le *Pré du*

---

(1) « Pauvre Savoie ! on ne s'est pas contenté de lui voler les « gloires de son passé, on lui vole ce que Dieu lui a donné, ses « montagnes, son ciel et ses lacs. Non, le Mont-Blanc n'est pas « suisse, il est savoisien; non, les plus beaux sapins, les plus « sublimes horreurs, les plus terribles beautés de la nature que « Dieu ait faites sont en Savoie et non en Suisse. »

Félix PLATEL, *Causeries franco-italiennes.*

(2) Je crois savoir, du reste, que l'on doit, pour l'année 1867, fonder un restaurant aux alentours de la gare.

Seigneur. Nous y descendons. Posons tout de suite le bilan des curiosités que nous avons à voir : les Abîmes du Fier, qui commencent au pont des Liasses et se continuent de distance en distance jusqu'à Chavaroche ; — la Perte du Fier ; — le Bois du Poète ; — les ruines du château de Pont-Verre ; — le Pont-Verre ; — la roche des Fées ; — Chavaroche et les mines d'asphalte ; — la gorge ou fosse de Montrottier et enfin le château de Montrottier lui-même.

Pour entreprendre cette intéressante visite, on suit dans la direction du couchant le chemin de halage, qui se présente au sortir de la gare. Au bout de cinq minutes de marche, après avoir traversé un espace de 400 mètres, on arrive à une maison de garde-barrière, connue sous le nom de *Maisonnette des Liasses*. On peut demander à pénétrer dans l'enclos qui l'environne. L'esplanade est terminée par une balustrade, d'où l'on contemple un spectacle plein de sauvage beauté. C'est le premier acte de cette longue et sublime féerie que les Abîmes du Fier offrent à l'admiration de l'étranger. Le Fier s'engage dans un défilé très curieux, que garnissent des rochers contournés de mille façons ; il s'y précipite en écumant, se repose ou laisse une partie de ses ondes dans des excavations bizarres, glisse sous des ponts natu-

rels et s'enfonce sous la voûte sombre d'un aqueduc qui porte la voie ferrée.

Au sortir de l'esplanade, on peut faire une seconde halte sur le *Pont des Liasses,* restauré en vue des touristes. Suspendu sur l'abîme, le voyageur, plongeant sous l'arche tronquée de l'aqueduc, découvre les parois ruisselantes des rochers qui forment une caverne pleine de grandeur et de mystère. Si l'on descend sur les bords du Fier, cette caverne paraît encore plus belle. Les rochers s'inclinent comme pour s'arc-bouter sur le gouffre. Au-dessus, on aperçoit le pont des Liasses, qu'on dirait suspendu dans les airs, et au-dessous, le Fier, s'échappant en nappes larges et d'une couleur aigue-marine très prononcée, semble jaillir de terre. Je recommande ce point de vue aux dessinateurs.

Le pont des Liasses communique avec un sentier que la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée vient de faire ouvrir. Rien n'en égale le charme, la fraîcheur, l'aspect pittoresque. Ombragé par les arbres épais du bois du *Poète*, dont le nom si bien choisi exempte de toute description, ce sentier serpente agréablement entre le Fier et la voie ferrée. Il conduit à l'entrée du tunnel du Pont-Verre et permet de contempler du haut des ro-

chers le second tableau des Abîmes et la perte du Fier.

Un instant rendue à la liberté, la rivière entre de nouveau dans un couloir accidenté rempli de lames rocailleuses qui brisent ses ondes et les font clapoter avec fureur, puis elle disparaît dans une grotte sombre, majestueuse, terrifiante, qui rappelle toutes les horreurs de la Tamina du canton de Saint-Gall : « magnifique décor de *Robert le Diable,* comme on l'a dit avec bonheur, ou première idée de la vallée de Josaphat (1). »

C'est à l'entrée de cette grotte que, lors de l'inauguration de la ligne, on avait jeté un pont, le *Pont du Ministre,* pour permettre à S. Exc. M. Béhic, ministre des travaux publics, et aux personnages de distinction qui l'accompagnaient, de découvrir les profondeurs de la grotte et de jouir de ce magnifique spectacle dans toute sa plénitude. Il serait bien à désirer que ce pont fût rétabli. On devrait faire plus... « Si la perte du Fier était en Suisse, entendais-je dire un jour à un touriste expérimenté , ce défilé serait déjà garni de galeries intérieures, où l'on pénétrerait à la lueur des torches ». Avis aux industriels entreprenants.

---

(1) *Courrier de Savoie* du 23 décembre 1866.

Pour le moment, sans pouvoir suivre le Fier dans ses sombres replis, il faut se contenter de gravir l'éminence dont il creuse les fondements et sous laquelle la voie ferrée s'est, elle aussi, ouvert un passage. Cette éminence portait autrefois un vieux château, dont il reste encore quelques pans de murailles : le château des de Pont-Verre, gentilshommes à l'humeur guerroyante, demeurés célèbres, au moyen âge, par leurs sanglants exploits. « La maison de Pont-Verre », dit Charles-Auguste de Sales », a pris son nom d'un château « à présent ruiné sur la rivière de Ciers en un « horrible détroit et passage très périlleux, situé « sur la paroisse de Lovagny. » C'est à cette maison qu'appartenait le curé de Confignon, qui reçut Jean-Jacques Rousseau à sa sortie de Genève.

De Pont-Verre la vue est charmante : on voit dans tout son féodal orgueil le château de Montrottier. C'est le château vainqueur ; car les deux maisons de Montrottier et de Pont-Verre, trop voisines pour être amies, eurent de longues querelles. La victoire, suivant la chronique, resta aux de Montrottier, qui firent raser le castel de leurs rivaux... La légende dit que chaque année, dans la nuit de Noël, le Diable apparaît au milieu de ces ruines. Si quelque passant s'y aventure, il l'arrête et lui propose une partie de quilles, dont

l'enjeu est une poule d'or. Le malheureux perd-il, son redoutable partenaire l'entraîne avec lui dans les grottes du Fier, où il a, dit-on, un *pied à terre*.

En descendant le monticule de Pont-Verre, on débouche dans le chemin de Lovagny à Chavanod et l'on voit à droite le Pont-Verre *(pons vitreus)* qui a reçu son nom du château. Rien en lui de prime abord n'attire l'attention ; mais penchez-vous en dehors du parapet et vous songerez malgré vous au Phlégéton des poètes... Au fond d'un lit d'une immense profondeur, le Fier coule avec mystère. Ses eaux paraissent noires. Les deux côtés du gouffre, qui s'entr'ouvre pour recevoir le torrent, sont tapissés d'épais feuillages. Des rocs, d'abord étroits, s'élargissant ensuite, forment des spirales irrégulières, se croisant, s'entrecoupant comme s'ils avaient été pétrifiés et rendus immobiles dans une horrible conflagration. « Rien ne « prépare, dit Francis Wey, à cette vision subite « qui vous montre l'Achéron au sein de la terre « entre-bâillée ; l'étonnement nous laissa muets. Ce « spectacle est plus étrange encore que celui de « l'Aar à la Handeck ou du torrent qui se démène « au pied du glacier de Rosenluï ; car, dans l'O- « berland, la disposition du théâtre fait pressentir

« le drame ; ici, il est tellement imprévu, qu'on en « est témoin sans le comprendre (1). »

Le Pont-Verre a sa légende : Un jour, un de ses seigneurs errait, accompagné de son page, aux alentours du castel de Montrottier. Etait-ce pour rencontrer les regards de quelque gente damoiselle ou pour méditer une attaque? nul ne le sait; mais la présence de l'intrus fut bien vite signalée par la sentinelle qui veillait au sommet du donjon. Un instant après, une troupe d'archers se mit à la poursuite de l'imprudent visiteur. Celui-ci prend la fuite; mais il arrive devant ce passage qui, avant la construction du pont, était reconnu infranchissable. Que faire? Il entendait derrière lui le galop des chevaux et le cliquetis des armes. Mourir pour mourir, se dit-il, et, donnant l'élan à son coursier, il s'apprête à franchir d'un bond l'abîme entr'ouvert; mais le page, qui était à pied, se suspend à la queue du cheval. Le seigneur, tenant plus à sa propre vie qu'à celle de son suivant et furieux du danger que celui-ci lui fait courir, se retourne et d'un coup d'épée tranche le poignet du pauvre page, qui disparaît dans les ténèbres du Pont-Verre, tandis que son maître, heureusement parvenu à la rive opposée, s'enfuit au galop.

---

(1) *La Haute-Savoie.*

En se détournant de quelques pas et en remontant le chemin qui passe sur le Pont-Verre, on voit dans un vieux mur un modeste oratoire qui contient une madone noircie par le temps. C'est la *Vierge noire de Pont-Verre*. Une légende dit que, trois fois précipitée dans le gouffre, elle remonta trois fois dans sa niche. Une autre légende raconte que deux villageois allant un jour à la foire voisine, l'un d'eux s'arrêta pour prier la Vierge, tandis que l'autre poursuivit son chemin. Le soir, ils revenaient ensemble et ils passèrent derechef devant la statue. Celui qui l'avait implorée le matin s'agenouilla de nouveau, le second s'arrêta pour blasphémer; mais, pendant ce temps, ses bœufs se précipitèrent dans l'abîme (1).

Du Pont-Verre on continue à suivre un sentier dans la direction du couchant. Après une vingtaine de pas, on trouve à droite une fontaine limpide jaillissant au fond d'un bassin de rochers, puis une carrière de pierres en exploitation; on traverse un petit pont, sous la voie ferrée, et l'on se trouve immédiatement en face du troisième tableau des Abîmes du Fier. Ajoutons que c'est à la fois le plus intéressant, le plus bizarre et le plus horriblement beau.... Une série de rochers s'étend sur

---

(1) *Chroniqueur religieux de Savoie.*

un large espace ; ils revêtent les formes les plus variées, les plus originales : ce sont d'immenses arabesques, des cônes renversés, de monstrueux entablements, des dolmens, des menhirs, des pyramides, des cuves, des baignoires qu'on dirait façonnées de main humaine, des cheminées, des corridors étroits, de lourdes colonnes. Il y en a là des centaines...

A l'extrémité de cette partie des Abîmes, on remarque un immense monolithe qui a presque l'apparence d'un sphinx d'Egypte et qui, chose étonnante, repose sur trois petites pierres : on dirait des nains portant un géant. Ce monolithe étrange est appelé *la Roche des Fées*. Une des fées qui habitaient, suivant la légende, le château de Chavaroche l'aurait elle-même placé là pour servir de mausolée au pauvre page que l'égoïste seigneur de Pont-Verre avait envoyé mourir dans les Abîmes... Tous ces rochers, horriblement découpés, s'enchevêtrent en un véritable réseau de fortifications, au fond duquel le Fier roule paisiblement ses ondes. « Il s'est permis de beaux « caprices ! dit Louis Veuillot (1). Dedalus ne lui « aurait pas tracé une route plus fantasque. Des « excavations, des cascades surplombées par des

(1) Louis Veuillot, *Çà et Là*, tome II.

« masses énormes, des retours sans fin, des puits « sans fond. Beaucoup de légendes ont poussé « parmi tout cela. »

Un peu plus bas, la rivière coule dans un lit encore plus resserré. En certains endroits, les falaises qui forment les parois du défilé sont tellement rapprochées qu'on sauterait volontiers de l'une à l'autre, n'était la crainte de glisser dans le Fier ; une planche est posée sur le gouffre, en guise de pont, et sert à le traverser. De là on peut aller visiter Chavaroche, les grottes d'asphalte creusées dans la colline et la fabrique où l'on prépare ce minerai.

Après avoir ainsi parcouru dans tout leur ensemble les Abîmes du Fier, on repasse sous le pont qui coupe la voie ferrée, on abandonne le sentier qui nous a conduits du Pont-Verre aux Abîmes, on suit celui qui se présente à gauche, et, après quelques pas, on entre dans une gorge très profonde, connue sous le nom de *Fosse de Montrottier*.

La tradition prétend que c'est l'ancien lit du Fier, celui que le Fier suivait avant que la main de l'homme lui eût frayé une issue à travers les rochers des Abîmes. L'étymologie de Montrottier, suivant quelques-uns, *Mons Ruptus*, ne

favorise-t-elle pas quelque peu cette opinion? Quoi qu'il en soit, la fosse abandonnée offre au méditateur et au peintre un admirable sujet d'études. On se sent à l'aise dans cette gorge rivale de celle de Roncevaux, sauvage, impénétrable aux ardeurs de l'été, et où l'on ne serait pas surpris d'entendre résonner le cor d'un nouveau Roland. C'était dans ce temple naturel, à l'abri des inquisitions révolutionnaires, que, sous la Terreur, les fidèles des campagnes environnantes venaient assister aux cérémonies du culte.

A l'entrée du ravin, on remarque à droite un corridor naturel s'enfonçant dans le roc. Plus loin, à gauche, une source suintant le long d'un panache de lichens présente au soleil le spectacle d'une cascade de diamants. Partout ce sont des arbres robustes, des sources abondantes, des blocs assis au milieu de la verdure... Cette fosse peut avoir 800 mètres de longueur; elle entoure aux deux tiers le château de Montrottier, ce qui, au moyen âge, devait le rendre presque imprenable. A son extrémité orientale la fosse s'élargit, et, par une rampe assez forte, conduit le touriste au pied de ce vieux manoir, à la vue duquel le poète Replat composa ces beaux vers :

L'impitoyable temps, des tours seigneuriales
A courbé sur le sol les faîtes orgueilleux,
Mais il a reculé devant l'ombre des preux;

Sa faux n'a pas atteint les cimes féodales,
Où, veuve d'augustes rivales,
La tour de Montrottier se dresse vers les cieux
Comme sur un champ de carnage,
Au milieu des drapeaux et des chars renversés,
Encor debout, un blanc plumage
Flotte sur les casques brisés (1).

C'est le privilége de la station de Lovagny d'unir les curiosités de la nature à celles de l'art. Nous venons d'admirer les premières ; reste maintenant à contempler les secondes. Le château de Montrottier est, sans contredit, l'un de ceux qui ont le mieux gardé leur cachet féodal ; il faut dire qu'il est placé au milieu d'un décor propre à faire ressortir son aspect chevaleresque et menaçant. Il paraît remonter au XIVe siècle. Au-dessus d'une porte on trouve cette date inscrite : 1344.

Ses premiers maîtres furent, dit-on, les seigneurs de Pont-Verre. Dans le courant du XVIIe siècle il passa entre les mains de l'ancienne et illustre maison de Menthon, dont une branche prit le nom de Menthon-Montrottier. A l'extinction de cette famille, le marquis d'Yenne acquit le château, qui, confisqué à la révolution, fut vendu à M. Dufour, le père du célèbre général suisse, et cédé par celui-ci à la famille de Rochette, qui en est encore

---

(1) JACQUES REPLAT, *Duingt, Menthon et Montrottier.*

propriétaire. Depuis dix-huit ans, Mme la baronne de Rochette consacre d'intelligents efforts à compléter et à embellir l'aspect féodal du vieux château, « à le rhabiller de son harnais de chevalerie (1), » comme dit Francis Wey. Grâce à elle, Montrottier deviendra un véritable monument et une habitation princière.

Deux portes, séparées par une allée de platanes demi-circulaire, conduisent à l'enceinte du château, qui se présente à vous comme une masse de hauts et vastes bâtiments flanqués de tours, percés de meurtrières et de fenêtres géminées et entourés, d'un côté, par la fosse de Montrottier, de l'autre par trois magnifiques terrasses superposées et garnies de tourelles à leurs extrémités.

Une superbe porte gothique nous introduit dans la cour d'honneur. Celle-ci est en partie et sera bientôt tout entière bordée d'une galerie couverte à deux étages, à laquelle on parvient par un escalier monumental (2). Deux tours se dressent dans cette étroite enceinte. L'une, le *Pavillon des Religieuses*, actuellement démante-

---

(1) *La Haute-Savoie.*

(2) Bientôt, dans le vestibule qui donne accès à l'escalier, l'étranger trouvera, comme aux Charmettes (près Chambéry), un registre où il pourra consigner son nom et ses impressions.

lée, renferme un escalier tournant, d'un travail achevé, avec main courante taillée dans la muraille, escalier qui rappelle quelque peu celui qu'on admire à Strasbourg dans la maison de l'architecte. Hervin. L'autre, la *Grande Tour*, a conservé toute sa hauteur primitive. Sa base, élargie pour faire ricocher sur l'ennemi les projectiles qu'on lançait du sommet, porte encore à sa surface extérieure les boucles de fer auxquelles les chevaliers attachaient les rênes de leurs palefrois et renferme un cachot profond et complètement obscur.

Pour visiter l'intérieur de la tour il faudrait demander à pénétrer dans la galerie du premier étage, qui la fait communiquer avec le reste du château. Une énorme porte de fer, d'une épaisseur et d'une solidité extraordinaires, donne accès à un escalier tournant, dont les quatre-vingt-dix marches conduisent à la plate-forme du donjon. Celle-ci est entourée d'une ceinture de créneaux et de machicoulis, à travers laquelle on jouit d'un coup d'œil magnifique et fort étendu du couchant au levant sur la vallée du Fier, sur la montagne de Moye, sur le Semnoz, le Parmelan et les masses grisâtres de la Tournette. De distance en distance, dans la montée, un petit palier marque le seuil de diverses logettes, dont plusieurs sont légendaires. Telles sont la *Chambre de l'Alchimiste* et la *Prison de la Pucelle*, où une jeune

fille, qui n'avait pas voulu répondre aux séductions de son seigneur, fut enfermée et compta les jours de sa captivité par des raies horizontales tracées sur la pierre. Dans la Chambre de l'alchimiste on voit encore une forge et une niche d'un travail fort délicat.

Dans l'intérieur du château on peut demander à visiter les terrasses et la *Salle des Chevaliers*, immense pièce où le connaisseur admire une vaste cheminée et un plafond moulé dans le style de la Renaissance. De vieux meubles, des armoires à écusson, des armes rouillées, etc., y gisent pêle-mêle dans un désordre qui a, lui aussi, son cachet... Un jour faible pénètre dans cette demeure du passé ; on s'y croit tout à fait isolé du monde actuel et transporté en pleine féodalité.

Après avoir payé un riche tribut d'admiration au manoir de Montrottier, on peut, pour compléter l'excursion, monter au village de Lovagny *(Lovagniacum)* par la route que l'on trouve sur le côté opposé de la Fosse. On y arrive au bout de vingt minutes de marche. Il y avait là, en 1162, un couvent de Bénédictins, que l'empereur Frédéric Barberousse avait pris sous sa protection. Les bâtiments existent encore et servent de presbytère ; on devine leur ancienneté à leurs murs épais, à leurs fenêtres géminées et aux ar-

moiries de certains prieurs que l'on retrouve gravées sur les murailles ; on y voit entre autres les armes d'un de Regard de Villeneuve, dont la famille possède encore un domaine à Lovagny.

Du château de Montrottier un chemin qui, par une pente accentuée, descend dans la direction du levant, conduit en dix minutes à la gare.

CHAPITRE XI

Départ de Lovagny. — Le tunnel et le pont de Brossilly. — Cran et ses manufactures. — Un Niagara en miniature. — Annecy, tête de ligne. — Renseignements pratiques. — Aspect du bassin. — Origine et histoire. — La Charte de 867. — Les comtes de Genévois. — Les ducs de Genévois-Nemours. — Les ducs de Savoie. — Les invasions françaises. — L'invasion espagnole et une seconde édition des Vêpres siciliennes. — Les deux annexions de 1792 et de 1860. — Hommes remarquables d'Annecy. — Population, ressources, sociétés, industrie. — La sœur aînée de l'Académie française.

Le convoi, en quittant la station de Lovagny, achève de parcourir le vaste pré du Seigneur et s'enfonce dans le tunnel de Brossilly, qui a une longueur de 1155 mètres ; puis il traverse un des plus beaux ponts de cette ligne si fertile en

travaux d'art. Ce pont, long de 194 mètres et haut de 28, a onze arches de 15 mètres d'ouverture.

La sortie du tunnel de Brossilly est le signal d'un changement complet dans le tableau. Le Fier, que nous avons vu encaissé, coule maintenant à pleins bords, effleurant les lianes de la rive. Le paysage s'étend. La vue, de grandiose devient gaie et enchanteresse : on sent l'approche de cette délicieuse cité qui captive tous les touristes.

A gauche de la voie ferrée, une vaste plaine, que termine au nord-ouest le vallon du Mandallaz, par ses lignes brisées et sa perspective déjà plus lointaine, repose les yeux de la vue des sommets abruptes que nous avons contemplés de si près.

Bientôt l'industrieux village de Cran nous montre ses nombreux et importants établissements, notamment les ateliers de tissage de la Manufacture de coton, la papeterie, la scierie et la fonderie. Les eaux du canal de Thioux, que traverse la voie ferrée sur un pont qui a deux travées de 8 mètres chacune, alimentent ces artifices, formant çà et là des cascades magnifiques, qu'Eugène Sue appelle un *Niagara en miniature*.

Enfin, le convoi s'arrête et dépose les voyageurs à la station d'Annecy, charmante tête de ligne et digne couronnement d'une excursion remplie de paysages variés et enchanteurs. Une gare élégante et vaste, une animation inusitée, de nombreux omnibus, les hautes cheminées des fabriques, tout annonce de prime-abord la ville industrielle.

Je me demande ici si je dois avec le voyageur pénétrer dans ces murs et y continuer mon rôle de guide. Annecy, en effet, fécond en talents patriotiques, est désormais sauvé de l'obscurité, et la plume élégante et facile de plusieurs de ses enfants a conduit déjà le touriste à travers ses rues, sur son lac et dans ses environs. Qu'il me soit permis de citer et de recommander au voyayeur désireux de connaître à fond le bassin ravissant dont le chef-lieu de la Haute-Savoie occupe le centre, *Annecy et ses environs*, de M. Jules Philippe, *Bois et Vallons*, et le *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*, de M. Jacques Replat (1). Ces ouvrages joignent au charme d'une lecture attachante une scrupuleuse vérité dans les documents. Devant ces petits chefs-

---

(1) Ces ouvrages se trouvent à la librairie Jules Philippe, place Notre-Dame.

d'œuvre de littérature nationale, j'abdique sans hésiter mon modeste rôle de cicerone et je me fais voyageur pour avoir le plaisir de me laisser guider par eux.

Annecy, sous le rapport du confortable, n'a rien à envier aux meilleures stations de touristes. Il possède plusieurs établissements de premier ordre, où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer en fait de service, de voitures pour excursions, etc.

Bâtie sur les bords du lac qui porte son nom, la jolie ville d'Annecy s'étale gracieusement dans une plaine entourée de collines verdoyantes, que domine une ceinture de hautes montagnes.

Les bornes du bassin sont : au nord, la colline d'Annecy-le-Vieux et le cours du Fier ; au midi, les montagnes de Cons, dont le versant opposé descend dans la vallée de l'Isère ; à l'est, la chaîne de la Tournette, au delà de laquelle s'étend la vallée de Thônes ; à l'ouest, le Semnoz, les montagnes d'Entrevernes, de Verdan et d'Orgeval, par lesquelles on pénètre dans les Bauges (canton du Châtelard). Les montagnes qui forment la ceinture du bassin d'Annecy sont toutes calcaires ; dans certains endroits, le calcaire alterne avec ce grès quartzeux micacé de couleur grisverdâtre qu'on appelle mollasse.

Annecy est, de l'avis de tous, une ville très ancienne; mais les archéologues ne s'accordent pas quand il s'agit de déterminer son origine véritable. Il en est qui n'ont pas craint d'attribuer sa fondation aux Egyptiens (1); d'autres, plus raisonnablement modérés, se contentent de la faire remonter aux Romains ce que semblent bien indiquer les nombreuses antiquités romaines découvertes aux environs.

Quant à la ville actuelle, héritière de l'ancienne qui fut incendiée au ve siècle, elle est d'origine féodale. Une charte de l'empereur Lothaire, datée de 867, qui cède à l'impératrice Thietberge « Annessy, Balmont, Talloires, etc. » est le premier titre où Annecy soit mentionné. Comme Rumilly, il appartint aux comtes de Genévois; mais ses franchises ne remontent qu'à l'année 1367.

Des comtes de Genévois, Annecy passa, en 1514, aux ducs de Genévois-Nemours. Cette branche eut pour auteur Philippe de Savoie, frère du duc Charles III, qui, ayant eu le titre d'évêque de Genève à l'âge de cinq ans, quitta, au dire d'Albanis-Beaumont, « la crosse et la mitre pour

---

(1) A ce propos, saint François de Sales rapportait avoir lu quelque part cette inscription : *Exstabat antiquitùs apud Allobrogos civitas Bovis à Gothis funditùs eversa.*

la casaque militaire, » et épousa en 1528, par l'intermédiaire de François Ier, Charlotte d'Orléans, qui lui apporta en dot le duché de Nemours. De là le titre de ducs de Genévois-Nemours. Sous la domination de ces princes, Annecy eut à subir trois invasions françaises : en1537, en 1600 et en 1630. Son attitude en face de l'ennemi fut toujours digne et courageuse.

En 1659, le duché de Genévois, dont cette ville était devenue la capitale, rentra sous le domaine direct des princes de Savoie, et il subit, avec le reste de leurs Etats, les vicissitudes et les tristes résultats de plusieurs guerres : l'occupation de 1690, une seconde invasion en 1703, à l'occasion de la guerre pour la succession d'Espagne, et l'invasion espagnole de 1742 à 1748. A cette dernière époque, dit la chronique, les vexations de la garnison exaspérèrent à un tel point la population qu'elle massacra, à un jour fixé, avant l'aurore, presque tous les soldats étrangers, au cri de : *Empâtaz!* (pétrissez!)

A l'annexion de 1792, Annecy devint le chef-lieu d'une sous-préfecture du département du Mont-Blanc. A la restauration de 1815, le roi Victor-Emmanuel Ier en fit le siége d'une intendance provinciale, qui fut, en 1840, promue au rang d'intendance générale. Depuis l'annexion de

1860, Annecy est le chef-lieu du département de la Haute-Savoie.

Cette ville est la patrie de l'antipape Clément VII (Robert de Genève), fils d'Amé III, comte du Genévois et de Mathilde de Boulogne. Elle a aussi vu naître Eustache Chappuis, ambassadeur de Charles III, duc de Savoie, près de Charles-Quint, et de Charles-Quint près d'Henri VIII d'Angleterre, fondateur du collége chappuisien d'Annecy et du collége de Louvain ; Pierre Fenouillet, prédicateur ordinaire de Henri IV, mort évêque de Montpellier en 1652, et François Lange, excellent peintre de l'école de Bologne, mort en 1756.

En 1607, trente ans avant la fondation de l'Académie française, saint François de Sales et son vénérable ami, le président Antoine Favre, l'auteur du *Code Fabrien*, créèrent à Annecy l'Académie Florimontane, à laquelle ils donnèrent cette devise : *Flores fructusque perennes* (fleurs et fruits éternels).

Saint François de Sales, l'illustration la plus pure de la Savoie, est en même temps l'un des écrivains les plus éminents du XVII[e] siècle et l'un des plus grands bienfaiteurs de la langue française ; il l'a non-seulement cultivée, ornée et enri-

chie, mais il a encore puissamment contribué à la fixer (1). M. Saint-Marc-Girardin trouve le secret du charme que fait éprouver la lecture de ses ouvrages « en ce qu'il se croit responsable de ce qu'il pense, non devant le public mais devant Dieu (2). » Cultiver la langue était pour lui le meilleur moyen de cultiver les mœurs ; et ce fut dans ce double but, élevé autant qu'utile, qu'il fonda cette académie qui devait rédiger une grammaire et un dictionnaire français et dans laquelle, d'après un article des statuts, « les seuls gens de bien et doctes pouvaient être admis. »

---

(1) La langue française a toujours été la langue nationale de la Savoie : de tout temps elle y a été parlée et bien parlée. Quant à l'instruction en général, elle y est répandue dans des proportions qu'on ne rencontre qu'en Prusse et aux Etats-Unis. « La Savoie, — disait éloquemment au Corps Législatif M. Bérard, député, dans la séance du 8 mars 1867 consacrée à la discussion de l'art. 2 du projet de loi sur l'instruction primaire, — est un des pays les plus pittoresques ; mais les bouleversements qui en ont tourmenté le sol ont mis l'homme partout aux prises avec de nombreuses difficultés. Parmi ces difficultés, il n'en est aucune que la puissante énergie du Savoyard se soit appliquée à surmonter avec autant de force que celle qui concernait l'enseignement primaire.....» Et S. Exc. M. Duruy, ministre de l'instruction publique, lui répondit par ces paroles bien honorables pour notre vieille terre de Savoie, paroles que je suis heureux et fier de pouvoir inscrire ici :

« La nouvelle loi sera dans le sens le plus libéral, je pourrais dire le plus savoisien, puisque c'est l'exemple de la Savoie qui a inspiré ses dispositions sur les écoles de hameaux. »

(*Moniteur* du 9 mars 1867)

(2) *Essais de littérature et de morale*, t. II.

« Trente ans plus tard, dit un écrivain, Richelieu conquérait la moins contestée de ses gloires en renouvelant sur un plus grand théâtre, et d'une manière plus durable sinon plus heureuse, la conception hardie et grandiose de François de Sales, dont la vénération publique oubliait les titres de législateur littéraire, perdus qu'ils étaient dans le parfum de ses vertus. Pourtant l'un des premiers de la nouvelle Académie française, un Savoisien, le fameux Vaugelas avait fait ses premières armes dans l'Académie d'Annecy (1). »

Aujourd'hui, la société Florimontane a succédé à cette académie. Elle a choisi cette belle et patriotique devise : *Omnes omnium caritates patria una complexa est*. M. Replat, dans plusieurs de ses ouvrages, raconte avec l'esprit et le style élégant qu'on lui connaît les excursions de la Florimontane. Celle-ci publie la *Revue savoisienne*, intéressant organe de ses travaux. Deux autres feuilles paraissent à Annecy : le *Mont-Blanc,* journal politique du département, et une feuille d'annonces, l'*Industriel savoisien*.

Un bel et vaste hôpital, parfaitement organisé, une *Société pour l'extinction de la mendicité,*

---

(1) *Revue bibliographique et littéraire,* février 1867.

deux *Sociétés de secours mutuels* et une *Caisse d'épargnes* viennent en aide à la classe pauvre ou peu aisée.

Annecy, si bien doté sous le rapport des établissements et des institutions d'utilité publique, est aussi la ville la plus commerçante des deux départements savoisiens. C'est le siége d'une succursale de la Banque de France qui remplace depuis 1865 l'ancienne Banque de Savoie, d'un Comptoir général et d'une Caisse d'Escompte. Elle possède (rue des Boucheries) la plus puissante machine à vapeur fixe de France ; cette machine est de la force de 120 chevaux-vapeur. L'établissement industriel le plus important d'Annecy est une Manufacture de coton qui, fondée en 1804 par M. Duport et dirigée depuis 1828 par M. Jean Laœuffer, réunit dans une même fabrique le tissage, la teinturerie et l'imprimerie des étoffes.

CHAPITRE XII

Promenade dans Annecy. — Rues, places, monuments, curiosités. — L'Eglise de la Visitation et les reliques de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. — La rue Royale et la rue du Pâquier. — L'Hôtel de Sales. — Le Théâtre. — L'Hôtel de la Préfecture. — La Caserne de gendarmerie. — La Maison d'arrêt et de justice. — La rue et l'église Notre-Dame. — La Cathédrale. — L'Evêché. — L'ancienne maison Lambert. — Un souvenir de Jean-Jacques Rousseau et de sa protectrice. — L'Eglise de Saint-Maurice. — L'ancienne église de la Visitation.

Le Château et ses anciens habitants. — La Tour de la reine. — Le Haras. — L'Eglise de Saint-Joseph. — L'Hôpital. — Le Grand-Séminaire et le *Vicaire Savoyard*. — La Maison des missionnaires de saint François de Sales. — L'Hôtel de Ville. — La Bibliothèque. — Le Musée. — Le Jardin public. — L'Etablissement des Frères de la doctrine chrétienne. — La Statue du chimiste Berthollet. — L'embarcadère de la *Couronne de Savoie*.

De la gare on peut pénétrer dans Annecy soit par le faubourg de Bœuf, qui se prolonge dans la direction du levant, soit par la rue Saint-Joseph qui, longeant le clos de la Visitation, amène le voyageur à l'extrémité de la rue Royale, devant le riche Hôtel de la Banque de France.

Le premier monument qui se présente est, à

gauche, dans la rue Royale, l'*Eglise de la Visitation*, construite en 1824. L'intérieur contient dans deux châsses magnifiques les corps de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. On peut, en s'adressant à la sacristie, voir de plus près ces restes vénérés, que viennent visiter chaque année un nombre considérable de pèlerins. En 1865 a eu lieu le second anniversaire séculaire de la canonisation de saint François de Sales. Des fêtes religieuses d'un éclat sans pareil, qui durèrent huit jours, du 18 au 26 avril, attirèrent à cette occasion à Annecy cinq cardinaux, treize évêques et plus de 70,000 étrangers.

En descendant la rue Royale et la rue du Pâquier, qui se font remarquer par leur largeur, par leur régularité et par la beauté de leurs maisons, on traverse Annecy dans toute sa longueur; on laisse à gauche l'ancien Hôtel de la famille de Sales, construit sur portiques et orné de sculptures, on passe sur un petit aqueduc destiné à l'écoulement des eaux du lac et on arrive à la charmante promenade du *Pâquier*.

A droite s'élève le *Théâtre,* construit en 1825, inauguré en 1826 en présence du roi Charles-Félix et récemment restauré sous la direction de M. Porreaux, architecte; la salle, qui peut con-

tenir mille personnes, réunit les meilleures conditions d'acoustique et d'élégance.

En traversant l'allée centrale du Pâquier on arrive à l'avenue d'Albigny. A l'entrée on admire le somptueux Hôtel de la *Préfecture,* construit de 1861 à 1865, d'après les plans de M. Charvet, architecte lyonnais. Il est placé sur les bords du lac, dans une position ravissante, ce qui ajoute encore au charme que lui donne son aspect véritablement princier.

Près de l'Hôtel de la Préfecture on voit la *Caserne de gendarmerie,* construite d'après les plans de M. Ruphy, architecte du département, et la *Maison d'arrêt et de justice,* due aussi à M. Charvet.

Cette première promenade en ligne droite, de l'extrémité de la rue Royale à l'avenue d'Albigny, a l'avantage de donner immédiatement une idée générale de la ville; mais, pour la connaître en détail, il faut prendre, en descendant, la seconde rue qui se présente à droite : la rue Notre-Dame.

On y visite l'*Eglise de Notre-Dame de Liesse,* qui a remplacé l'ancienne collégiale de ce nom, dont il reste encore l'antique clocher romano-bysantin. C'était le lieu de sépulture des ducs de Genévois-Nemours; à la prière d'une princesse de cette maison, le saint Suaire, apporté de Chambéry,

y fut exposé à la vénération des fidèles le 21 juillet 1598. Ce fut aussi dans cette église que saint François de Sales, avant sa naissance, fut consacré à Dieu par sa mère, M[me] de Sales, fille unique de Melchior de Sonnaz, seigneur de Vallières, de la Thuile et de Boisy.

De la place Notre-Dame on passe dans l'étroite rue Filaterie, qu'attristent de sombres arcades; on tourne à droite, dans la rue de l'Evêché, et on se trouve en face de la *Cathédrale*, monument « qui, dit M. Camille Dunant, savant archéologue d'Annecy et président de la Société Florimontane, porte l'empreinte de cette époque de transition où l'art ogival en décadence fait place au style néo-grec de la Renaissance (1). »

Construite vers 1523 par Pierre de Lambert, évêque de Caserte, successivement desservie par des Célestins, par des Cordeliers, puis à l'époque de la Réforme par les chanoines de la cathédrale de Genève, cette église fut, en 1771, érigée en cathédrale sous le vocable de *Saint-Pierre*. Ce monument, un peu usé, doit être prochainement restauré. On montre encore à droite, derrière la porte, l'emplacement du confessionnal de saint

---

(1) *Mémoire* publié en 1859 sur la demande du ministère piémontais, communiqué à M. Jules Philippe et cité par lui dans *Annecy et ses environs*.

François de Sales, et au chœur trois tableaux estimés, dont l'un, celui de *saint Pierre secouru par l'Ange*, est l'œuvre du peintre italien Mazzola de Valdreggio.

A côté de la Cathédrale et sur le même alignement s'élève le *Palais Episcopal*, bâti en 1784. Sa façade a été restaurée, depuis l'annexion, aux frais de l'Etat; elle porte les armoiries de Mgr Magnin, évêque actuel d'Annecy. Ce palais a reçu, les 29 et 30 août 1860, Leurs Majestés Impériales, à l'époque de leur voyage en Savoie.

C'est en 1569 que le siége épiscopal de Genève a été transféré à Annecy. Onze évêques s'y sont succédé de 1569 à 1793 ; trois appartenaient à la famille de Sales : saint François de Sales, né le 21 août 1567, sacré évêque le 8 décembre 1602, mort le 28 décembre 1622 ; — Jean-François de Sales, son frère et successeur, mort le 8 juin 1635, — et Charles-Auguste de Sales, neveu et historien du saint, né en 1606, élevé à l'épiscopat en 1645, mort le 8 février 1660 au château de Trésun *(Tres unus)*, qu'il avait fait bâtir près d'Annecy et qui est encore maintenant un but de promenade très fréquenté.

A la Révolution, l'évêque constitutionnel Panisset prit possession du siége le 6 mars 1793. Au retour de l'ordre, Mgr René de Moustiers de Mérinville fut nommé évêque le 4 mai 1802, avec le

titre d'évêque de Chambéry et de Genève. En 1822, le siége épiscopal d'Annecy fut rétabli et Mgr Claude-François de Thiollaz, appelé à l'occuper. Mgr Pierre-Joseph Rey lui succéda en 1832. Vint ensuite Mgr Louis Rendu, savant et littérateur très distingué, mort en 1860. Son successeur est Mgr Claude-Marie Magnin, nommé par décret du 11 décembre 1860 et sacré le 11 juin 1861.

En face de la cathédrale on remarque une maison antique, à la façade massive, aux pierres noircies par le temps. C'est l'ancienne *Maison Lambert*, que saint François de Sales habita de 1602 à 1610 et où il écrivit une partie de son admirable livre de l'*Introduction à la vie dévote*.

Dans la rue de l'Evêché se trouvaient autrefois la maison de Mme de Warens, la protectrice de Jean-Jacques Rousseau, et la Maîtrise où celui-ci passa les heureux jours dont il se plaît à évoquer le souvenir dans une page de ses *Confessions*.

A l'extrémité de la rue Grenette, qui continue celle de l'Evêché, on voit l'*Eglise de Saint-Maurice*, fondée en 1422 par le cardinal de Brogny, dont les armoiries sont encore sculptées sur les nervures des voûtes. L'intérieur de cette église est assez remarquable. Saint François de Sales y

reçut la confirmation ; aussi avait-il pour elle une affection toute spéciale.

Tout près de l'église Saint-Maurice, sur la place Saint-François, est l'ancienne *Eglise de la Visitation*, consacrée en 1652 par Mgr Charles-Auguste de Sales. « Les détails architectoniques, aujourd'hui visibles, dit M. Dunant dans son *Mémoire*, caractérisent ce style bâtard et maniéré que les Jésuites mirent en honneur dans toute l'Europe catholique, vers le milieu du XVI[e] siècle. » Deux souvenirs historiques se rattachent à cette église, qui est aujourd'hui abandonnée : la fête qu'on y célébra en l'honneur de la canonisation de saint François de Sales, et l'abjuration solennelle que M[me] de Warens y fit du protestantisme entre les mains de Mgr Rossillon de Bernex.

De la place Saint-François on peut traverser le canal du Thioux sur le pont Perrière et monter par la rue de ce nom jusqu'au *Château*.

C'est l'un des monuments les mieux conservés que nous ait transmis la féodalité. Militairement postée sur le *Crêt-du-More,* l'un des derniers contreforts de la grande chaîne des Bauges, sa silhouette majestueuse domine au loin, comme une sentinelle vigilante, la ville et le bassin d'Annecy.

Ce château fut successivement la résidence des comtes de Genévois et des ducs de Genévois-Nemours. Cette succession d'habitants s'atteste par les différentes espèces d'architecture qu'on y rencontre et qui, par leur mélange, empêchent de déterminer d'une manière positive quels furent le style primitif et la date de la fondation.

La grande tour du midi, appelée *Tour de la Reine*, du nom d'une princesse de Nemours, qui, dit-on, l'avait fait construire pour découvrir Lyon du haut de ses créneaux, contient encore la salle du Tribunal et de la Question, le fourneau de grès destiné à chauffer les instruments de la torture et les *oubliettes* où l'on précipitait les condamnés.

Du château il est facile de descendre au Clos-Lombard, ancien emplacement des jardins du premier monastère de la Visitation, qui forme aujourd'hui la *Place de l'Hôtel-de-Ville* et le *Jardin Public*. C'est une espèce de promontoire dont la pointe orientale s'avance dans le lac et qui est baigné à droite et à gauche par des canaux. A gauche, le long du canal du Haras, tout entier bordé de robustes platanes, on aperçoit les vastes bâtiments du *Haras*, fondé en 1806 par Napoléon Ier.

A droite, des monuments d'une belle apparence s'étagent sur l'amphithéâtre d'une riante colline.

Voiei, sur le bord du quai, précédée de ce portail d'un goût tout à fait moderne, l'*Eglise de Saint-Joseph,* fondée en 1833 par Mgr Rey dans l'ancienne maison de la *Galerie,* qui fut le premier monastère de la Visitation. Plus près du lac est l'*Hôpital.* Au-dessus s'étale la large façade du *Grand-Séminaire,* élevé en 1640 par Mgr Juste Guérin dont nous avons vu le tombeau dans notre halte à Rumilly. Jean-Jacques Rousseau y habita quelque temps comme élève, et y fit la connaissance d'un jeune abbé du Faucigny, dont « l'âme sensible, affectueuse, aimante » lui fournit le type de son *Vicaire Savoyard.* Enfin, l'établissement le plus élevé est celui des *Missionnaires de Saint-François de Sales,* qui contient le tombeau de Mgr Rey, son fondateur, et qui a déjà envoyé aux Indes un grand nombre de ses membres.

En face de nous, devant cette élégante fontaine, l'*Hôtel-de-Ville* nous montre sa façade un peu lourde, mais qui ne manque pas de majesté. A l'intérieur est une cour environnée de portiques, conduisant aux diverses administrations qui ont ici leurs bureaux. Les parties de l'Hôtel-de-Ville que le touriste doit visiter sont les appartements consacrés à la Bibliothèque et au Musée; ils sont visibles tous les jours pour les étrangers. On n'a.

pour les parcourir, qu'à s'adresser au concierge de l'Hôtel-de-Ville.

La *Bibliothèque* est dotée de 12,000 volumes, de manuscrits précieux et d'autographes de nombreuses célébrités. Quant au *Musée*, il n'a que vingt-quatre ans d'existence; mais, grâce au zèle infatigable de son conservateur, M. Revon, il est en pleine voie de prospérité. MM. Eloi Serand et l'abbé Favre entreprirent les premiers cette œuvre nationale, qui fut continuée par plusieurs patriotes dévoués, notamment par MM. Jules Philippe, Louis Coppier, Bouvier docteur en médecine, de Mortillet et Ducret. Grâce à eux, le Musée naissant s'est promptement enrichi.

On y remarque beaucoup d'antiquités, d'inscriptions romaines trouvées en Savoie et d'animaux alpestres empaillés avec goût; — une collection de types islandais, dont les bustes ont été moulés sur nature et donnés par le prince Napoléon ; — un aigle royal magnifique ; — une vitrine contenant les restes de trois guides tombés, en 1820, dans une crevasse du Mont-Blanc et retrouvés en 1864 ; — des débris d'habitations lacustres ; — des collections entomologiques et botaniques ; — et enfin, suivant le témoignage de Francis Wey, l'unique marmotte que l'on ait pu découvrir à grand'peine dans ce pays que les préjugés représentent comme si fertile en animaux de ce genre.

Des Portiques, où se trouve un commencement de Musée lapidaire, on débouche, par la porte orientale de l'Hôtel-de-Ville, dans les squares du *Jardin Public*. On remarque à gauche la façade intérieure de l'*Etablissement des Frères de la Doctrine chrétienne*. Une vue délicieuse sur le lac, des promenades habilement ménagées le long des massifs, l'île autour de laquelle les cygnes se livrent à leurs joyeux ébats, la belle statue du grand chimiste savoisien Berthollet, dont les traits semblent contempler avec amour la rive du pays natal; tout se réunit pour faire de ce quai un Eden en miniature, où l'on peut venir rêver au bruissement des vagues et se reposer de la chaleur accablante des journées d'été, au souffle des fraîches brises du lac (1).

Sur ce quai se trouve aussi l'embarcadère du yacht élégant et gracieux, dont une faveur délicate

---

(1) Dans le rapide exposé de l'histoire et des curiosités d'Annecy, j'ai surtout recouru, parmi les ouvrages que j'ai consultés, à *Annecy et ses environs*, dont cette dernière partie de l'itinéraire n'est, pour ainsi dire, qu'une sorte de résumé. Il m'en a coûté d'empiéter sur un terrain déjà si complètement et si brillamment exploré; mais j'ai dû m'y résoudre pour éviter une déception au touriste et ne pas l'abandonner à la station, qui est le terme, le but et le couronnement du voyage. Je n'en dois pas moins témoigner à M. Jules Philippe ma profonde reconnaissance et lui rendre ce qui lui appartient de droit.

de l'Empereur et de l'Impératrice a doté le lac d'Annecy, en le baptisant sous le nom de la *Couronne de Savoie* qui domina pendant onze siècles sur ce pays son premier fleuron.

L'horaire du service de navigation étant de sa nature variable, ne peut trouver place dans un Itinéraire. Il y a tantôt deux, tantôt trois départs par jour. Durant la saison d'été, l'horaire du bateau est généralement combiné avec celui du chemin de fer, de manière à permettre aux baigneurs d'Aix-les-Bains de faire le tour du lac et de retourner le soir même à leur quartier général.

On trouve sur la *Couronne de Savoie* un restaurant confortable, où l'on est promptement servi, et un salon richement décoré, où l'on peut lire les spirituels ouvrages de M. Replat, la *Haute-Savoie*, de Francis Wey, le Guide si instructif de M. Jules Philippe et la *Revue savoisienne*.

CHAPITRE XIII

Le lac d'Annecy. — Départ de la *Couronne de Savoie*. — *Veyrier*. — La *Bornallaz des Sarrasins*. — La maison de Jean-Jacques. — *Menthon*. — Les Thermes romains. — Le château et la famille de Menthon. — Le berceau de saint Bernard. — *Saint-Jorioz*, Sévrier et leurs prieurés. — Le château d'Hérée. — Le détroit de Duingt. — Le promontoire et la grotte de Chère. — *Talloires*. — Saint-Germain. — La Tournette. — L'hôtel de l'Abbaye. — L'Abbaye et deux mots sur son histoire. — La patrie de Berthollet. — *Duingt*. — Entrevernes. — Le château de Duingt et ses habitants. — La tour hexagone. — Le port de Bredannaz et le *Te Deum* de Madrid. — *Doussard*. — La tour des Faux-Monnayeurs. — La Forêt et la Montagne. — *Faverges*. — La vallée de Saint-Ruph. — L'Abbaye de Tamié.

Le lac d'Annecy est compris entre les latitudes 45° 47' et 45° 55' nord et entre les longitudes 3° 41' et 3° 47' est de Paris. Sa plus grande largeur, de Sévrier à la rive opposée, est de 3 kilomètres 6 h.; sa plus grande longueur est de 15 kilomètres. Sa superficie est d'environ 2,800 hectares. La plus grande profondeur de ses eaux, de Sévrier à Veyrier, à huit ou neuf cents mètres de ce dernier point, est de 62 mètres (1). Son élévation, qui est

---

(1) *Mémoire* de M. Boltshauser. *Revue savoisienne*, 1860, 1re année, page 3.

bien supérieure à celle des lacs Léman et du Bourget (1), le rend assez froid en hiver : il gela complètement en 1573 et presque entièrement en 1681, 1682, 1799 et 1830. La température des eaux profondes varie de + 8 à + 3 degrés ; celle de la surface de + 20 à + 2 degrés centigrades.

En été, c'est une nappe d'eau bleue entourée de rives aux aspects variés, et de montagnes pittoresques qui s'étagent dans la pénombre harmonieuse d'un rideau mouvementé qu'on dirait tendu pour le plaisir des yeux. Ce lac a été passionnément vanté par François de Sales, l'aimable et doux apôtre, et par Jean-Jacques Rousseau, le philosophe aigri. N'est-ce pas dire qu'il offre un charme égal à toutes les âmes, pourvu qu'elles ne soient pas insensibles aux beautés de la nature?

« Les rives du lac d'Annecy, dit M. Jules Philippe, couvertes de prairies et de vignobles, « au milieu desquels sont parsemés de charmants « villages et de jolies villas, présentent un aspect « des plus pittoresques. L'historien et l'archéolo- « gue peuvent y faire une ample moisson de notes

---

(1) *Elévation au-dessus du niveau de la mer :*

Lac d'Annecy	. . .	448 mètres.
Lac Léman.	. . .	375 »
Lac du Bourget.	. .	318 »

« intéressantes ; le touriste, en les parcourant, « voit se dérouler devant lui des paysages qui ne « le cèdent en rien à ceux de la Suisse ; le poète « même peut y rêver à son aise, en contemplant « ces vallons si riants où tout respire le calme et « le bonheur (1). »

On pêche dans le lac d'Annecy la tanche, la lotte, la truite, la carpe, la perche, la chevanne, le véron et l'ablette. Cependant ces diverses espèces de poissons ne s'y rencontrent pas en grande abondance. M. Poulet, dans un article savant (2), attribue ce dépeuplement aux espèces voraces, qui détruisent les autres, à la pêche clandestine par empoisonnement, à la conformation du lac, aux vents qui y règnent et aux barrages naturels ou industriels qui interceptent la communication du lac avec le Rhône. Il indique aussi les moyens de repeupler ce lac, qui a toutes les conditions les plus favorables au développement de la pisciculture.

La *Couronne de Savoie* commence son voyage. Debout sur le pont, on voit doucement s'éloigner la cité annécienne. Le ballon de Mandallaz, dans

---

(1) *Annecy et ses environs,* par Jules Philippe.

(2) *Note sur la Pisciculture dans le lac d'Annecy* Revue Savoisienne, 15 août 1866.

le fond du tableau, et plus près, le Château, les quais, l'Hôtel-de-Ville, le Pâquier, la Préfecture, l'avenue d'Albigny fuient en diminuant de proportions. Un sillage régulier indique que nous marchons du couchant au levant.

Vingt minutes de traversée nous amènent à *Veyrier*, première station de notre navire. Le village de Veyrier est bâti au pied de la montagne qui porte son nom. Sa modeste église a marqué le retour de l'art gothique en Savoie. Dominé par une large ouverture taillée dans le roc et qu'on appelle la *Bornallaz des Sarrasins*, parce que l'imagination populaire y place un séjour de fées et un repaire de faux-monnayeurs, ce village est dans une situation magnifique. On y a découvert de nombreuses antiquités celtiques et romaines.

Une ruine, dépourvue de toit, que l'on voit encore sur une petite éminence entre les deux hameaux de Chavoires, passe pour avoir été une ancienne résidence de Jean-Jacques Rousseau.

« De là, dit M. Replat, qui a exploré ce site comme tant d'autres, l'aspect est admirable : la « vue embrasse les contours ondulés des monta- « gnes, les beaux villages de Sévrier et de Men- « thon, les gorges des Bauges, avec le mont Ros- « sane, sentinelle géante qui paraît veiller sur « cette position militaire ; les cimes lointaines et

« vaporeuses du département de l'Ain; les flancs
« azurés du Salève que Lamartine a chantés; le
« promontoire de Chère qui baigne dans les eaux
« transparentes ses larges pieds couverts d'un
« duvet de bruyère semblable à un *moor* d'Ecosse;
« la plaine d'Annecy avec son beau lac qui donne
« à la cité l'apparence d'un port de mer, et les
« tours noires et massives de son château. »

De Veyrier, le yacht côtoie les rives que des vignes garnissent jusqu'au bord du lac, et, au bout de dix minutes, va aborder à *Menthon.*

« Menthon! dit un explorateur que j'ai déjà cité (1)... « que de souvenirs se réveillent à ce nom! L'époque romaine y est restée empreinte par des bains nouvellement fouillés; le moyen âge, par un orgueilleux manoir d'où sortit un des grands bienfaiteurs de l'humanité, dont la postérité a transmis le nom à deux massifs des Alpes; et l'époque contemporaine y est dignement représentée par de nombreuses villas et une culture intelligente. »

Ce site, exposé au midi, préservé du nord par les gigantesques paravents des montagnes, jouit d'un climat très doux et, toute proportion gardée,

---

(1) *Courrier de Savoie*, 30 décembre 1866.

ressemble en cela au Menton des bords de la Méditerranée.

On y voit les restes de Thermes romains : à en juger par les traces qui subsistent de vastes constructions balnéaires séparées par un grand nombre de corridors, ces thermes devaient être autrefois considérables. On a découvert récemment la source qui les alimentait. Elle a été ainsi analysée par M. Charles Calloud :

Eaux sulfureuses, sulfhydriquées et alcalines.
Sulfuration à la source : 4° 1|2;
Température : 18° centigrades ;
Terrain : néocomien ;
Débit d'eau par 24 heures : 300,000 litres ;
Minéralisation en sels alcalins, terreux, et glairine, 0,375 par 1000 grammes d'eau ;
Hypsométrie : 478 mètres.

Mais ce qui attire surtout l'attention du passager qui contemple à vol d'oiseau ces gracieuses rives, c'est un antique manoir, dominé par les *Dents du Lanfon* et surgissant du sein des arbres, à la cime d'un mamelon escarpé. Il appartenait et il appartient encore à une famille puissante et belliqueuse qui avait adopté cette prétentieuse devise :

Ante natum Christum jam baro natus eram!
Avant la naissance du Christ j'étais déjà baron !

Et cependant la seigneurie de Menthon ne fut érigée en baronie qu'en 1486. C'est là qu'en 923 naquit saint Bernard de Menthon (1), le fondateur des deux Hospices du Grand et du Petit Saint-Bernard. L'histoire nous apprend que, pour éviter un mariage que la volonté paternelle voulait lui imposer, il se précipita des fenêtres de sa chambre et tomba de 35 pieds de haut sans se faire aucun mal. On montre encore la fenêtre de la chambre du saint, le barreau qu'il brisa pour s'échapper et l'empreinte que ses pieds laissèrent sur la pierre.

Le château de Menthon est fort intéressant à visiter. Il porte la trace de constructions appartenant à divers styles et à divers siècles : c'est comme un roc successivement formé de couches géologiques d'âges différents. Chaque année, dans la belle saison, le vieux castel est le rendez-vous d'une société d'élite : Mgr Dupanloup, entre autres

---

(1) « A propos de saint Bernard de Menthon, dit M. Jacques « Replat, nous ferons remarquer que M. Amédée Achard, dans « son ouvrage sur les eaux d'Aix, a confondu notre compatriote « avec le célèbre fondateur de Clairvaux; mais ce qui est plus « sérieux, c'est que M. Henri Martin, le savant auteur de l'*Histoire de France,* paraît aussi attribuer au même abbé de Clair- « vaux la fondation de l'hospice du Saint-Bernard. Si on laissait « faire ces messieurs, ils nous prendraient bien vite saint Fran- « çois de Sales, les deux de Maistre et Berthollet. »

(Une ascension au Semnoz.)

célébrités, vient s'y reposer des fatigues de son apostolat. Quel endroit est plus propre que le berceau d'un saint à élever l'âme et à inspirer la plume d'un écrivain religieux?

En quittant le port de Menthon, la *Couronne de Savoie* s'engage en plein lac et cingle du levant au couchant, se dirigeant en droite ligne sur *Saint-Jorioz,* où elle parvient en quatorze minutes.

Il s'y trouvait autrefois un prieuré important qui, en 1030, quelques années après la mort de saint Jorioz, son fondateur, fut cédé à l'abbaye de Savigny et réuni, en 1412, à l'abbaye de Talloires. Près de Saint-Jorioz, une visite serait due à Sévrier, un des plus jolis paysages de la rive occidentale, oasis perdue dans le feuillage, où jadis s'élevait un prieuré aussi ancien que celui de Saint-Jorioz et que l'abbaye de Talloires abandonna en 1330 au chapitre de Genève.

Le léger navire appareille vers le bord oriental qu'il vient de quitter. Nous saluons à droite, sur la rive de Duingt, le château d'Hérée, visité par saint François de Sales. Bientôt le lac se resserre dans un détroit, au delà duquel se prolonge une seconde nappe d'eau qu'on soupçonnait à peine et qui, comme un Janus à double face, offre un nouveau visage à l'œil ravi du passager; elle revêt

les aspects sévères et grandioses que le lac des Quatre-Cantons présente depuis Gersau, la petite république illustrée par Mme Rolland, jusqu'à Altorff.

Nous doublons le promontoire de Chère habité par les hérons : un enfoncement à fleur d'eau ouvre l'accès d'une grotte profonde et mystérieuse qu'habitaient, dit-on, des faux monnayeurs. Il y a quelque temps, un jeune homme de Talloires, poussé par une fatale curiosité, y amarra sa barque et pénétra sous ses voûtes obscures... Dès lors on ne l'a pas revu... La mère du malheureux trépassé a fait creuser une niche et déposer une statue de la Vierge à l'entrée de la grotte qui lui a ravi son enfant.

Seize minutes de traversée nous ont conduits de Saint-Jorioz à Talloires, la quatrième station du bateau.

Talloires *(Talluriæ)*, « le joyau de cette rive, » comme l'appelle Francis Wey, s'avance mollement dans le lac et se prélasse au milieu d'une riante ceinture d'arbres et de vignes dont l'extérieur luxuriant fait deviner un vin agréable. Par derrière, se dressent les flancs lézardés de la montagne ; un torrent s'élance entre les fentes, et au-dessus d'un escarpement auquel elle est accrochée comme un nid d'aigle, on aperçoit l'église du village de

Saint-Germain, qui tire son nom du saint dont elle conserve les reliques, saint Germain, un des premiers moines de l'abbaye de Talloires et le contemporain de saint Bernard de Menthon.

C'est par ce village que l'on peut le plus promptement parvenir à la Tournette, un des sommets les plus élevés des montagnes de Savoie (2320 mètres.) « Ce point, dit Francis Wey (1), d'un accès assez difficile et d'où la vue est splendide, deviendra tôt ou tard l'objet d'une ascension que les touristes tiendront à honneur d'affronter. »

Mais redescendons à Talloires... Les vives couleurs de ses maisons badigeonnées se détachent sur le fond vert et gris des arbres et des roches. Un gros bâtiment à l'air cossu et où l'on fait, il faut le dire, joyeuse bombance, se présente lui-même au passager, portant écrite sur sa façade cette volumineuse enseigne :

HOTEL DE L'ABBAYE.

C'était là qu'autrefois s'élevait ce haut et opulent monastère resté célèbre dans notre histoire par ses phases de prospérité et de désordres (2);

---

(1) *La Haute-Savoie.*

(2) M. Jules Philippe a publié sur l'abbaye de Talloires une notice spéciale; c'est à elle que j'emprunte cet aperçu historique.

« lieu à la vérité grandement propre à la vie religieuse, dit Charles-Auguste de Sales, et que la nature a rendu très aymable (1). » Fondé en 879 par des moines bénédictins, richement doté par les évêques de Genève, par les comtes de Genévois et par les princes de Savoie, favorisé par la Cour de Rome, il a compté neuf siècles d'existence. Au XIVe siècle il fut érigé en commende en faveur du cardinal de Brogny et il eut pour abbés commendataires des personnages importants; mais cette grandeur fut le signal de sa décadence. Des luttes intestines, des difficultés avec l'autorité supérieure, des désordres de toute sorte lui enlevèrent bientôt le calme monacal dont il avait autrefois joui. Aucun remède ne put réussir à le rétablir, si ce n'est, pour un instant, l'irrésistible influence de saint François de Sales, et il fallut la hache révolutionnaire pour détruire le mal, en l'attaquant par la base.

De l'antique abbaye il reste encore des constructions dont on peut parfaitement reconnaître l'âge par les différences architecturales qui les séparent; ce sont : les ruines du prieuré du moyen âge, l'abbaye moderne, des caves immenses et quelques parties des appartements luxueux du prieur,

(1) *Vie de saint François de Sales,* tome II.

dont M. Jacques Replat donne une description piquante dans son *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*.

Ne quittons pas Talloires sans y saluer la patrie du grand chimiste Berthollet, qui y naquit le 9 décembre 1748. On y voit encore sa maison (1).

Mais nous voici à *Duingt*. Dix minutes de traversée nous y ont conduits. Bâti sur une langue de terre très étroite, environné de terrasses couvertes de lierre, flanqué d'une tour que surmonte un belvédère, son château semble de loin une barque amarrée au rivage. Derrière lui s'élèvent deux monticules : celui de Duingt et celui d'Entrevernes. Dans la vallée qu'ils forment est bâti le petit village d'*Entrevernes*, où l'on exploite une mine de houille, découverte en 1794, « la plus heureuse-

---

(1) Ainsi l'un des hommes qui ont le plus honoré la science moderne appartient encore à la Savoie. Cela me rappelle ce *fait divers* d'un journal, auquel on pourrait appliquer le proverbe italien : *Se non è vero, è ben trovato* et qu'on me pardonnera de citer ici : « Peuple de décrotteurs que votre peuple! disait-on à un Savoyard dans un salon parisien. — Oui, répondit le spirituel montagnard, peuple de décrotteurs, en effet : nous avons saint François de Sales, qui a décrotté vos mœurs ; le président Favre, qui a décrotté votre législation ; le grammairien Vaugelas, qui a décrotté votre langue ; Joseph de Maistre, qui a décrotté votre philosophie ; Xavier de Maistre, qui a décrotté votre littérature ; Berthollet, qui a décrotté votre chimie..... Peu de peuples, il faut l'avouer, contiennent autant de décrotteurs de cette espèce. »

ment située de l'Europe, » au dire de Dolomieu.

Duingt a vu naître la mère de saint Bernard de Menthon et le premier biographe de celui-ci, Robert de Duingt, archidiacre d'Aoste en 1008. De la famille de Duingt le château passa successivement aux maisons d'Antioche, de Luxembourg, de Savoie, de Genévois-Nemours, de Monthoux et de Sales. Aujourd'hui il est la propriété de M. Ruphy Scipion, d'Annecy.

En avant du château, dans les eaux du lac, on voit sur l'îlot du *Roselet* des restes de pilotis qui ont supporté des habitations lacustres, et sur la terre ferme une vieille tour hexagone que l'on croit avoir été construite au IXe siècle.

En reprenant sa course, la *Couronne de Savoie* côtoie la rive, sur laquelle serpente la route d'Annecy à Faverges, et salue en passant le hameau de *Bredannaz*, illustré par une comique aventure. A l'époque de leur invasion, les Espagnols s'en emparèrent... Quinze jours après, Madrid, la capitale, de l'Espagne, chantait un *Te Deum* solennel en l'honneur de la prise du port de Bredannaz, l'un des plus petits hameaux de Savoie !

Sur la rive orientale nous apercevons les Balmettes, Angon et ses riantes cascades. Enfin, en vingt-trois minutes nous sommes parvenus à l'ex-

trémité du lac et à la dernière station de notre vaisseau : *Doussard*. Quel singulier contraste ce site sauvage fait avec le paysage riant et animé d'Annecy ! Les contours du golfe et le promontoire de Chère cachent par un rideau de rocs la lointaine silhouette de la cité. A l'orient, la tour légendaire des *Faux-Monnayeurs*, reste du château de *Beau-Vivier*, semble dominer avec effroi ces sombres solitudes, et au midi la montagne tourmentée dresse ses flancs boisés et ses ravins profonds, où l'ours et le chamois ont élu domicile. Sur le versant opposé s'étend l'immense forêt qu'on appelle dans le pays *Forêt-Vierge*. C'est le paysage des Grandes-Alpes dans toute sa sévère majesté.

Sur cette même rive une route large et commode s'est assise sur le passage étroit et dangereux, du haut duquel, lors de la guerre de 1600, les mulets qui portaient la vaisselle de Lesdiguières se précipitèrent avec armes et bagages dans les eaux du lac.

Les rochers de Doussard contiennent aussi une carrière de marbre noirâtre veiné de blanc, qui a servi à la construction de l'Hôtel-de-Ville d'Annecy. C'est de là que l'on embarque pour Annecy la houille d'Entrevernes. M. Colomb, le premier concessionnaire de cette mine, avait fait construire sur les bords du lac un magasin où le célèbre

Dolomieu coucha une nuit sur une botte de paille pendant ses courses minéralogiques dans les Alpes.

De Doussard (1), des correspondances conduisent à la riante cité de *Faverges* (Haute-Savoie), qui compte près de 3,800 habitants et qui est située sur les bords du torrent d'Eau-Morte, à 507 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est le chef-lieu d'un canton comprenant dix communes. Cette ville a été de tout temps commerçante : au XII[e] siècle, elle se livrait déjà avec activité à la confection des fourneaux de cuivre et de fer ; c'est de là que lui est venu son nom : *Faberges* ou *Faverges (Faber,* artisan, fabricant). Aujourd'hui, une belle manufacture de soie, qui occupe près de 2,000 ouvriers, s'est établie dans les remparts de l'ancien château, derrière lequel on retrouve, au *Champ-Belon (Campus Bellonis)*, les restes d'un camp romain. « On croit, dit Verneilh, que cet endroit se trouvait sur la voie romaine de Milan à Strasbourg. On prétend aussi que c'est le *Casuaria* des anciens, où fut exilé Plancus et d'où il écrivit à Cicéron (2).

De Faverges on peut aller visiter la vallée où

---

(1) De Doussard à Faverges, distance : 9 kilomètres. — Temps du parcours : 40 minutes. — Prix : 50 centimes.

(2) *Statistique du département du Mont-Blanc.*

saint Ruph avait établi son ermitage, et la gorge pittoresque de Tamié (*Stamedium*, entre deux montagnes), où s'élève un couvent de trappistes, qui a succédé à l'abbaye, fondée en 1132 par saint Pierre, religieux de l'ordre de Cîteaux et archevêque de Tarentaise.

L'histoire de l'abbaye de Tamié a été écrite avec talent par un écrivain savoisien, M. Eugène Burnier, juge au tribunal de Saint-Jean de Maurienne, l'auteur de la remarquable *Histoire du Sénat de Savoie*.

De Faverges une autre correspondance conduit à *Albertville*, cité neuve, jolie et coquette, chef-lieu d'arrondissement du département de la Savoie (1). D'Albertville des services réguliers et bien établis mènent, — soit à la station de *Chamousset*, distante de 20 kilomètres, où l'on peut aller rejoindre le chemin de fer Victor-Emmanuel et d'où l'on arrive à *Chambéry* en deux heures vingt minutes, et à *Saint-Michel*, près du Mont-Cenis, en deux heures quarante-cinq minutes, — soit à la ville de *Moûtiers*, siége d'un évêché et chef-lieu d'un arrondissement du département

(1) De Faverges à Albertville, distance : 20 kilomètres. – Temps du parcours : 1 h. 45 m. – Prix : 2 fr. 50 c.

de la Savoie (1). A 5 kilomètres de Moûtiers se trouvent les eaux thermales purgatives de *Brides-les-Bains*, dont la vogue s'accroît chaque année et qui sont appelées à un brillant avenir. De Moûtiers un omnibus correspond aussi avec la station de Chamousset.

Le touriste qui reviendrait à Aix-les-Bains en suivant cet itinéraire ferait un voyage circulaire plein de variété et d'agrément, et il admirerait une série de sites alpestres assurément dignes d'être visités.

CHAPITRE XIV

Excursions aux environs d'Annecy. — Le village de Brogny. — Les collines d'Annecy-le-Vieux et des Barattes. — Les châteaux de Monthoux et de Premeiry. — Le pont et les bains de la Caille, Dingy-Saint-Clair, le Parmelan, la vallée de Thônes. — Salut, souhait et conclusion.

La ville d'Annecy est un centre d'où le touriste peut rayonner et trouver à chaque pas des localités intéressantes, soit par la position pittoresque

---

(1) D'Albertville à Moûtiers, distance : 27 kilomètres. — Temps du parcours : 2 h. 15 m. — Prix : 3 fr.

qu'elles occupent, soit par les curiosités que la nature ou la main des hommes y a placées, soit par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. J'aimerais à le suivre encore dans quelques-uns de ces coins fortunés « où l'on voudrait pouvoir, « comme le dit si bien Toppfer, sinon vivre, du « moins séjourner durant les beaux jours, pour s'y « imprégner de calme, pour s'y nourrir de contem- « plative méditation et de douce mélancolie (1). » Mais ce n'est point là une tâche qui réponde au but, au titre et aux limites de mon modeste travail. Je me contente de citer, comme devant de préférence attirer les promenades du touriste qui désire s'arrêter quelque temps à Annecy :

Le village de *Brogny*, qui vit naître en 1342 le célèbre Jean Allarmet, connu sous le nom de cardinal de Brogny, l'arbitre de l'Église à l'époque du grand schisme d'Occident (2);

La colline d'*Annecy-le-Vieux,* fertile en antiquités romaines et où l'on parvient en une demiheure de marche par l'avenue d'Albigny (3);

La colline des *Barattes*, sa voisine, où une petite maison, appelée *la Tour*, fut de 1852 à

---

(1) *Voyage en zigzag.*
(2) Distance : 3 kilomètres.
(3) Distance : 4 kilomètres.

1857 le séjour d'Eugène Sue, qui y mourut ; c'est aussi aux Barattes que s'est éteint, vers le déclin de l'automne, en face de ce beau lac qu'il a si bien célébré, Jacques Replat, l'aimable écrivain que j'ai plus d'une fois cité dans ces quelques pages ;

Le château de *Monthoux,* domaine d'une ancienne famille, chez qui Henri IV reçut l'hospitalité à l'époque de son invasion en Savoie (1) ;

Le château de *Premeiry,* un peu plus loin, ancienne demeure de René Favre de la Valbonne, le fils aîné du président Favre et le frère du grammairien Vaugelas (2) ;

Le pont de *la Caille*, appelé aussi *Pont Charles-Albert*, suspendu à 200 mètres de hauteur sur le torrent des Usses, merveille qui attire beaucoup d'étrangers, non moins que les eaux sulfureuses, sulfhydriquées, sulfhydratées et alcalines de la Caille, que l'on utilise dans un établissement de bains, au fond d'une gorge, d'où le pont présente un aspect féerique (3) ;

Le pont et la voie romaine de Dingy Saint-Clair (4) ; et, si l'on aime les ascensions, le *Par-*

---

(1) Distance : 5 kilomètres.

(2) Distance : 8 kilomètres.

(3) Distance : 14 kilomètres. — Temps du parcours par la voiture de Genève : 1 heure 30 minutes. — Prix : 2 francs (coupé).

(4) Distance : 10 kilomètres.

melan « ce mont bizarre, dit Eugène Sue, dont la cime rocheuse ressemble à un château fort bâti par les Titans (1). »

Enfin la vallée de Thônes, à laquelle Rousseau a consacré plusieurs pages de ses *Confessions* (2).

Inutile d'ajouter ici que toutes les commodités désirables, correspondances régulières, voitures à volonté, etc., permettent au voyageur d'entreprendre ces excursions. Un service des Messageries impériales franchit en quatre heures quinze minutes les 45 kilomètres qui séparent Annecy de Genève (3). Un autre service mène en onze heures à Chamonix, au pied du Mont-Blanc, par Bonneville, Cluses et Sallanches (4).

Et dans quelques années peut-être une autre section de chemin de fer, nouveau bienfait du gouvernement qui a su répandre dans les deux départements savoisiens l'aisance, la circulation et tous les éléments de prospérité, continuera jusqu'à Thonon cette ligne si belle d'Aix-les-Bains à Annecy, et amènera le touriste ébloui sur les bords

---

(1) *Cornelia d'Alfi.*

(2) Distance : 20 kilomètres. — Temps du parcours : 2 heures 15 minutes. — Prix : 2 francs (coupé).

(3) Prix : 6 francs (coupé).

(4) Distance : 95 kilomètres. — Prix : 19 francs (coupé).

enchantés du lac de Genève. C'est alors que cette voie ferrée pourra, plus que jamais, avoir la prétention d'être l'une des plus curieuses et des plus pittoresques de France.

En attendant ce couronnement de l'œuvre, puisse cet itinéraire avoir atteint le but qu'il indiquait dès sa première page ! Puisse-t-il avoir fait suffisamment connaître les lieux qu'il a essayé de décrire, et, bien que ce ne soit qu'une faible partie de la Savoie, puisse-t-il avoir contribué à éclairer le voyageur sur un pays longtemps méconnu et qui, par ses traditions, par ses richesses naturelles, par ses gloires et par le caractère de ses habitants, mérite de la part des étrangers une bienveillante et sympathique attention !

FIN

TABLE DES MATIERES

ERRATA

Page 44, ligne 17e, au lieu de : *Pessieux*, mettez : *Peyssieux*.

Page 45, ligne 19e, au lieu de 1414, lisez 1416.

Page 53, note 1re, au lieu de : *commune de Rumilly*, mettez : *commune du canton de Rumilly*.

Page 55, note 2e, au lieu de : *la Reuse*, mettez : *la Reuss*.

Page 59, note 1re, ligne 1re, au lieu de : *la Damaz à Coquerer*, lisez : *la Dannaz à Coquerer*. *Damaz* veut dire dame ou madame, *Dannaz* signifie grotte.

CHAMBÉRY

IMPRIMERIE A. POUCHET ET COMPAGNIE

Place Saint-Léger, 29

(Moteur à vapeur)

—

1867

AIX-LES-BAINS

RUMILLY

ANNECY